

1750. L.

# HISTOIRE D'ÉCOSSE.

*TOME II.*



HISTOIRE  
D'ÉCOSSE,  
SOUS LES REGNES  
DE  
MARIE STUART,  
ET DE  
JACQUES VI.

JUSQU'À  
L'AVÉNEMENT DE CE PRINCE  
A LA COURONNE D'ANGLETERRE,  
AVEC UN ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE D'ÉCOSSE  
DANS LES TEMS QUI ONT PRÉCÉDÉ CES ÉPOQUES:

*Par M. GUILLAUME ROBERTSON,  
Docteur-Ministre de Ladyester  
à Edimbourg.*

Traduite de l'Anglois;

TOME II.



A LONDRES.

---

M. DCC. LXIV.





# HISTOIRE D'ECOSSE.

---

## SUITE DU LIVRE TROISIEME.

**M**ARIE fut reçue par ses sujets avec des cris de joie, des acclamations, & toutes sortes de témoignages d'affection & de respect. Mais comme on ne s'attendoit point à son arrivée, on n'avoit pas fait les préparatifs convenables pour sa réception. Ainsi les Ecossois, malgré tous leurs empressemens, ne purent cacher la pauvreté de leur pays, & furent obligés de la conduire sans pompe au Palais de Holyroodhouse. La Reine accoutumée dès son enfance à l'éclat & à la magnificence, qu'elle aimoit avec passion, comme il étoit naturel

*Tom. II.*

**A**

## 2 HISTOIRE

1561. à son âge , ne put se contenir en voyant  
un si grand changement de situation , &  
elle en parut vivement affectée. \*

Jamais Prince n'étoit monté sur le Trône dans des circonstances plus délicates , & qui demandaient plus de sagesse dans le conseil , plus de courage & de fermeté dans l'exécution. La fureur des controverses de Religion étoit montée au plus haut degré. Les Protestans étoient aigris par le souvenir de l'oppression ; des injures plus récentes mettoient les Papistes au désespoir ; les deux partis étoient zélés , féroces , & irréconciliabes. La longue absence du Souverain avoit accoutumé les Nobles à l'indépendance ; & pendant les derniers soulévements , ils avoient acquis un tel accroissement de richesses , que le poids qu'ils avoient mis dans la balance de l'aristocratie n'avoit plus besoin d'augmentation. Le Royaume avoit été long - tems gouverné par des Régens qui exerçant une juridiction précaire , avoient peu d'autorité & étoient peu respectés. L'anarchie avoit prévalu dans un Etat qui depuis deux ans étoit sans Régén-

\* Brantôme , 484.

ée, sans conseil suprême, sans puissance, & même sans aucune forme de gouvernement régulier. \* Un esprit de licence qui ne pouvoit souffrir la subordination & qui dédaignoit la contrainte des loix & de la justice, s'étoit répandu parmi les hommes de tous les ordres. La France, cette ancienne alliée de l'Ecosse, n'avoit plus aucun crédit dans l'esprit des peuples. Les Anglois, d'ennemis devenus confédérés, avoient acquis toute la confiance de la Nation & avoient un ascendant marqué dans tous les conseils. Les Monarques Ecossois ne pouvoient pas tirer un grand avantage de l'amitié de la France pour augmenter leur pouvoir & leur dignité, & ils devoient craindre de se voir humiliés & rabaissés par les menées de l'Angleterre. Elisabeth par toutes sortes de considérations, soit d'intérêt, soit de sa conservation personnelle, devoit s'attacher à diminuer l'autorité Royale en Ecosse, & à susciter au Souverain de ce pays des embarras continuels en fomentant les mécontentemens parmi le peuple.

\* Keith, *Appendix*, 92.

## 4 HISTOIRE

1561. Tel étoit l'état des affaires de l'Ecosse, lorsque l'administration tomba entre les mains d'une jeune Reine qui n'étoit pas encore dans la dix-huitième année de son âge, qui ne connoissoit ni les mœurs ni les loix de son pays, & qui étoit comme étrangere au milieu de ses sujets, sans alliés & presque sans amis.

D'un autre côté, on apperçoit dans la position de Marie quelques circonstances qui ne pouvoient pas à la vérité balancer ces désavantages, mais qui pouvoient les adoucir, & qui mélangées avec adresse auroient pu produire de grands effets. Ses sujets qui n'étoient point accoutumés au long séjour de leur Prince dans le Royaume, étoient éblouis par l'éclat de la présence Royale ; la nouveauté du spectacle leur inspiroit la crainte & la vénération. Les places honorables & lucratives que le Prince accorde, sa protection, sa familiarité, un seul regard de bienveillance, flattent les sujets & gagnent les cœurs. Les Nobles étoient venus en foule de tous les coins du Royaume pour rendre leurs devoirs à la Reine, & pour lui donner des marques de leur attachement. Ils faisoient

tous leurs efforts pour lui dérober le souvenir de leurs fautes passées , & lui présenter les espérances d'une conduite plus régulière à l'avenir. Les amusemens & l'enjouement de la Cour, remplie des Seigneurs de France les plus accomplis qui avoient accompagné la Reine , commençoient à adoucir & à civiliser les mœurs grossières de la Nation. Marie avoit d'ailleurs de ces qualités personnelles qui concilient l'estime & l'affection. La beauté & les grâces de sa personne excitoient l'admiration ; l'élégance & la politesse de ses manières attiroient le respect. Tous les agréments de son sexe étoient accompagnés de plusieurs talens. Elle avoit fait de grands progrès dans les arts & les sciences qu'on regardoit alors comme de nécessité & d'agrément , & elle les avoit poussés beaucoup plus loin que ne le font ordinairement les Princes. L'assemblage de toutes ces perfections devenoit encore plus séduisant par une politesse & une affabilité , qui sans rien ôter à la dignité de son rang , s'insinuoient dans les cœurs de ses sujets ; & les entraînoient par une espéce d'enchantement.

Par ces considérations , malgré l'af-

A iii

## 6 HISTOIRE

1561.

pect effrayant des affaires de l'Ecosse à l'arrivée de Marie , malgré les orages qui paroifsoient se former de toutes parts , un politique dans ses spéculations n'auroit jamais pu prévoir le sort de son règne ; & quelque penchant qu'il eût apperçu dans la Nation pour les soulevemens subits , il n'auroit pû prédire la tempête violente & destructrice qui s'éleva bientôt après.

Pendant que les partis différens se disputoient à qui donneroit le plus de marques de respect & d'attachement à la Reine , l'esprit de zèle & d'empörtement de ce siècle éclata dans une occasion bien remarquable. Le premier dimanche après l'arrivée de la Reine , elle ordonna qu'on dît la Messe dans la chapelle de son Palais. Au premier bruit qui s'en répandit , il s'éleva quelques murmures parmi les Protestans qui étoient à la Cour. On en vint bientôt aux plaintes & aux menaces. Ceux qui desservoient la chapelle furent insultés & chargés d'injures , & si le Prieur de Saint André n'étoit pas venu interposer son autorité , les mutins se seroient portés aux plus grands excès.\*

\* Knox , 284.

Aujourd'hui que l'état des choses est bien différent, on a peine à concevoir le fanatisme de ces tems éloignés, & ce zèle effréné de la Nation contre le Papisme. La moindre condescendance pour les Catholiques Romains étoit regardée comme un acte d'apostasie ; la célébration d'une seule messe étoit un objet d'effroi ; l'entrée d'une armée de dix mille hommes dans le pays auroit répandu moins de terreur. \* La plupart des Protestans entêtés de ces folles opinions étoient sur le point de se porter à des extrémités dangereuses, & sans essayer de convaincre la Reine par des représentations ou de la ramener par la douceur, ils lui auroient refusé durement la liberté de rendre à Dieu le culte qu'elle regardoit comme le seul qui lui fût agréable, si le Prieur de S. André & les autres chefs du parti n'avoient arrêté la fougue des esprits. En dépit des murmures du peuple, & des déclamations des Prédicateurs, ils obtinrent pour la Reine & pour ses domestiques le libre exercice de la Religion Catholique. Environ cent ans après cette

\* Knox, 287.

## 8 HISTOIRE

1961.

époque, lorsque la violence des animosités de Religion commençoit à se calmer, lorsque le tems & les progrès dans les arts avoient étendu les connaissances de l'esprit humain, la Chambre des Communes en Angleterre refusa à la femme de son Roi, la permission de faire dire la messe dans l'intérieur de son appartement. On ne peut que donner des éloges à la sagesse & à la modération des chefs des Protestans d'Ecosse, qui tinrent en cette occasion une conduite bien différente. Mais en même tems, lorsqu'on fait réflexion à l'esprit d'usurpation & d'intolérance du Papisme, on ne peut pas regarder les craintes & les précautions des Réformateurs zélés, comme destituées de tout fondement & purement imaginaires.

25 Août.

Cependant les Protestans, par cette complaisance pour les préjugés de la Reine, obtinrent de grandes faveurs pour leur Religion. La doctrine des Réformés étoit établie par tout le Royaume, mais elle n'avoit point encore l'appui & la confirmation de l'autorité Royale. La Reine, en cette occasion, déclara que toute entreprise tendante à altérer ou détruire cette doctrine,

seroit regardée comme un crime capital.

1561.

Marie, suivant le plan qui avoit été concerté en France, confia l'entière administration des affaires aux Protestans. Son conseil étoit rempli des personnages les plus distingués dans le parti ; pas un seul Papiste n'obtint auprès d'elle le moindre degré de confiance. \* Le Prieur de Saint André, & Maitland de Lethington paroisoient avoir le plus de part à l'affection de la Reine ; ils avoient tout le crédit & toute la considération de Ministres favoris. Son choix ne pouvoit pas tomber sur des personnes plus agréables à son peuple. Par leurs sages avis, Marie se conduisit avec tant de modération & de déférence pour les sentimens de la Nation, qu'elle ne pouvoit manquer de gagner le cœur de ses sujets, \*\*\* , fondement le plus assuré de l'autorité d'un Souverain, source unique & véritable de son bonheur & de sa gloire.

Une réconciliation sincère avec Elisabeth étoit un autre objet de la plus grande importance pour la Reine d'Écosse. Elle parut aussi la desirer avec

Elle travaille à se réconcilier avec Elisabeth.

\* Keirh, 504. \*\* Knox, 285.

\*\*\* Lesly, 235.

1561.

beaucoup d'empressement dans les commencemens de son administration. Mais divers événemens contribuerent à éloigner une réunion aussi désirable. Cependant comme les Princes cherchent rarement à se dispenser des formalités de l'amitié, Elisabeth qui avoit entrepris si ouvertement de mettre des obstacles au voyage de la Reine en Ecosse, ne manqua pas d'envoyer Randolph la complimenter sur son heureux retour. Marie, pour se tenir dans les mêmes termes vis-à-vis d'Elisabeth, envoya Maitland à la Cour d'Angleterre, & le chargea de complimens très-affectionnés pour la Reine. \* Les Ambassadeurs furent reçus dans les deux Cours avec beaucoup de politesse, & les protestations d'amitié réciproque, faites avec aussi peu de sincérité, furent reçues avec une égale indifférence.

Cependant ces Ambassades ne furent pas une pure cérémonie ; les deux Ministres étoient chargés d'autres instructions. Randolph fit de nouvelles instances à Marie pour l'engager à ratifier le traité d'Edimbourg ; & Maitland essaya d'amuser Elisabeth en faisant

\* Keith, 181, &c.

l'apologie de sa maîtresse & en cherchant à excuser les retardemens qu'elle apportoit dans cette affaire. Ses grandes oœcupations depuis son arrivée en Ecosse, l'importance du point sur lequel on étoit en contestation, l'absence de quelques Nobles avec lesquels elle étoit obligée par bienséance de délibérer, furent les prétextes allégués pour justifier sa conduite ; mais les véritables raisons étoient celles dont nous avons déjà fait mention. Cependant pour tirer Marie des embarras où le traité d'Edimbourg la jettoit, on l'avoit engagée à se relâcher sur un point qu'elle paroifsoit auparavant déterminée à ne jamais céder. Elle chargea Maitland de déclarer qu'elle consentoit à renoncer à tout droit à la Couronne d'Angleterre, du vivant d'Elisabeth & de sa postérité, pourvu que par un acte du Parlement elle fût déclarée, à leur défaut, héritière présomptive de ce Royaume.

Cette proposition qui paroifsoit raisonnable à Marie, puisqu'elle s'ôtoit par là tous les moyens de troubler la Reine d'Angleterre dans la possession du Trône, étoit néanmoins la chose la plus incompatible avec les intérêts d'Elisabeth.

1561.

beth, & la plus opposée à la passion qui dominoit dans son caractère. Malgré les grandes qualités qui illustrerent le règne de cette Princesse, on apperçoit qu'elle conserva toujours un fonds de jalouſie sur son droit à la Couronne, & cette passion l'entraîna souvent dans des actions basses & peu généreuses. Ce sentiment pouvoit être entretenu & fortifié en elle par les circonstances particulières de sa situation, mais il lui venoit d'une source plus éloignée. Elle le tenoit d'Henri VIII son grand-pere, à qui elle ressemblloit parfaitement en plusieurs traits de son caractère. Comme lui elle supporta les doutes & les contestations qui s'étoient élevés au sujet du droit en vertu duquel elle possédoit la Couronne, plutôt que de se soumettre à l'examen du Parlement, ou de tenir de cette assemblée quelque augmentation à ses droits. Comme lui elle observoit tous ceux qui pouvoient prétendre à sa succession, non-seulement avec les soins que la prudence exige, mais avec toute l'aversion qu'un esprit soupçonneux est capable de concevoir. L'incertitude où l'on se trouvoit à l'égard du droit de succession au Trône de l'Angleterre,

produisoit pour Elisabeth les plus grands avantages , soit de la part de ses sujets , soit de celle de ses rivaux. Parmi les premiers , ceux qui ayoient dans le cœur l'amour de la patrie , regardoient la vie de la Reine comme le gage le plus assuré de la tranquillité de la Nation ; les autres flotant dans une continue incertitude , restoient dans sa dépendance , & étoient obligés de lui faire la Cour. La maniere dont elle reçut la proposition indiscrete de la Reine d'Ecosse fut telle qu'on pouvoit s'y attendre. Elle la rejetta d'un ton absolu , en déclarant qu'elle étoit dans la résolution de ne jamais permettre qu'on traîtât une matiere si délicate.

Vers le même tems Marie fit en grande pompe son entrée à Edimbourg. On n'y oublia rien de ce qui pouvoit exprimer le respect & l'affection des citoyens envers leur Souveraine. Mais au milieu de ces démonstrations , le génie & les sentimens de la Nation se manifestèrent dans une circonstance , à la vérité peu importante , mais qui mérite d'être remarquée. Il étoit d'usage alors dans toutes les solemnités publiques de donner quelques spectacles, La plu-

1561.

1 Septem-  
bre.

1561.

part de ceux qui furent représentés , ne rouloient que sur les peines que le Tout-Puissant avoit prononcées contre l'idolâtrie. Pendant que les sujets étoient occupés à flatter leur Reine & à l'amuser , ils ne pouvoient s'empêcher de témoigner l'horreur qu'ils avoient pour la Religion qu'elle professoit.

*Marie réprime la licence des habitans des frontières.*

Marie porta ses premières attentions sur la régularité de l'administration de la justice & sur la réforme de la police intérieure du Royaume. Les loix qui avoient été faites pour la conservation de l'ordre public & pour la sûreté des biens des particuliers étoient à peu près les mêmes en Ecosse que dans tous les autres pays civilisés. Mais la nature de la constitution de l'Ecosse , la foiblesse de l'autorité Royale , le pouvoir exorbitant des Nobles , la violence des factions & la férocité des peuples , rendoient l'exécution de ces loix foible , irréguliere & sujette à la partialité. Ce désordre étoit plus sensible dans les Comtés limitrophes de l'Angleterre , & les conséquences en étoient plus dangereuses. Les habitans de cette partie de l'Ecosse , sans industrie , sans goût pour le travail , sans aucune connois-

lance des arts de la paix , ne vivoient que de larcins & de brigandages. Partagés en classes ou tribus confédérées , ils commettoient avec impunité toutes sortes d'excès , ils y attachoient même une sorte d'honneur. Les désordres qui régnnoient dans le Royaume depuis la mort de Jacques V avoient favorisé cette licence effrenée , & l'avoient portée au plus haut point. Les incursions & les rapines étoient devenues aussi insupportables aux citoyens mêmes qu'aux Anglois. L'humanité exigeoit également dans les deux Royaumes que ces outrages fussent réprimés & punis. Le Prieur de Saint André fut choisi pour cette fonction importante. On lui donna à cet effet , des pouvoirs très- étendus & le titre de Lieutenant de la Reine.

1561.

Lorsqu'on est accoutumé à un gouvernement régulier , on ne peut pas voir sans étonnement les préparatifs qui se firent pour exécuter cette commission. On n'auroit rien fait de plus dans ces tems de barbarie où les sociétés étoient encore dans toute leur imperfection. Les Francs-tenanciers d'environ onze Comtés furent mandés avec leurs Vassaux armés de pied en cap ,

## 16 HISTOIRE

1561.

pour venir assister le Lieutenant dans les fonctions de son office , & cet appareil avoit beaucoup plus l'air d'une expédition militaire que d'un procédé d'une Cour de justice. \* Le Prieur exécuta les ordres de la Reine avec ce courage & cette prudence qu'il lui avoient acquis une si grande réputation parmi ses concitoyens. Un grand nombre de coupables subirent la peine due à leurs crimes , & la justice rendue avec rigueur & sans partialité , rétablit l'ordre & la tranquillité dans cette partie du Royaume.

Les Catholiques essayent inutilement de gagner les bonnes grâces de la Reine.

Il paroît que pendant l'absence du Prieur de Saint André , les chefs de la faction contraire avoient fait quelques démarches pour s'insinuer dans les bonnes grâces de la Reine & gagner sa confiance. \*\* Mais l'Archevêque de Saint André , le personnage le plus expérimenté du parti & le plus adroit en politique , fut reçu peu favorablement à la Cour. Quelque partialité que la Reine eût en secret pour ceux qui faisoient profession de sa Religion , elle ne marqua alors aucun desir de changer l'administration des affaires & de la mettre en d'autres mains.

\* Keith , 198. \*\* Ibid. 198.

La froide réception de l'Archevêque de Saint André fut occasionnée par ses liaisons avec la maison d'Hamilton pour laquelle la Reine avoit beaucoup d'éloignement. Les Princes voient rarement leurs successeurs sans défiance & sans jalousie. De plus ses oncles le Duc de Guise & le Cardinal de Lorraine ne pouvoient oublier le zèle avec lequel le Duc de Chatellerault & son fils le Comte d'Arran avoient épousé le parti de la Congrégation. D'un autre côté le Prieur de S. André craignoit le Duc de Chatellerault qu'il regardoit comme un rival de son autorité. Toutes ces circonstances réunies avoient inspiré à la Reine une grande aversion pour cette famille. Le Duc de Chatellerault se livrant à son goût pour la retraite, vivoit éloigné de la Cour, sans se donner aucun soins pour se mettre en faveur, & le Comte d'Arran pouffoit l'imprudence à un point impardonnable. Il aspiroit ouvertement à épouser la Reine, & il fut le seul Noble de distinction qui s'opposa à ce qu'on accordât à cette Princesse l'exercice de sa Religion. Il osa même faire à ce sujet des protestations publiques, & il perdit ainsi tout crédit auprès de

1561.

Marie. \* Dans le même tems le penchant de son pere pour l'œconomie & même pour une épargne fardide , mettoit le Duc dans la nécessité ou de se cacher dans la retraite , ou de se montrer dans un équipage peu convenable à la dignité de premier Prince du sang , & s'accordoit peu avec les hautes prétentions d'un homme qui adressoit ses vœux à la Reine. \*\* Son amour enflammé par les obstacles , ses empressemens aigris par l'indifférence , altérerent peu à peu sa raison , le portèrent à mille extravagances , & le conduisirent par degrés à une véritable frénésie.

20 Dec.

Vers la fin de cette année , on tint une assemblée des Etats , qui avoit principalement pour objet les affaires de l'Eglise. L'assemblée du Clergé qui se tenoit dans le même tems , présenta une Requête , contenant plusieurs demandes relatives à la destruction du Papisme , à l'encouragement de la Religion Protestante , & aux dispositions nécessaires pour fournir à l'entretien des Ecclésiastiques. \*\*\* Ce dernier point

\* Keith , 201 , 204. Knox , 286.

\*\* Keith , 196.

\*\*\* Keith , 210.

étoit de la plus grande importance, —————  
& je crois devoir entrer dans le dé- 1561.  
tail des mesures qu'on prit à ce sujet.

Le nombre des Prédicateurs Proté- Nouveaux  
tans étoit considérablement augmenté ; réglement  
cependant on en manquoit encore dans au sujet des  
bien des endroits du Royaume. La loi revenus de  
n'avoit rien ordonné pour leur entre- l'Eglise.  
tien, & ils n'avoient jusqu'alors tiré qu'une subsistance modique & précaire de la bienveillance des peuples. Souffrir que les Ministres d'une Eglise établie restassent dans cet état de dépendance & de pauvreté, auroit été une indécence qui répugnoit également aux principes de la Religion & aux maximes d'une saine politique. On auroit justifié par là les imputations des ennemis de la Réformation qui taxoient les Protestans d'avarice. Les revenus de l'Eglise Romaine étoient le seul fonds sur lequel on pouvoit assigner l'entretien des Ministres de la nouvelle Religion ; mais pendant les trois dernières années, l'état de ces biens avoit souffert une grande altération. La plupart des Abbés, des Prieurs, & autres chefs des maisons Religieuses, avoient abjuré les erreurs du Papisme, soit par le sen-

1561.

timent du devoir , soit par des vues d'intérêt ; & malgré leur changement de doctrine , ils avoient gardé les revenus dont ils jouissoient auparavant. Presque tout l'ordre des Evêques & plusieurs autres Prélats étoient restés attachés aux superstitions Romaines , & quoiqu'ils fussent destitués de toutes fonctions quant au spirituel , ils continuoient à jouir du temporel de leurs bénéfices. Quelques Laïcs , & particulièrement ceux qui avoient mis le plus d'activité dans les progrès de la Réformation , s'étoient emparés , sous différens prétextes & parmi la licence des guerres civiles , de biens qui appartennoient à l'Eglise. Ainsi , avant que d'appliquer quelque partie des anciens revenus Ecclésiastiques à l'entretien des Ministres Protestans , il falloit concilier bien des intérêts divers , examiner bien des prétentions , ménager les passions & les préjugés des deux partis opposés , & cette affaire demandoit à être maniée avec beaucoup de délicateſſe. Après bien des débats , on convint d'un plan , à la pluralité des voix , & le Clergé Papiste même y donna ſon consentement. On ordonna qu'il feroit fait , dans tout le Royaume , un état exact

de la valeur des bénéfices Ecclésiastiques ; ceux qui en étoient actuellement pourvus , furent maintenus en possession , à quelque parti qu'ils fussent attachés ; on leur laissa , pour leurs usages , les deux tiers de leurs revenus , le reste fut appliqué à la Couronne , & sur cet excédent la Reine se chargea d'assigner une subsistance honnête au Clergé Protestant. \*

1561.

Comme la plus grande partie des Evêques & quelques autres Prélats resstoient toujours fortement attachés à la Religion Romaine , on pouvoit attendre du zèle des Prédicateurs , & de l'esprit qui avoit jusqu'alors animé la Nation , qu'on se porteroit plutôt à la destruction totale des Catholiques qu'à un acte de tolérance si extraordinaire. Mais les opérations qui n'avoient rapport qu'à la Religion étoient traversées par d'autres principes. Le zèle pour la liberté & l'amour des richesses , passions extrêmement opposées , concourent à déterminer les Protestans à se prêter à un arrangement , si manifestement opposé aux maximes qui avoient jusqu'alors fait la règle de leur conduite.

\* Keith , *Append. 175. Knox , 194.*

1561.

Si les Réformés avoient continué à agir d'une maniere irréprochable, & s'ils avoient voulu n'admettre dans l'Eglise aucune distinction, les revenus immenses attachés aux dignités Ecclésiastiques ne pouvoient pas avec justice être laissés entre les mains de ceux qui les possédoient; on auroit dû, ou les distribuer au Clergé Protestant qui remplissoit toutes les fonctions Ecclésiastiques, ou les remettre à la Reine, puisque la plus grande partie de ces biens venoient de la libéralité de ses ancêtres. Le premier arrangement plus analogue à l'esprit de la Religion qui régnoit parmi le peuple, étoit sujet à beaucoup d'inconvénients. La part que les Ecclésiastiques Papistes avoient acquise dans les propriétés de la Nation, excédoit de beaucoup la proportion qui convenoit à l'avantage du Royaume; & les Nobles s'étoient déterminés à remédier à ce mal en empêchant que ces vastes possessions ne retournassent entre les mains de l'Eglise. Le second expédient ne demandoit pas moins de précaution, & mettoit la constitution de l'Etat dans un péril évident. Les prérogatives accordées aux Rois d'Ecosse, circonscrites dans des bornes très-étroi-

tes, étoient encore pour les Nobles un objet de jalouſie. Si les Nobles avoient permis à la Couronne de s'emparer des dépouilles de l'Eglise, cet accroiflement de propriété auroit été accompagné d'une augmentation de pouvoir, qui auroit élevé la puissance Royale au point de n'écouter aucunes remontrances, & qui du Prince de l'Europe le plus limité, en auroit fait le Monarque le plus absolu & le plus indépendant. Le régne d'Henri VIII en offroit un exemple tout récent & très capable d'allarmer. Les richesses que ce Prince accumula en supprimant les Monastères, lui firent changer ses maximes de gouvernement, & changerent même le fonds de son caractere. Il avoit auparavant de la déférence pour son Parlement & il étoit jaloux de l'amour de son peuple; il dicta alors des loix à cette auguste assemblée avec une arrogance insoutenable; il tyrannisa ses peuples avec une dureté qu'on ne lui connoissoit point; & si les vues politiques de ce Prince avoient été plus étendues, s'il n'avoit point dissipé avec profusion les biens qu'il avoit rassemblés avec tant d'avidité, s'il n'avoit point déconcerté par là ses projets am-

1561.

bitieux, il auroit introduit le despotisme en Angleterre, & il l'auroit établi sur des fondemens si solides, que ses sujets avec tous leurs efforts ne seraient jamais parvenus à les ébranler. En Ecosse où les biens du Clergé étoient dans la même proportion avec les richesses du Royaume, l'acquisition des terres de l'Eglise n'auroit pas été d'une moindre importance pour la Couronne, ni moins fatale à l'aristocratie. Ce fut par cette raison que les Nobles éviterent de donner un tel accroissement à l'autorité Royale, & assurerent ainsi leur indépendance.

L'avarice eut part aussi à la conduite des Nobles & les porta à soutenir avec tant de chaleur les intérêts de leur ordre. La réunion des possessions de l'Eglise à la Couronne, ou le don qu'on en auroit fait au Clergé Protestant, auroit porté un coup fatal, tant aux Nobles qui s'étoient emparé par la fraude ou à force ouverte de ces revenus, qu'aux Abbés & Prieurs qui avoient absolument renoncé à leurs dignités Ecclésiastiques. Mais comme le plan qui avoit été proposé donnoit un air de légitimité à leurs usurpations, ils l'adoptèrent

doptèrent avec empressement, & ils le soutinrent de tout leur crédit. Les Ecclésiastiques Papistes, malgré le chagrin qu'ils avoient de se voir privés de leurs revenus, consentirent à sacrifier une partie de leurs possessions pour s'assurer du reste; & après s'être vus sur le point de tout perdre, ils regarderent comme un gain ce qu'ils pourront conserver. La plupart des anciens Prélats étoient de familles nobles, & comme ils avoient perdu toute espérance de relever la Religion Romaine, ils aimoient mieux voir leurs familles enrichies des dépouilles de l'Eglise, que de les laisser passer à la Couronne ou au Clergé Protestant. Ils toléroient par cette raison ces usurpations des Nobles; ils les aidoint même à satisfaire leur avidité, & ils les favoriserent jusques dans les voies de fait qui furent employées. Ils faisoient trafic du patrimoine de l'Eglise & le distribuoient à leurs parens; le don qu'ils faisoient des biens Ecclésiastiques, des baux à perpétuité, des dixmes & des terres de l'Eglise paroisoient justifier leur puissance excessive, & donnoient un air de légitimité à leurs usurpations. On voit enco-

Tom. II.

B

3561. re des vestiges de ces sortes d'aliénations. \* Les Nobles soutenus par les Prélats faisoient tous les jours de nouvelles entreprises, & enlevoient peu à peu aux Ecclésiastiques leurs revenus les plus considérables & leurs plus riches possessions. Ce tiers même qui avoit été accordé pour appaiser les clamours du Clergé Protestant, & pour donner à la Couronne quelque équivalent de ses prétentions, fut réduit à une somme peu considérable. Les Nobles les plus puissans, & particulièrement ceux qui avoient embrassé la réforme, furent presque tous déchargés de la partie de cette contribution de tiers qui leur étoit assignée. Les autres, en produisant des baux falsifiés, en estimant au-dessous de leur valeur le bled & les autres denrées payables en nature, & en corrompant les Receveurs, diminuerent considérablement leurs charges. \*\* Ainsi les Nobles avoient grande raison d'être satisfaits d'un expédient qui leur assuroit à si peu de frais de si vastes possessions.

Le Clergé Protestant ne fit pas

Keith, 507, Spotswood, 175.

\*\* Keith, Append. 188. Spotswood, 183.

non plus un gain fort considérable à ce nouveau règlement. Il éprouva qu'il est plus aisé d'allumer le zéle que d'éteindre l'avarice. Ces mêmes hommes sur qui ils avoient autrefois une autorité absolue & une espèce de domination, étoient devenus sourds à toutes leurs remontrances. Le Prieur de saint André, le Comte d'Argyll, le Comte de Morton & Maitland, tous Chefs les plus zélés de la Congrégation, furent nommés pour assigner, ou à proprement parler, pour modifier les honoraires du Clergé. On assigna cent marcs d'Ecosse à la plus grande partie des ministres Protestans ; quelques-uns, mais en petit nombre, en obtinrent trois cent. \* Environ vingt-quatre mille livres d'Ecosse firent la totalité de la somme accordée pour l'entretien d'une Eglise nationale établie par la Loi, & regardée dans tout le Royaume comme la véritable Eglise de Dieu. \*\* Cette somme fut même payée avec peu d'exactitude, & les ministres furent toujours tenus dans le même état de pauvreté & de dépendance.

La douceur de l'administration de

1561.

retire pour  
d'avantage  
du nouvel  
arrangement

\* Knox, 301.

\*\* Keith, *Append.* 188.

1562.

Discorde  
entre les No-  
bles.

1562. — Marie & l'élégance de sa Cour, avoient en quelque maniere modéré la férocité des Nobles , & leur avoit inspiré plus de bienféance & d'humanité. D'un autre côté la présence & l'autorité de la Reine tenoient en bride les factions & l'esprit de révolte. Mais comme le bon ordre & la tranquillité ne sont pas des choses naturelles dans un Royaume féodal aristocratique , ils ne furent pas de longue durée , & cette année fut remarquable par une éruption terrible de discordes & d'animosités intestines.

Au milieu d'une Noblesse nombreuse & indépendante , un Monarque ne pouvoit avoir qu'une foible autorité , & sa jurisdicition ne pouvoit avoir ni étendue ni sévérité. Des intérêts opposés , l'état incertain des propriétés , des soulevemens fréquens , la férocité des mœurs , avoient jetté parmi les familles des Grands des semences de querelles & de dissensions , qui n'étoient jamais décidées par les loix , mais toujours par des voies de fait , ainsi que nous l'avons déjà observé. Un Baron offensé , sans avoir recours au Monarque , sans vouloir reconnoître d'autorité supérieure , entroit aussi - tôt à

main armée sur les terres de son ennemi. Chaque Noble, en laissant à ses descendants ses biens & ses honneurs, leur transmettoit toujours quelque querelle héréditaire, & sa postérité se faisoit un point d'honneur de l'adopter & de la poursuivre avec une haine invétérée.

1362.

Une inimitié de cette espéce existoit entre la maison d'Hamilton & le Comte de Bothwell, & elle s'étoit considérablement accrue par des hostilités réciproques, pendant les derniers soulevemens. \* Lorsqu'il arrivoit au Comte d'Arran & au Comte de Bothwell de se trouver de garde en même tems, les gens de leur suite prenoient querelle très-souvent dans les rues d'Edimbourg, & excitoient dans cette ville des séditions dangereuses. A la fin leurs amis, & particulièrement Knox, vinrent à bout de négocier une réconciliation, mais qui fut fatale à l'un de ces Seigneurs. \*\*

Quelques jours après ce raccommodement, le Comte d'Arran vint trouver Knox & ensuite le Prieur de Saint André, & il leur décla-

\* Keith, *Append.* 215.

\*\* Knox, 305.

1362.

ra avec l'air de la confusion & du plus grand effroi , que les Hamiltons ses parens & le Comte de Bothwell , avoient formé le complot d'assassiner le Prieur de Saint André , Maitland & les autres favoris de la Reine , pour s'emparer ensuite de toute la direction des affaires. Le Duc de Chatellerault regardoit le Prieur comme un rival qui l'avoit supplanté auprès de la Reine , qui s'étoit emparé du timon de l'Etat , & qui occupoit une place que le Duc croyoit lui appartenir en sa qualité de premier Prince du sang. Bothwell n'étoit pas moins aigri contre le Prieur , à l'occasion des injures qu'il en avoit reçues pendant les derniers soulevemens. Cependant la contrariété des historiens , & la défectuosité des Archives , mettent dans l'impossibilité de déterminer si réellement Botwell & les Hamiltons voulurent cimenter leur nouvelle union par l'effusion du sang de leur ennemi commun , ou bien si cette conspiration n'existoit que dans l'imagination échauffée du Comte d'Arran. Au reste des hommes aigris par leurs ressentimens & prompts à se venger , avoient pu se permettre quelques expressions inconsidérées , proposer des

moyens violens & criminels, & sur ce fondement, le Comte avoit peut-être fabriqué tout l'édifice de cette conspiration. Toutes les personnes accusées nierent le crime avec la plus grande confiance; mais le caractère des hommes de ce siècle, l'esprit d'emportement qui dominoit alors, donnoient un air de vérité à cette accusation, & justifierent pleinement la conduite du Ministre de la Reine, qui confina Bothwell, Arran, & quelques autres de ces factieux dans des prisons séparées, & qui obligea le Duc de Chatellerault de se rendre dans la forteresse de Dunbarton, que le Duc avoit gardée depuis qu'il s'étoit démis de l'officce de Régent. \*

1562.

Les desseins du Comte de Huntly Inimitié entre le Comte de Huntly & les Ministres de la Reine. contre le Prieur de Saint André étoient couverts d'un voile plus épais, & produisirent des événemens plus mémorables & plus tragiques. George Gordon Comte de Huntly avoit trempé dans la conspiration des Nobles contre Jacques III, & comme il avoit été un de ceux qui portèrent Jacques IV sur le Trône, il avoit eu beaucoup de part à la confiance de ce Prince

\* Knox, 307. 308. Keith, 202.

1562.

généreux. \* La famille du Comte, déjà riche & puissante, obtint du Roi un grand accroissement de biens & d'autorité. Après la mort de ce Monarque, Alexandre Comte de Huntly successeur de George, ayant été fait Lord-Lieutenant dans tous les Comtés au-delà du Forth, laissa les autres Nobles se disputer les charges de la Cour, & se retirant dans le nord où ses biens & son crédit se trouvoient réunis, il y fixa sa résidence; il y trangoit du Prince, & y affectoit l'indépendance. Les autres Nobles de cette partie du Royaume redoutoient la domination naissante de ce voisin dangereux, mais ils n'étoient point en état de s'opposer à ses entreprises. Il vint à bout de ruiner une partie de ses rivaux par des manœuvres sourdes, & il soumit les autres à force ouverte. Ses biens excédoient ceux de tous les autres sujets; ses jurisdictions s'étendoient sur plusieurs Comtés du nord. Avec cette immensité de pouvoir & de possessions, sous le gouvernement foible de deux longues minorités, pendant les désordres des guerres civiles, les Comtes de Huntly auroient pu porter

\* Craw Officers of. State, 56.

au plus haut point leurs vues & leurs espérances. Mais heureusement pour la Couronne, l'esprit actif & entreprenant n'étoit pas le caractere de cette famille, & quel que fût l'objet de leur ambition, ils préféroient d'y parvenir par l'adresse & par la politique, plutôt que de s'en emparer ouvertement & par la force des armes.

1562.

Dans ce siècle où l'irrésolution, l'inconstance & la ruse étoient le génie dominant, la conduite de George Comte actuel de Huntly, pendant les derniers troubles, avoit toujours été conforme à l'esprit de sa famille. Tant que les succès des Lords de la Congréagation furent incertains, il assista la Reine Régente dans les entreprises qu'elle forma pour les détruire. Lorsque les affaires des Protestans prirent une tournure plus favorable, il fit semblant de se réunir avec eux, mais il ne fut jamais attaché sincérement à leur parti. Il étoit également craint & recherché par les Catholiques & les Protestans. Les uns & les autres favorisoient ses usurpations dans le Nord. Il savoit employer alternativement & à propos l'art & la force, & il augmentoit chaque

By

1562.

jour les richesses & l'autorité exorbitantes qu'il possédoit.

Le Comte de Huntly voyoit avec la plus grande jaloufie & le plus grand chagrin, les progrès de la réputation & de l'autorité du Prieur de Saint André, & il le regardoit comme un rival qui avoit usurpé sur l'esprit de la Reine la confiance que le Comte croyoit lui appartenir à plus juste titre, à cause du zéle qu'il avoit marqué pour la Religion Romaine. Des injures personnelles augmenterent bientôt la mésintelligence occasionnée par la rivalité de puissance. La Reine ayant résolu de récompenser les services du Prieur de Saint André en l'élevant au rang de Comte, lui assigna Mar comme le lieu dont il prendroit le titre ; & pour qu'il fût plus en état de soutenir sa nouvelle dignité, elle lui donna en même tems les pays compris sous cette même dénomination. Ces pays faisoient partie des domaines de la Couronne, \* mais on en avoit accordé la possession aux Comtes de Huntly pour quelques années. \*\* Le Com-

x<sup>o</sup> Février.

\* Grawf. Peer 297. \*\* Buchan. 334.

1562.

te se plaignit, & avec quelque raison, de la perte qu'on lui faisoit souffrir, & il conçut en même tems de vives allarmes & très-bien fondées de voir qu'on lui envoyoit dans le cœur de ses terres un voisin formidable qui feroit en état de balancer son autorité, & d'encourager ses vassaux opprimés à secouer le joug.

Un accident qui arriva peu de tems après, fortifia & confirma les soupçons du Comte de Huntly. Le Chevalier Jean Gordon son troisième fils & le Lord Ogilvie eurent une dispute au sujet de la propriété d'un bien. Ce démêlé dégénéra bientôt en une querelle fatale. Malheureusement ces deux Seigneurs, suivis l'un & l'autre d'un grand nombre de gens armés, se rencontrèrent dans les rues d'Edimbourg. Le combat s'engagea, & le Lord Ogilvie y fut dangereusement blessé par le Chevalier Jean Gordon. Les Magistrats firent arrêter les délinquans, & la Reine ordonna qu'ils fussent referrés fort étroitement. Dans tout gouvernement régulier, une telle infraction à l'ordre & à la paix publiques auroit exposé les coupables à quelque punition. Il étoit alors encore plus

27 Juin.

B vj

1562.

nécessaire d'user de rigueur , pour venger l'autorité de la Reine de l'insulte la plus odieuse qui lui eût été faite depuis son retour en Ecosse. Mais dans un siècle accoutumé à la licence & à l'anarchie , cet ordre d'emprisonner les coupables , exercice d'autorité très-modéré , fut regardé comme un acte de sévérité insupportable. Les amis de chaque parti commencerent par convoquer leurs vassaux & autres gens de leur dépendance , pour suspendre ou empêcher le cours de la justice. \* Cependant Gordon trouva le moyen de s'échapper de sa prison , se refugia dans la province d'Aberdeen , & là , se répandit en plaintes amères sur l'indignité avec laquelle il avoit été traité. Comme toutes les actions de la Reine étoient alors imputées au Comte de Mar , cet événement fortifia considérablement la haine que Huntly avoit conçue contre ce Seigneur.

Août.

Dans ce même tems où les passions fermentoient avec tant de violence dans les esprits du Comte de Huntly & de sa famille , la Reine se mit en chemin pour visiter les parties sep-

Keith , 223.

centrielles du Royaume, & elle y fut accompagnée par les Comtes de Mar & de Morton, Maitland & les autres Chefs du parti. La présence de la Reine dans un pays où depuis bien des années on ne connoissoit point de nom plus révéré que celui du Comte de Huntly, ni d'autorité supérieure à celle qu'il y exerçoit, étoit un événement bien capable par lui-même de blesser infiniment la fierté de ce Seigneur hautain. Mais de plus, tant que la Reine se gouverna par les feules impulsions du Comte de Mar, toutes les actions de cette Princesse étoient mal interprétées & regardées comme autant d'injures. Mille autres circonstances pouvoient ainsi concourrir à réveiller la jalousie de Huntly, à blesser son orgueil, à enflammer ses ressentimens. Dans l'effervescence de ces passions violentes, quelque soulement étoit inévitable.

A l'arrivée de Marie dans le nord, Huntly chargea sa femme de travailler à appaiser la Reine, & d'intercéder auprès d'elle pour obtenir le pardon de leur fils. Personne n'avoit plus de liant dans l'esprit, plus de dextérité que la Comtesse de Huntly, &

1562.

n'étoit plus capable de se bien acquitter de cette commission. Cependant elle ne put rien gagner sur l'esprit de la Reine, qui répondit affirmativement qu'il falloit que Gordon se remît lui-même entre les mains de la justice, & qu'il eût recours à sa clémence. Gordon y étoit déterminé, & lorsqu'il reçut les ordres de la Reine pour se rendre au château de Stirling, il déclara qu'il étoit prêt à obéir à ses commandemens. Le Lord Erskine oncle du Comte de Mar étoit alors Gouverneur de cette forteresse. La sévérité de la Reine, & la place qu'on avoit choisie pour la prison de Gordon, furent interprétées par les Gordons comme de nouvelles preuves de la haine du Comte de Mar, & augmenterent encore leur aversion contre ce Ministre.

29 septembre.

Cependant le Chevalier Jean Gordon se mit en marche vers Stirling ; mais au lieu d'exécuter la promesse qu'il avoit faite à la Reine, il s'échappa de ses gardes, & alla se mettre à la tête de ses vassaux qui avoient pris les armes dans tout le Nord. Son pere avoit fait ces dispositions pour assurer & soutenir le coup qu'il méritoit en secret pour faire tomber d'un

1562.

feul coup les têtes de Mar , de Morton & de Maitland ses principaux adversaires. Le tems & le lieu avoient souvent été désignés pour l'exécution de cet horrible forfait. Il manqua par une de ces circonstances merveilleuses , par un de ces événemens imprévus , que la Providence a tant de fois suscités pour porter l'effroi dans le cœur des assassins , & pour déconcerter leurs projets. \* La maison du Comte de Huntly à Strathbogie, étoit le dernier endroit qu'on avoit fixé , & le théâtre le plus commode pour donner ce spectacle d'horreur. Comme la Reine s'y acheminoit , elle apprit dans sa marche la fuite & la révolte du jeune Gordon. Dans les premiers transports de son indignation , elle refusa d'entrer dans la maison du pere d'un rébelles , & par cet heureux effor de son ressentiment , elle garantit ses Ministres de leur perte inévitabile. \*\*

Le Comte de Huntly déchu de ses espérances , privé par le mauvais succès de son entreprise , des moyens de se venger en secret , se précipita ouvertement dans la rébellion.

Huntly prend les armes contre la Reine.

\* Keith, 230. \*\* Knox , 318.

1562.

Comme la Reine ne se conduisoit que par les conseils des rivaux du Comte, il ne pouvoit pas travailler à leur perte, sans manquer au serment de fidélité qu'il avoit fait à sa Souveraine. Lorsque la Reine arriva à Inverness, l'officier qui commandoit dans le château lui en ferma les portes par les ordres de Huntly. Elle fut obligée de loger dans la ville qui étoit ouverte & sans défense, mais elle y fut bientôt entourée d'une multitude de Comtes vassaux de Huntly.

\* La Reine qui avoit une suite peu nombreuse, tomba dans la plus grande consternation. Elle s'attendoit à chaque instant à voir avancer les rebelles, & il y avoit déjà des vaisseaux commandés sur le rivage pour lui assurer sa retraite. La fidélité des Montrozes, des Frazers, des Mackintoshes, & de quelques autres tribus voisines qui prirent les armes pour sa défense, la tira de ce danger. Elle se trouva même en état avec leur secours, de forcer le château de se rendre, & elle fit subir au Gouverneur la peine que son insolence méritoit.

\* Grawf. officers of Rate.

Cet acte de désobéissance auquel Huntly s'étoit porté sans aucun déguisement, lui attira de la part de la Reine des traitemens plus rigoureux qu'il n'en avoit encore éprouvé. Le Lord Erskine ayant formé des prétentions sur le Comté de Mar, Stuard s'en démit en sa faveur, & la Reine donna aussi-tôt à ce dernier le titre de Comte de Murray, avec tous les biens attachés à cette dignité & qui étoient depuis l'année 1548 en la possession du Comte de Huntly.\* Le Comte jugea par-là que sa famille étoit dévouée à la destruction. Il craignit de se voir dépouillé peu - à - peu de ces biens qu'il avoit obtenus pour récompense de ses services & que la Couronne avoit accordés par reconnaissance à lui-même & à ses ancêtres. Alors il ne cacha plus ses desseins, & dans la crainte que la Reine ne publât contre lui un édit, il prit ouvertement les armes. Au lieu de remettre les places fortes que la Reine lui redemandoit, les vassaux du Comte disperserent ou taillèrent en pieces tous les partis qu'on avoit envoyés.

1562.

pour en prendre possession. \* Huntly lui-même s'avanza avec un corps de troupes considérable vers Aberdeen, où la Reine étoit retournée, & il répandit l'effroi dans sa petite Cour. Le nouveau Comte de Murrai n'avoit qu'une poignée de monde en qui il pût avoir quelque confiance. \*\* Pour former une espèce d'armée, il fut obligé d'avoir recours aux Barons voisins: mais comme presque tous, ou favorissoient les desseins de Huntly, ou bien étoient dans sa dépendance, il ne pouvoit en attendre ni service réel, ni véritable affection.

28 Octobre. Cependant Murray qui n'auroit rien gagné dans le retardement, se mit à la tête de ces troupes & marcha hardiment à l'ennemi qu'il rencontra à Corrichie dans un poste très-avantageux. Il commanda à ses associés du nord de commencer sur le champ l'attaque. Mais au premier mouvement que fit l'ennemi, ces traîtres tournerent lâchement le dos. Les gens du Comte de Huntly jettent aussi-tôt leurs piques, rompent leurs rangs, mettent l'épée à la main, & s'abandonnent à

\*\* Knox, 319.

\*\* Keith, 230.

la poursuite des fuyards. Ce fut alors que le Comte de Murray donna des preuves & d'un courage intrépide & de la conduite la plus prudente. Il tint ferme sur un tertre élevé avec un corps peu nombreux, mais composé de gens fidèles, & reçut l'ennemi avec une fermeté à laquelle il ne s'attendoit point. Les épées larges des montagnards ne sont pas des armes faites pour se mesurer avec les piques des Ecossois. On avoit reconnu la supériorité de ces piques dans tous les tems de troubles, & elles avoient toujours décidé le sort des batailles. Dans cette occasion, l'attaque irrégulière des troupes de Huntly fut aisément repoussée par le bataillon ferme & serré du Comte de Murray. Les troupes de Murray qui avoient d'abord pris la fuite, voulant effacer leur honte aux yeux de ceux pour qui la victoire se déclaroit, chargerent les gens de Huntly sans leur donner le tems de se remettre du désordre occasionné par cette résistance imprévue, & rendirent leur déroute complète. Huntly lui-même qui étoit extrêmement gros, fut renversé, foulé aux pieds, & trouvé mort dans la poursuite des

1562.  
Huntly est  
défait par  
le Com-  
te de Mur-  
ray.

1562. fuyards. Ses fils, les Chevaliers Jean & Adam furent pris, & Murray retourna triomphant à Aberdeen avec ses prisonniers.

Le procès fut bientôt fait à des rebelles pris les armes à la main contre leur Souveraine. Trois jours après la bataille, le Chevalier Jean Gordon fut décapité à Aberdeen. On pardonna à son frère Adam à cause de sa jeunesse. Le Lord Gordon qui avoit eu connoissance des desseins de son pere fut jugé & déclaré coupable de trahison, & il n'échappa au supplice que par la clémence de la Reine. Le premier Parlement qui se tint procéda contre cette famille qui étoit fort étendue, dans toute la rigueur des loix, & réduisit sa puissance & sa fortune au plus bas état. \*

\* La conspiration du Comte de Huntly est un des faits les plus compliqués & les plus embrouillés de l'histoire d'Ecosse. Comme cet événement ne regardoit que l'intérieur de ce Royaume, & que l'Angleterre y prit peu d'intérêt, on ne trouve qu'un petit nombre de papiers originaux à ce sujet dans la collection de Cecil qui est la source où l'on peut puiser le plus de lumiere & d'instruction pour les affaires de ce tems.

Buchanan prétend que Marie avoit alors formé le dessein de perdre Murray, & qu'elle s'étoit servie à cet effet de la puissance du Comte de Huntly. Mais

Comme la chute de Huntly est un  
des événemens les plus importans de

1562.

la maniere dont il rapporte toutes les circonstances de cet événement, a si peu l'air de vérité & même de probabilité, qu'elle ne mérite pas une grande discussion. L'autorité de la Reine n'étoit pas assez bien établie, & il ne paroît pas qu'elle fût portée à exercer aucun acte de violence contre le Comte de Murray son frere naturel.

On a formé deux conjectures pour donner l'explication de ce fait. Mais elles me paroissent également dénuées de toute apparence de vérité.

On a dit que le voyage de Marie dans le nord, étoit un projet concerté par Murray, pour perdre le Comte de Huntly. 1<sup>o</sup> Huntly avoit presque toujours été à la Cour depuis le retour de la Reine. Keith, 198. *Append. 175.* &c. C'étoit le véritable endroit où l'on auroit pu aisément se faire de sa personne. Aller l'attaquer dans la province d'Aberdeen, le siége de son autorité, & au milieu de ses vassaux, c'étoit un projet également insensé, & périlleux. 2<sup>o</sup> Marie n'avoit pas un corps de troupes assez considérable pour agir contre Huntly à force ouverte. La suite de la Reine n'étoit pas plus nombreuse qu'à l'ordinaire dans les tems de la plus grande tranquillité. Keith, 230. 3<sup>o</sup> On a encore deux lettres originales au sujet de cette conspiration, l'une de Randolph Résident d'Angleterre, l'autre de Maitland, toutes les deux adressées à Cecil. Elles font mention des menées de Huntly comme d'une trahison notoire. Randolph y parle de plusieurs entreprises formées par Huntly pour assassiner Murray &c. Il n'y donne avis d'aucune entreprise prémeditée par les Ministres de Marie pour perdre Huntly & sa famille. Si ce projet avoit jamais existé, il étoit du devoir de Randolph de le pénétrer, & Maitland n'auroit point voulu en faire mystere au Ministre d'Angleterre. Keith, 229. 232.

1562

cette année, je n'ai pas cru devoir en interrompre la narration par le récit de faits moins considérables & dont il est également à propos de donner actuellement le détail.

**Entrevue proposée entre Elisabeth & Marie.** Au commencement de l'été, Marie qui desiroit de lier avec Elisabeth une correspondance & une familiarité plus

On a encore supposé que le Comte de Huntly avoit formé le projet de se faire de la personne de la Reine, & de ses Ministres, mais c'est une chose qu'il n'est pas plus aisé de prouver. 1<sup>o</sup> A l'arrivée de la Reine dans le Nord, il travailla sincèrement à gagner les bonnes grâces de la Reine & à obtenir le pardon de son fils. Knox, 318. 2<sup>o</sup> Il alla trouver la Reine premierement à Aberdeen, ensuite à Rothemai, & il n'auroit pas osé s'y risquer s'il avoit tramé quelque trahison. Knox, 318. 3<sup>o</sup> Les irrésolutions de Huntly, sa conduite chancelante marquoient plutôt un homme déconcerté par un danger imprévu, qu'un homme exécutant un plan formé depuis long-tems. 4<sup>o</sup> Les personnes les plus considérables de sa tribu se soumirent à la Reine & crurent devoir pour leur sûreté, obéir à ses commandemens. Keith, 216. Si le Comte eût précédemment formé le projet de prendre les armes contre la Reine, & de faire arrêter ses Ministres, il est à présumer qu'il en auroit fait part à ses principaux vassaux, & qu'ils ne l'auroient pas abandonné comme ils le firent.

C'est par ces considérations que j'ai d'une part disculpé le Comte de Murray d'avoir jamais eu de dessein formé de perdre la famille de Gordon : & que d'un autre côté, j'attribue les excès du Comte de Huntly aux premiers transports de son ressentiment, sans l'accuser d'avoir prémedité aucun projet de rébellion.

étroites, chargea Maitland de lui demander une entrevue, en quelque endroit du nord de l'Angleterre. Comme la proposition ne pouvoit pas être rejettée avec bienséance, on convint aussi-tôt du temps, du lieu & des circonstances de cette visite. Mais Elisabeth avoit trop de prudence pour laisser venir dans son Royaume une rivale qui la ternissoit par l'éclat de sa beauté, par les graces de sa personne, & qui la surpasseoit d'ailleurs infiniment pour l'adresse & les talens de la séduction. La Reine d'Angleterre remit donc à un autre tems cette entrevue, \* sous prétexte des affaires importantes qui la retenoient à Londres, & de l'obligation où elle étoit de donner toutes ses attentions aux guerres civiles de France. Elle déroba ainsi à ses sujets la présence de la Reine d'Ecosse, dont elle redoutoit & avec quelque raison, les charmes & les intrigues.

1562.

Le Clergé s'assembla deux fois pendant cette année. On y porta chaque fois de grandes plaintes au sujet de l'état de pauvreté & de dépendan-

2 Juin.

25 Décembre.

\* Keith, 216.

1562.

ce dans lequel l'Eglise se trouvoit. Il s'éleva bien des murmures contre la négligence & l'avarice de ceux qui avoient été chargés du recouvrement & de la distribution des fonds médiocres qui avoient été assignés pour l'entretien des Prédicateurs. \* On présenta, mais sans aucun succès, à la Reine une requête pour demander le redressement de ces griefs. On ne devoit pas non plus s'attendre que la Reine marquât beaucoup d'empressement à se rendre à de telles représentations. Ses Ministres, quoique Protestans zélés, s'étoient eux-mêmes enrichis des dépouilles de l'Eglise, & ils étoient par cette raison peu sensibles à l'indigence & aux demandes de leurs frères.

1563.

Négocia-  
tions pour le  
mariage de  
la Reine.

Il y avoit déjà près de deux ans que Marie étoit veuve. La douceur de son gouvernement lui avoit gagné les cœurs de tous ses sujets. Ils desiroient son mariage avec impatience, & ils formoient des vœux pour voir la Couronne établie dans la descendance directe de leurs anciens Monarques. La Reine étoit la femme de son siècle la plus aimable & la plus accomplie. La

\*Knox, 312. 323.

réputation

1563.

réputation de ses vertus, soutenue des circonstances favorables de la possession d'une Couronne, & de l'espérance d'une autre, lui attiroient les hommages de plusieurs Princes qui briguoient avec ardeur une si belle alliance. La situation avantageuse de l'Ecosse lui donnoit un si grand poids dans la balance de l'Europe, que tous les Souverains observoient avec inquiétude en faveur de qui Marie se détermineroit. De tous les événemens de ce siècle, aucun ne réveilla les craintes & les jalousies politiques plus vivement que le mariage de la Reine d'Ecosse; aucun ne remua plus fortement les passions de quelques Princes & aucun ne donna naissance à plus d'intrigues opposées.

La maison d'Autriche se rapelloit les vastes projets que la France avoit fondés sur le premier mariage de la Reine d'Ecosse. Ils n'avoient été déconcertés que par des circonstances imprévues: premierement par la mort d'Henri VIII, ensuite par celle de François II; si Marie avoit encore voulu s'allier à quelque Prince François, les mêmes projets pouvoient revivre & être suivis avec plus de succès.

Marie est recherchée par différens Princes,

1563. Pour éviter ce danger, l'Empereur entra en négociation avec le Cardinal duc Charles de Lorraine qui avoit proposé le mariage de la Reine d'Ecosse avec l'Archiduc Charles, troisième fils de Ferdinand. L'affaire fut proposée à Marie. Elle chargea Melvil, qui étoit alors à la Cour de l'Electeur Palatin, de prendre des informations sur le caractère & les qualités personnelles de l'Archiduc. \*

par Don Carlos Prince d'Espagné.

Philippe II ne craignoit pas moins que l'Empereur, de voir Marie tomber encore entre les mains de la France, & il envoioit à son oncle Ferdinand I l'acquisition d'un trésor de cette importance. Philippe avoit une ambition démesurée qui lui faisoit envahir en idée tous les Royaumes de l'Europe. Il chargea son Ambassadeur à la Cour de France, de solliciter les Princes Lorrains en faveur de son fils Don Carlos, qui étoit alors héritier présumptif des domaines immenses qui appartennoient à la Monarchie Espagnole. \*\*

par le Duc d'Anjou, Catherine de Medicis s'opposoit, de

\* Melvil, 63, 65. Keith, 239. Append. N° VII.

\*\* Castelnau, 461. Addit. à le Laboureur. 501,

1563.

son côté, à ce que la Reine d'Ecosse épousât aucun des Princes Autrichiens, dans la crainte de voir augmenter par là le pouvoir & les préentions de cette maison ambitieuse. Sa jalouse contre les Princes Lorrains ne lui donnoit pas moins d'éloignement pour une alliance qui leur auroit assuré la protection de l'Empereur ou du Roi d'Espagne, qui auroit augmenté leur audace, fortifié leur esprit entreprenant, & qui les auroit mis en état d'attaquer ouvertement l'autorité dont ils s'étoient déjà déclarés rivaux. Catherine craignant que la jeune Reine ne fut éblouie par les propositions de la maison d'Autriche, dépêcha aussi-tôt Castelnau en Ecosse pour lui proposer le mariage du Duc d'Anjou, frere de François II son premier mari, & qui monta bientôt sur le Trône de France sous le nom d'Henri III. \*

Marie délibera avec attention sur les offres de tous ces prétendans. L'Archiduc n'étoit gueres recommandable que par sa haute naissance. L'exemple d'Henri VIII la détournoit d'épouser le frere de son premier mari, & elle

libere sur ces diverses propositions de mariage.

\* Castelnau, 463.

1563.

ne pouvoit d'ailleurs supporter l'idée de paroître à la Cour de France dans un rang inférieur à celui qu'elle avoit tenu dans ce Royaume. Elle écoutoit avec plus d'intérêt les propositions d'Espagne ; le coup d'œil de cette étendue de puissance , de ces vastes Etats , flattoit l'ambition d'une jeune Princesse faite pour aspirer au grand.

Cependant quelques circonstances détournèrent Marie de penser à faire aucune alliance en Pays étranger : la premiere fut le meurtre de son oncle le Duc de Guise. L'impétuosité & l'ambition de ce Seigneur avoient plongé sa Patrie dans une guerre civile , qui s'étoit faite avec fureur , & avec une alternative de bons & de mauvais succès. A la fin le Duc mit le siège devant Orléans , le boulevard des Protestans , & il avoit réduit la ville aux dernières extrémités , lorsqu'il fut assassiné par un fanatique nommé Poltrot. Cette mort porta un coup fatal à la Reine d'Ecosse. Le fils du feu Duc étoit mineur , & le Cardinal de Lorraine qui avoit l'esprit intriguant & subtil , manquoit de ce courage indomptable & entreprenant qui rendoit l'ambition de son frere si redoutable , Ca-

1563.

therine au lieu de favoriser les desseins de sa belle-fille & de soutenir ses prétentions se faisoit un plaisir de l'humilier & de déconcerter ses projets. Marie dans cette position, & depuis qu'elle avoit perdu un protecteur tel que le Duc de Guise, se trouvoit dans la nécessité de restreindre ses vues, d'agir avec beaucoup de précaution, de le refuser même à l'attrait des avantages qui pouvoient se présenter, plutôt que de s'engager dans des démarches incertaines & dangereuses.

Marie étoit encore extrêmement gênée par les sentimens de la Reine d'Angleterre. Le mariage de la Reine d'Ecosse étoit un objet de spéculation plus intéressant pour Elisabeth que pour aucun autre Prince; elle observoit aussi les délibérations de Marie sur cet objet, avec une attention mêlée d'inquiétudes. On croit qu'Elisabeth avoit formé de très-bonne heure la résolution de vivre dans le célibat, & il paroît qu'elle auroit bien voulu imposer la même loi à la Reine d'Ecosse. Elisabeth avoit éprouvé qu'on pouvoit envahir ses domaines & la troubler dans la possession de sa Couronne, en se servant du pouvoir & des prétentions de

Vues de  
la Reine  
d'Angleter-  
re.

C iiij

Marie. La mort de François II avoir  
1563. à la vérité délivré la Reine d'Angle-  
terre de ces appréhensions, mais elle  
étoit dans la ferme résolution de tout  
mettre en usage pour s'en garantir à  
l'avenir. L'ambition & l'activité des  
Princes Autrichiens, & la protection dé-  
clarée qu'ils accordoient à la Religion  
Romaine, lui faisoient redouter de tels  
voisins. Elle chargea Randolph de faire  
à Marie les représentations les plus  
fortes pour la détourner de cette al-  
liance; de lui déclarer qu'elle regarder-  
roit ce mariage comme la rupture de  
la bonne amitié qui étoit si heureuse-  
ment établie entre elle & la Reine  
d'Ecosse, & que la Nation Angloise  
le prendroit pour une rupture ouverte  
de l'alliance qui subsistoit entre les  
deux Royaumes; que les Anglois atta-  
chés à leur Religion & jaloux de leur  
liberté, ne manqueroient pas felon tou-  
tes les apparences, de prendre des me-  
sures préjudiciables aux droits de Ma-  
rie à la Couronne d'Angleterre, & que  
comme elle le savoit très-bien, ils au-  
roient assez de puissance & qu'ils trou-  
veroient assez de prétextes, pour affoi-  
blir & pour écarter ses prétentions. Ces  
menaces étoient accompagnées de bel-

les promesses, mais conçues en termes captieux : que si Marie vouloit faire choix d'un mari qui fut agréable à la Nation Angloise, Elisabeth nommeroit des personnes capables pour examiner les droits de succession de la Reine d'Ecosse, & que si on les trouvoit bien fondés, Elisabeth ordonneroit qu'ils fussent reconnus publiquement. Cependant Elisabeth affectoit de ne point désigner celui auquel elle desiroit que Marie donnât la préférence ; elle se réservoit de dévoiler ce mystere dans un autre tems, & elle vouloit en faire l'objet d'une autre négociation ; mais elle laissoit entrevoir qu'un naturel des pays de la Bretagne, ou bien un homme qui n'auroit point le rang de Prince, seroit un choix bien plus sage, sujet à moins d'inconvénients, & qui ne pourroit blesser aucune des parties intéressées. \* Des conseils donnés avec cet air de commandement & de supériorité, durent fans doute humilier l'orgueil de la Reine d'Ecosse ; mais dans les circonstances où elle se trouvoit, elle fut obligée de dévorer cet affront. Dénuee de tout secours étranger, toute

\* Keith, 242, 245.

1563.

occupée de la succession d'Angleterre qui faisoit le grand objet de ses desirs & de son ambition, elle se trouvoit dans la nécessité de faire sa Cour à sa rivale; il auroit été de la dernière imprudence de se hazarder à l'offenser.

Sentimens  
des Ecoffois  
au sujet du  
mariage de la  
Reine.

Une autre circonstance qui n'étoit pas moins intéressante, & à laquelle Marie fit dans cette conjoncture beaucoup d'attention, ce fut le vœu de ses propres sujets. Le premier mariage de la Reine leur faisoit redouter toute alliance avec un Prince puissant, dont les forces pouvoient être employées à les opprimer, à les gêner dans leurs sentimens de Religion & à empiéter sur leurs Priviléges; ils en avoient fait une fatale expérience. Ils étoient également effrayés d'un mariage avec un étranger. Ils prévoyoient que si la Couronne recevoit de nouveaux accroissemens de domaines ou d'alliances, l'autorité Royale seroit bientôt portée au-delà des bornes anciennes & marquées par la loi. Leur ardeur à prévenir cet abus les auroit infailliblement portés à reclamer le secours de l'Angleterre qui leur auroit tendu les bras. Elisabeth n'auroit pas manqué de leur donner des secours pour rompre des mesures

qui lui étoient à elle-même si désagréables. Il leur auroit été très-facile de se saisir de la personne de leur Souveraine. Ils pouvoient, avec le secours d'une flotte Angloise, rendre à un Prince étranger les passages très-difficiles pour aborder en Ecosse. Les Catholiques Romains, qui ne formoient pas dans le Royaume un corps bien considérable, découragés par la perte du Comte de Huntly, n'étoient pas en état de traverser les entreprises des Ecossois. L'horreur de la Nation pour un joug étranger, & les extrémités auxquelles les Ecossois se porteroient pour le secouer, étoient des choses prouvées par les événemens passés, & qui se manifestèrent encore dans tout le cours de ce siècle.

Ces considérations engagerent Marie à se détacher de toute alliance étrangère, & elle parut disposée à faire le sacrifice de son ambition, pour calmer les craintes de ses sujets, & pour ne donner à Elisabeth aucun sujet de jaloufie.

Le Parlement s'assembla cette année, pour la premiere fois depuis le retour de la Reine en Ecosse. L'adminis- Le Parle-  
ment se  
tient.  
26 Mai.

C y

## 58 HISTOIRE

1563. tration de Marie avoit été jusqu'alors extrêmement populaire. Ses Ministres avoient toute la confiance de la Nation, & en conséquence on vit regner une parfaite unanimité dans les procédures de cette assemblée. La donation du Comté de Murray au Prieur de Saint André fut confirmée ; le Comte de Huntly & plusieurs de ses Vassaux & gens de sa dépendance furent déclarés atteints & convaincus du crime de rébellion ; le Bill de conviction qui avoit passé contre Kirkaldy de la Grange & quelques-uns de ses complices, à l'occasion du meurtre du Cardinal Beatoun, fut annulé ; \* l'acte d'amnistie mentionné au traité d'Edimbourg eut force de loi Royale. Cependant Marie qui étoit déterminée à ne jamais ratifier ce traité, eut soin de prendre les précautions nécessaires pour que cette légitimation ne put point être regardée comme une reconnaissance de la validité du traité d'Edimbourg ; elle ne donna même son consentement sur ce point, que par condescendance pour les Lords du Parlement qui la supplierent à ge-

noux de calmer les craintes & les jalouſies de ſes ſujets, par cette loi de clémence. \*

1563.

On n'entreprit point dans ce Parlement d'obtenir le consentement de la Reine pour des loix tendantes à l'établissement de la Religion Protestante. Les Ministres de la Reine étoient très-zélés pour la Réformation, mais ils voyoient de l'imprudence, & même un danger évident à trop presser la Reine ſur cet article. Ils avoient obtenu d'elle de faire poursuivre & emprisonner l'Archevêque de Saint André & le Prieur de Withorn, pour avoir célébré la mesſe malgré les ordres portés en ſa proclamation. \*\* Cependant Marie étoit toujours fortement attachée à la Religion Romaine, & quoique par des motifs de politique, elle eût accordé une protection paſſagere aux opinions qu'elle désaprouvoit, il n'y avoit pas lieu d'espérer qu'elle voulut conſentir à les établir à perpétuité. Le moyen le plus sûr de réconcilier la Reine avec la Religion Protestante étoit la modération de ceux qui en faifoient profession. Le tems pouvoit affoiblir fa

On ne détermine rien  
par rapport  
à la Religion.

\* Spottw. 188. \*\* Keith, 239.

## 60 HISTOIRE

superstition ; ses préjugés pouvoient s'éteindre par degrés ; elle auroit peut-être à la fin accordé aux désirs de ses peuples ce que la violence ou l'importunité ne lui auroit jamais arraché. On avoit plusieurs loix importantes à proposer dans ce Parlement. En faisant à la Reine des demandes indiscrettes, hors de saison, & sans espérance de succès, on auroit déconcerté des projets utiles ; on auroit fait tort aux particuliers, & peut-être nui infiniment à la cause publique.

Le Clergé Le zèle du Clergé Protestant ne lui offensé de ce permettoit pas de se prêter à toutes qu'on ne dé- ces considérations politiques. Son ar- cide rien au- deur & son impatience ne pouvoient sujet de la souffrir aucun délai. Sévere & inflexi- Religion ; ble il ne vouloit se plier à aucune con- descendance. Les chefs de cet ordre soutenoient qu'il ne falloit point né- gliger l'occasion favorable qui se pré- sentoit d'établir la nouvelle Religion en forme de loi. Ils appelloient apostasie la modération des gens de la Cour, & ils taxoient de servitude criminelle la défé- rence dont ils usoient pour gagner la bien- veillance de la Reine. Knox renonça hautement à l'amitié du Comte de Mur- say, qui étoit, disoit-il, un homme

1563.

vendu à la Reine, aveuglément zélé pour son service, & parvenu au point de traiter avec indifférence des objets qu'il avoit jusqu'alors regardés comme sacrés. Cette rupture, qui dura plus de dix-huit mois, prouve invinciblement que Murray étoit dans ce tems-là fortement attaché à la Reine. \*

Les Prédicateurs se voyant abandonnés par ceux en qui ils avoient mis la plus grande confiance, laisserent exalter leur indignation dans les chaires. Elles retentirent plus que jamais d'inculpations d'idolâtrie ; de finistres préfages sur le mariage de la Reine avec un étranger ; de reproches amers contre ceux qui par des motifs d'intérêt, abandonnoient une cause qu'ils se croyoient autrefois obligés en conscience de soutenir. Le peuple animé par la véhémence de ces déclamations, plutôt dictées par le zèle que par la prudence, se porta à des actions téméraires, & à des excès inexcusables. Pendant une absence de la Reine qui voyageoit dans la partie Occidentale du Royaume, on continuoit à dire la messe dans la chapelle de son palais à

\* Knox, 331.

## 62 HISTOIRE

1563.  
Août.

Holy-rood. La foule de gens qui s'y trouvoit offensa les habitans d'Edimbourg. N'étant point alors contenus par la présence de la Reine, ils s'assemblerent tumultuairement, interrompirent le service, & jetterent toute l'assemblée dans la plus grande consternation. Deux des mutins furent pris dans le tumulte, & le jour fut indiqué pour les juger. \*

Knox est accusé, & Citoyens, & qui regardoit leurs absous.

8 Octobre. cédés comme méritoires, les honoroit comme des hommes qui souffroient pour une bonne cause. Il entreprit de les tirer de cette mauvaise affaire, & il écrivit en conséquence des lettres circulaires par lesquelles il invitoit tous ceux qui professoient la véritable Religion, ou qui s'intéressoient pour sa conservation, à se rassembler à Edimbourg le jour qu'on devoit procéder au jugement des rebelles, & à venir encourager & assister leurs frères dans la détresse. \*\* Une de ces lettres tomba entre les mains de la Reine. On regarda comme une trahison, d'osier assembler des sujets sans l'autorité du

\* Knox, 335. \*\* Knox, 335.

Souverain, & on prit la résolution de traduire Knox devant le Conseil privé, comme coupable de ce crime. Heureusement pour lui, ses juges étoient Protestans zélés, & de plus, ces mêmes hommes qui, dans les derniers soulèvements, avoient osé provoquer l'autorité de la Reine & lui résister en face. La conduite de ces Conseillers avoit servi comme de sauve-garde à Knox dans les émotions précédentes, ainsi il leur étoit difficile de trouver dans les circonstances des tems, des différences assez marquées pour pouvoir déclarer Knox coupable sans se condamner eux-mêmes. Après une longue audience Knox fut absous tout d'une voix. Sinclair Evêque de Ross, & Président de la Cour de session, Papiste des plus zélés, se porta d'affection à concourir à cette décision avec les autres Conseillers, circonstance remarquable qui fait appercevoir la mauvaise forme du gouvernement d'alors, la dégradation humiliante de l'autorité Royale, l'audace encouragée par l'impunité, des sujets envahissans des droits de la Couronne que nous regardons aujourd'hui comme sacrés.

1563.  
15 Déc.

1564. Négocia-  
tion au sujet de l'Europe , un objet d'attention &  
du Mariage d'intrigues. Elisabeth , dans le tems  
de la Reine. même qu'elle prétendoit diriger la con-  
duite de la Reine d'Ecosse , la traitoit  
avec une réserve offensante , la tenoit  
en suspens sans aucune nécessité , & lais-  
soit entrevoir celui qu'elle lui destinoit  
pour mari , sans néanmoins le déclarer  
ouvertement ; cependant Marie mesu-  
roit toutes ses démarches , & s'atta-  
choit prudemment à donner à la Rei-  
ne d'Angleterre tant de marques de  
respect , que tous les Princes étrangers  
commenceroient à croire que Marie s'é-  
toit elle-même entierement abandonnée  
à la direction d'Elisabeth. \* La per-  
pective de cette union alarma Cathe-  
rine de Médicis. Catherine s'étoit atta-  
chée depuis long-tems à rendre de  
mauvais offices à la Reine d'Ecosse :  
depuis la mort du Duc de Guise elle  
lui avoit donné toutes sortes de mor-  
tifications , & l'avoit même traitée d'une  
maniere outrageante. Elle avoit arrêté le  
payement de son douaire ; elle avoit  
été au Duc de Chatellerault son sujet ,

la pension qu'il avoit de la France, & elle avoit donné à un François le commandement de la Garde Ecchoise. \* Mais dans cette occasion, elle résolut d'empêcher cette union dangereuse des deux Reines de la Bretagne. Dans cette vue, elle employa tout son art pour appaiser Marie qu'elle avoit si cruellement offensée. Elle lui fit aussi-tôt payer les arrérages de son douaire; on lui promit des remises plus exactes pour l'avenir; on lui offrit de rétablir & même d'étendre les priviléges de la Nation Ecchoise en France. Marie n'eut pas de peine à pénétrer les motifs de ce changement subit. Elle connoissoit parfaitement le caractere de sa belle-mere, & elle faisoit peu de fonds sur les marques d'amitié d'une Princesse aussi fausse qu'insensible.

Cependant ces démarches de la Reine de France n'interrompirent point les négociations avec l'Angleterre au sujet du mariage de la Reine d'Ecossé. Marie, par complaisance pour ses sujets, & par d'autres motifs d'intérêt très-puissants, étoit déterminée à ne

\* Keith, 244.

1564.

pas différer plus long-tems à se marier. Elisabeth fut ainsi obligée de rompre à la fin ce silence obstiné qu'elle affectoit de garder depuis si long-tems. Ce grand secret fut découvert, & elle

Mars. déclara que le Lord Robert Dudley, Elisabeth depuis Comte de Leicester, étoit ce recommande mortel heureux sur qui elle avoit jetté le Comte de Leicester les yeux pour être le mari d'une pour être le Reine recherchée par tant de Prin-mari de la Reine. ces.

La sagesse & la pénétration d'Elisabeth étoient remarquables dans le choix qu'elle faisoit de ses ministres, mais ses grandes qualités ne brilloient pas dans le même degré lorsqu'elle déclaroit ceux en qui elle avoit placé ses affections. Des talens d'une espece toute différente la déterminoient dans des circonstances aussi opposées. L'étendue des connoissances, la capacité dans les affaires, une prudence consommée, décidoient entierement du choix de ses Ministres. La beauté, les graces de la personne, la politesse dans les manieres, de l'adresse de Cour, étoient les perfections qu'elle exigeoit dans ses favoris. D'un côté elle se conduisoit avec la sagesse d'une Reine, de l'autre elle laisseoit appercevoir toutes les foiblesse

d'une femme, & Leicester devoit toute sa grandeur à ces foiblesseſ. Tout annonçoit la partialité de la Reine pour ce Seigneur qui n'étoit remarquable ni par ſes vertus ni par la ſupériorité de ſes connoiſſances. Elle l'éleva au plus haut degré des honneurs ; elle lui conſia les emplois les plus importans, & elle lui donna des marques de bienveilliance qu'il méritoit ſi peu que, ſuivant le génie de ce ſiecle, on ne pouvoit expliquer ce phénomene extraordinaire que par les influences des autres. \*

1564.

L'esprit ſuperbe de la Reine d'Ecoſſe ne pouvoit point s'accommoſer de cette premiere ouverture d'un mariage avec un ſujet. Son rang, l'éclat de ſon premier mariage, les ſollicitations de tant de Princes puiffants, fe retragoient dans ſon imagination, lui donnoient matiere à une infinité de réflexions, & lui faifoient ſentir vivement toute l'humiliation qui fe trouvoit pour elle dans la proposition d'Elisabeth. Elle diſſimula néanmoins, avec le Miſtire Anglois. Elle lui déclara, dans

Marie eſt  
offenſée de la  
proposition  
d'Elisabeth.

\* Camden, 549. L'astrologie judiciaire étoit fort à la mode dans ce ſiecle ; on fait combien Catherine de Médicis en étoit entêtée.

1564.

les termes les plus forts, à la vérité, la disproportion infinie qu'elle appercevoir dans cette alliance, qui ne présentoit pas d'ailleurs des avantages assez considérables pour la justifier de l'oubli qu'elle feroit de sa dignité; mais elle parla en même-tems du Comte de Leicester, dans des termes remplis d'estime & de considération.

Vues d'Elisabeth en proposant le Comte de Leicester.

Il y a lieu de croire qu'Elisabeth ne desiroit pas que sa proposition fut reçue plus favorablement. Après les marques d'attachement si extraordinaires qu'elle avoit donné à Leicester, pendant que ce Seigneur étoit toujours auprès d'elle dans la plus haute faveur, étoit-il vraisemblable qu'elle songeât sérieusement à le céder à une autre. Son but étoit d'amuser Marie, & nullement de la persuader.\* Il y avoit près de trois ans que Marie étoit de retour en Ecosse. Malgré les sollicitations de ses sujets, les recherches des plus grands Princes de l'Europe, son mariage avoit toujours rencontré des obstacles, la plupart suscités par les intrigues d'Elisabeth. Si la Reine d'Angleterre avoit pu alors engager Marie à écouter ses

\* Melvil, 104, 105.

propositions en faveur du Comte de  
Leicester, l'autorité qu'Elisabeth avoit  
sur ce Seigneur qui étoit sa créature,  
la mettoit en état de prolonger la né-  
gociation de cette affaire aussi long-  
tems qu'elle l'auroit voulu. Plus elle  
auroit tenu sa rivale dans le célibat,  
moins les droits de Marie à la Couron-  
ne d'Angleterre auroient attiré les suf-  
frages & l'attention des Anglois.

1564.

D'un autre côté la situation du Com-  
te de Leicester étoit très-délicate &  
extrêmement embarrassante. L'ambi-  
tion d'un sujet, d'un état même plus  
distingué que le Comte, devoit être  
flatteé d'avoir en sa possession la femme  
la plus aimable de ce siecle, de rem-  
porter le prix sur tant de Princes qui se  
la disputoient, de monter enfin sur le  
Trône d'un ancien Royaume. Leicester  
apercevoit, sans doute, tous ces avan-  
tages, & ils faisoient en secret sur lui  
la plus forte impression; mais il auroit  
ou offenser Elisabeth, s'il avoit osé  
manifester ses sentimens, ou faire quel-  
ques démarches pour se faciliter l'ac-  
quisition d'un objet si digne de ses de-  
sirs.

De plus la bienveillance particulière  
qu'Elisabeth avoit pour le Comte, &

## 70 HISTOIRE

1564.

qu'elle ne se donnoit pas la peine de cacher, \* pouvoit lui faire concevoir l'espérance de parvenir au rang suprême dans un Royaume plus considérable que celui d'Écosse. Elisabeth avoit souvent déclaré que rien n'auroit pu l'empêcher de prendre le Comte de Leicester pour son mari, si elle n'avoit pas pris la résolution de vivre dans le célibat, & si le Comte n'avoit pas été son sujet. Cependant l'amour a souvent triomphé de la prudence humaine, & Leicester pouvoit se flatter que la violence de la passion de la Reine l'emporteroit à la fin sur les maximes de sa politique, & sur les scrupules de son orgueil.

Ces réflexions porterent souvent le Comte à penser que la proposition de son mariage avec la Reine d'Écosse, étoit un projet formé pour sa destruction, & il l'imputoit à la jalouse de Cecil qui sous le prétexte spécieux de lui procurer cet honneur, voulloit le perdre dans l'esprit d'Elisabeth & dans celui de Marie. \*\*

Toutes ces circonstances des négociations entamées pour le mariage de

\* Melvil, 93 : 94. \*\* Melvil, 101.

1564.

la Reine d'Ecosse , étoient combinées de maniere à faire juger qu'il ne réussiroit point. La Reine d'Angleterre qui le proposoit , en craignoit le succès. La Reine d'Ecosse qui paroissoit s'y prêter , étoit en secret déterminée à le refuser. Celui même qui y étoit le plus intéressé , & qui devoit , selon toutes les apparences , en retirer toute la gloire & tous les avantages , ne le désiroit que foiblement. Cependant Elisabeth & Marie continuoient à agir avec une égale dissimulation. Elisabeth , malgré la crainte qu'elle avoit de perdre le Comte de Leicester , sollicitoit fortement en sa faveur. Marie , qui avoit déjà jetté les yeux sur un autre sujet d'Angleterre , n'osoit pas néanmoins rejeter définitivement la proposition d'Elisabeth.

Henri Stuart Lord Darnly , fils aîné du Comte de Lennox , étoit celui qui commençoit à devenir l'objet des attentions de Marie. Lennox avoit été chassé d'Ecosse , pendant la Régence du Duc de Chatellerault , & il vivoit dans l'exil depuis vingt années. Milady Marguerite Douglas femme de Lennox étoit la rivale de Marie & la plus dangereuse , par rapport à ses prétentions

Marie pensait à épouser le Lord Darnly.

au Trône d'Angleterre. Elle étoit fille  
 1564. de Marguerite sœur aînée d'Henry VIII  
 & du Comte d'Angus que cette Reine  
 avoit épousé après la mort du Roi Jac-  
 ques IV son premier mari. Le droit  
 & l'ordre de succession n'étoient point  
 alors aussi exactement déterminés qu'ils  
 le sont aujourd'hui. Le tems & la dé-  
 cision de presque tous les cas possibles,  
 ont à la fin mis de la certitude dans  
 une matière sujette par sa nature à  
 toutes sortes de variations, & souvent  
 embrouillée par le caprice de Législa-  
 teurs guidés par des rapports & des  
 convenances obscures & souvent ima-  
 ginaires. Milady Lennox, quoique  
 née d'un second mariage, étoit plus  
 proche que Marie d'un degré du sang  
 Royal d'Angleterre. Elle étoit fille de  
 Marguerite, dont Marie n'étoit que  
 petite-fille. Milady Lennox avoit en-  
 core sur Marie un autre avantage. Elle  
 étoit née en Angleterre, & suivant les  
 loix de ce pays » quiconque n'étoit  
 » point né en Angleterre, ou bien au  
 » moins de parents étans lors de sa  
 » naissance, sous l'obéissance du Roi  
 » d'Angleterre, ne pouvoit recueillir  
 » aucun héritage dans le Royaume. »

Carte, *Hist. of Engl.* vol. III. 422.

Hale

Hales, Jurisconsulte Anglois, avoit —————  
 VIII avancé cette maxime dans un traité 1564.  
 une qu'il venoit de publier, & il s'effor-  
 Jac- coit d'appliquer le sens de la loi au  
 droit oint de succession à la Couronne. Ce  
 u'ils point de la loi peut, dans une affaire  
 dé- entre particuliers, donner matiere à  
 les, des doutes & à de longs plaidoyers ;  
 dans mais lorsqu'il est question du sort d'une  
 re à Couronne, on doit éviter avec soin  
 vent ces disputes frivoles, ces vaines subti-  
 isla- lités. Si Darnly s'étoit allié à une des  
 des familles puissantes d'Angleterre, ou  
 ma- qu'il eût pris le parti de faire publi-  
 que- quement profession de la Religion Pro-  
 plus testante, ces lieux communs plausibles  
 sang & agréables au peuple pouvoient être  
 e de employés de maniere à produire un ef-  
 que- fet fatal aux prétentions d'un étranger  
 en- & d'un Papiste.

Elle Marie appercevoit toutes ces choses,  
 t les & pour prévenir le danger qui pou-  
 étoit voit la menacer, elle s'étoit attachée  
 n au de bonne heure à cultiver une corres-  
 e fa- pondance d'amitié avec la famille de  
 Roi Lennox. En l'année 1562, \* Eli-  
 eillit sabeth avoit fait arrêter le Comte de  
 Milady Marguerite, sur

\* Camden, 389.

1564.

ce qu'on disoit, qu'ils entretenoient une correspondance secrete avec la Reine d'Ecosse.

Elisabeth  
voit avec  
plaisir le pro-  
jet de Marie.

Depuis que Marie avoit senti les difficultés qui se rencontroient à son mariage avec un étranger, elle avoit formé une liaison plus étroite avec le Comte de Lennox, \* & elle l'avoit invité à revenir en Ecosse. Elle vouloit cacher cette démarche à Elisabeth, mais une chose de cette importance ne pouvoit pas échapper à la vigilance de cette Princesse. Elle en fut informée, & elle ne voulut point s'y opposer. Rien ne pouvoit s'accorder plus parfaitement à ses vues par rapport aux affaires de l'Ecosse. Elle étoit bien aise de voir l'orgueil de la Reine d'Ecosse rabaisé au point de songer à partager son lit avec un sujet. Darnly n'étoit point dans une position à lui donner ni craintes ni jaloufies. Les biens de son pere étoient situés en Angleterre, & au moyen de ce gage, elle espéroit qu'elle pourroit diriger à son gré cette négociation, y faire jouer les mêmes ressorts, & y employer les ruses & les délais dont elle avoit

\* Camden, 390.

formé le plan , si sa recommandation  
en faveur du Comte de Leicester <sup>1564</sup>  
avoit été reçue plus favorablement.

Avant la réunion des deux Cour-  
ronnes , un sujet ne pouvoit pas aller  
d'un Royaume dans l'autre sans la  
permission des deux Souverains. Len-  
nox demanda à Elisabeth la permission  
de passer en Ecosse , sous prétexte de  
suivre les prétentions de sa femme sur  
le Comté d'Angus , & il l'obtint sur  
le champ. Elisabeth lui donna en mê-  
me-tems des lettres de recommandation  
très-fortes , dans lesquelles elle deman-  
doit à Marie avec beaucoup d'empresse-  
ment , de favoriser la personne & les  
intérêts de Lennox. \* Mais comme  
Elisabeth s'étoit fait le plan de répan-  
dre toujours des doutes & des embar-  
ras dans toutes ses opérations relatives  
au Royaume d'Ecosse , & qu'elle y af-  
fectoit une sorte d'inconséquence , elle  
avertissoit Marie , que sa bienveillance  
pour Lennox pourroit lui être fatale ,  
& que le retour de ce Seigneur en  
Ecosse ne manqueroit pas de réveiller  
les anciennes animosités entre lui & la  
maison d'Hamilton.

\* Keith , 255 , 268.

1564.

Cet avis captieux jeta des soupçons dans l'esprit de Marie, & attira de sa part une réponse très-vive qui interrompit pendant quelque tems toute correspondance entre les deux Reines. \* Marie fut très allarmée de cette mésintelligence. Elle craignoit les effets du ressentiment d'Elisabeth, & elle appercevoit tout le désavantage d'être privée d'une correspondance libre avec l'Angleterre, où ses Ambassadeurs suivioient depuis long-tems avec assez de succès, des négociations secrètes qui augmentoient le nombre de ses partisans, & qui lui frayoient le chemin au Trône. Pour remédier à ces inconvénients, Melvil fut envoyé à la Cour d'Angleterre. Il ne trouva aucune difficulté à faire la réconciliation. Les apparences de la bonne amitié furent aussi-tôt rétablies, mais sans aucune confiance. Ce fut tout le fruit des démarches de Melvil, & les choses resterent sur ce pied là, pendant quelque tems, entre les deux Reines.

Pendant le cours de cette négociation, les protestations d'attachement de la part d'Elisabeth pour Marie, & les répon-

\* Keith, 253. Melv. 83.

ses de Melvil au nom de sa Maitresse —————  
se faisoient dans le langage de l'amitié la plus forte & la plus sincère.  
Mais l'observation de Melvil au sujet d'Elisabeth, peut sans injustice, être appliquée aux deux Reines. » Il n'y eut, dit-il, dans toute cette affaire, ni droiture ni sincérité, il n'y eut que craintes, que jalouſies, & une grande dissimulation.\*

1564.

Cependant Lennox, muni de la permission qu'il avoit demandée, se mit en chemin pour l'Ecosse. Il y fut reçu par la Reine, non-seulement avec les égards dûs à un Seigneur qui appartenloit d'aussi près à la famille Royale, mais encore avec une ouverture de cœur & des marques d'amitié si distinguées, qu'elles ne pouvoient pas manquer de lui faire concevoir les plus hautes espérances. Le bruit du mariage de son fils avec la Reine commençoit à se répandre dans le Royaume, & attiroit sur lui les regards de tous les Ecossois comme sur le pere de leur maître futur. Le Duc de Chatellerault fut le premier à en prendre l'allarme. Il regardoit Lennox comme un enne-

Lennox  
arrive en  
Ecosse.

\* Melvil, 104.

1564.

mi ancien & héréditaire de la maison d'Hamilton ; il croyoit voir sa ruine entiere & celle de tous ses parens , dans l'élévation du Comte de Lennox. Mais la Reine interposa son autorité pour empêcher les voies de fait , & elle vint à bout d'engager ces deux Seigneurs à transiger sur tous leurs différends.\*

La famille puissante des Douglas ne redoutoit pas moins le retour de Lennox qui pouvoit lui enlever le Comté d'Angus. Mais la Reine appercevant combien il seroit dangereux d'irriter Morton & les autres Grands de cette maison , obtint de Lennox qu'il recherchoit l'amitié des Douglas , & qu'il ne seroit point fait mention des préentions de sa femme sur le Comté d'Angus. \*\*

Après ces démarches préliminaires ,  
Décemb. Marie hazarda d'assembler le Parlement. L'acte de confiscation prononcé contre Lennox en l'année 1545 fut cassé , & il fut publiquement rétabli dans les honneurs & biens de ses ancêtres. \*\*\*

Il ne se passa rien de fort considérable

\* Keith , 259.

\*\* Keith , 268. not. b.

\*\*\* Appendix. N° IX.

pendant le cours de cette année au sujet des affaires de l'Eglise. On porta dans les assemblées les mêmes plaintes de l'accroissement de l'idolâtrie, on y renouvela les mêmes représentations sur la pauvreté du Clergé. Les réponses de la Reine furent plus satisfaisantes pour les Protestans qu'aucune de celles qu'ils avoient jusqu'alors obtenues.\*

1564.

Cependant malgré ces déclarations favorables, ils ne pouvoient s'empêcher de soupçonner Marie d'avoir des desseins contre leur Religion. Elle n'avoit jamais voulu entendre aucun prédicateur de la Réforme. Elle n'avoit rien diminué de son attachement à la Religion Romaine. L'esprit de cette Religion, éloigné dans tous les tems de la tolérance, étoit alors cruel & inflexible. Marie avoit donné à ses parens du Continent des assurances réitérées de la résolution où elle étoit de rétablir l'Eglise Catholique.\* Elle avoit évité avec art toutes les occasions de ratifier les actes du Parlement de 1560, en faveur de la Réformation. La protection qu'elle avoit accordée, depuis son retour, à la Religion Protestante, n'étoit que passagere; elle

Le Clergé  
soupçonne la  
Reine de fa-  
voriser le  
Papisme.

\* Keith, 533, 539.

\* Carte, vol. III. 415.

1764.

avoit même déclaré par sa proclamation, qu'elle y étoit forcée, & que ce n'étoit » qu'en attendant qu'elle eût » pris quelque arrangement définitif au » sujet de la Religion. \* « Aucune de ces circonstances n'échappoit au zèle & à la vigilance des Prédicateurs. La froideur de leurs principaux chefs qui étoient alors entièrement dévoués à la Cour, augmentoit encore leurs soupçons & leurs craintes. Ils inspiroient au peuple ces mêmes défiances, dans un langage qu'ils jugeoient convenable à la nécessité des tems, & que la Reine traitoit d'insolence & de manque de respect. Dans une des séances de l'assemblée générale, Maitland accusa publiquement Knox d'enseigner une doctrine séditieuse, en donnant aux sujets le droit de résister à leur Souverain lorsqu'ils sortoient des bornes de leurs devoirs envers leurs peuples. Knox ne recula point, & entreprit de justifier ce qu'il avoit avancé. On vit briller dans ce débat les talens & le caractere des deux personnages qui étoient entrés en lice. La sagacité de Maitland, ornée des agréments de la littérature, mais

\* Keith, 504, 510.

trop portée à la subtilité ; l'âme nerveuse de Knox toujours prêt à soutenir des sentimens audacieux, & supérieur à toutes les craintes.\*

1564.

Deux années s'étoient déjà écoulées depuis qu'il étoit question du mariage de la Reine d'Ecosse, & les négociations étoient toujours également infructueuses. Marie avoit eu le tems & les occasions d'apercevoir toute la fausseté de la conduite de la Reine d'Angleterre dans cette affaire. Mais pour mettre les véritables sentimens de cette Princeffe dans tout leur jour, & la forcer de déclarer ouvertement ses intentions, Marie déclara à Randolph, que si on vouloit reconnoître publiquement son droit de succession à la Couronne d'Angleterre, elle étoit prête à se rendre aux sollicitations de sa Maîtrefle en faveur du Comte de Leicester. \*\* Elizabeth étoit bien éloignée d'accepter une telle proposition. Le droit de succession étoit un mystere que sa jalouſie ne lui permettoit pas de dévoiler, & qui resta impénétrable pendant tout le cours de son règne. Cependant lorsqu'elle avoit commencé à s'intéresser

1563.

Dissimula-

tion d'Elisa-

beth &amp; de

Marie , au

sujet du ma-

riage de la

Reine d'E-

cosse.

\* Knox , 349.

\*\* Keith , 269.

1565. au mariage de la Reine d'Ecosse , elle  
avoit déjà promis tout ce qu'on lui de-  
mandoit alors. Comment refuser aujour-  
d'hui avec bienséance ce qu'elle avoit  
offert elle-même dès le commencement  
de la négociation ? comment éluder ses  
premieres propositions ? La conjoncture  
étoit embarrassante , & jettoit Elisabeth  
dans une grande perplexité.

Le Lord Darnly obtint alors la per-  
mission d'aller à la Cour d'Ecosse ; cette  
complaisance d'Elisabeth venoit , selon  
toutes les apparences , de la difficulté  
des circonstances où elle se trouvoit.  
Depuis l'ambassade de Melvil en An-  
gleterre , la Lady Lennox avoit forte-  
ment sollicité la liberté de son fils.  
Elisabeth n'ignoroit point les espéran-  
ces ambitieuses dont ce jeune Seigneur  
se nourrissoit. Elle avoit déjà reçu plu-  
sieurs avis de ses Ministres qui l'instrui-  
foient du commencement & des pro-  
grès des sentimens de la Reine d'Ecosse  
pour Darnly. \* Elisabeth étoit abso-  
lument la maîtresse d'empêcher Darnly  
de sortir de Londres , mais alors le voya-  
ge de ce Seigneur en Ecosse étoit pour  
elle un avantage réel. Elle avoit déjà

\* Keith , 259 , 261 , 266.

produit sur la scene un acteur dont elle dirigeoit tous les mouvemens, & elle étoit ainsi venue à bout d'amuser pendant long-tems la Reine d'Ecosse. Elle espéroit de gouverner avec le même empire le Lord Darnly qui étoit partiellement son sujet ; elle pouvoit ainsi engager Marie dans de nouvelles intrigues, dans une négociation longue & importune. Ces considérations déterminerent Elisabeth & ses Ministres à céder aux instances de la Lady Lennox.

Darnly arrive en Ecosse.

Cependant tout ce plan d'intrigues obscures fut en un moment déconcerté. Ces événemens imprévus qui tiennent du Roman & que l'imagination des poëtes attribue au pouvoir de l'amour, sont en effet, quelquefois produits réellement par les mouvemens de cette passion. Une affaire qui avoit fait jouer tant de ressorts politiques, qui avoit remué & intéressé tant de Princesses, fut décidée en un instant par la sympathie de deux jeunes personnes. Darnly étoit alors dans la force de l'âge, dans la premiere fleur de la jeunesse. Il effaçoit tous ceux de son tems, par ses graces & par sa beauté. Il possédoit, dans le plus haut degré, tous

D vij

1565. les talens qui pouvoient donner un air d'aisance & d'élégance aux agréments extérieurs de sa figure, toutes les qualités capables d'éblouir & de charmer.

Darnly gagne le cœur de la Reine. Marie étoit d'âge & de complexion à en ressentir vivement l'effet. On apper-

çut dès le premier moment de l'entre-  
vue, toute l'impression que le Lord Darnly faisoit sur l'esprit de la Reine.

23 Fév. La Cour ne fut plus occupée que du soin de l'accueillir & de l'amuser. Au milieu de ces réjouissances, les talens de Darnly, propres aux fêtes & aux spectacles, parurent avec le plus grand avantage. Il triompha du cœur de la Reine. La force de l'attrait précipita la conclusion d'un mariage dont les premières propositions n'étoient fondées que sur des vues purement politiques.

Elisabeth contribua, & peut-être à dessein, à augmenter la violence de cette passion. Aussi-tôt après l'arrivée de Darnly en Ecosse, elle répondit au message par lequel Marie avoit déclaré qu'elle étoit disposée à accepter Leicester, & elle s'exprima dans des termes qui dévoilerent pleinement ses véritables intentions depuis le commen-

1565.

ment de cette intrigue. \* Elle déclara que si le mariage de la Reine d'Écosse se faisoit avec Leicester, elle élèveroit ce Seigneur aux plus grands honneurs; mais que par rapport au droit de Marie à la succession d'Angleterre, elle ne souffriroit point qu'on fit sur cela aucun examen juridique, & qu'elle ne permettroit point qu'il fût publiquement reconnu, jusqu'à ce qu'elle eût elle-même déclaré qu'elle ne se marieroit jamais. Malgré les promesses précédentes & tout opposées d'Elisabeth, Marie auroit pu s'attendre à cette dernière réponse. Cependant sa fierté fut blessée d'une marque de mépris aussi cruelle; elle perdit toute patience lorsqu'elle vit qu'elle avoit été pendant si long-tems le jouet d'Elisabeth qui, sous des apparences d'amitié, l'avoit abusée par de lâches artifices. L'indignation lui arracha un torrent de larmes, & elle exprima dans les termes les plus forts la douleur qu'elle en ressentoit. \*\*

L'effet de ces emporemens fut d'augmenter l'ardeur avec laquelle Marie suivoit l'exécution de son dessein. Avez-

\* Keith, 270. *Append. 158.*

\*\* Keith, *Append. 159.*

glée également par sa passion & par ses  
ressentimens, elle ne vit plus aucun  
défaut dans l'homme dont elle avoit  
fait choix, & elle commença à faire  
les démarches nécessaires pour exécuter  
son projet avec toute l'impatience  
naturelle à ces sortes de passions.

Comme Darnly étoit proche parent  
de la Reine, les loix canoniques le mettoient dans la nécessité d'obtenir une  
dispense du Pape avant la célébration  
du mariage. La Reine se pressa d'établir  
à cet effet, une négociation à la  
Cour de Rome. \*

La Cour  
de France  
approuve le  
mariage de la  
Reine.

Marie travailla en même-tems à obtenir le consentement du Roi de France, & celui de sa mere. Elle communiqua son dessein à Castelnau, Ambassadeur de France, & elle lui fit part des motifs qui avoient déterminé son choix, le regardant comme l'homme le plus propre à faire entrer sa Cour dans toutes ses vues. Castelnau repré-senta entre autres choses à la Cour de France, la violence de l'attachement de Marie pour Darnly, & cette passion si profondément enracinée qu'il n'étoit plus possible à la Reine de rompre ces

\* Camden, 396.

engagement. \* Le Ministere de France fe porta volontiers à encourager la passion de la Reine d'Écosse. Il savoit que l'orgueil de Marie ne lui permettroit jamais de s'allier avec un sujet du Roi de France. Le choix de Marie délivroit la France de l'appréhension d'un mariage avec un Prince Autrichien, & en même-tems du danger d'une union trop étroite avec Elisabeth. De plus comme Darnly faisoit profession de la Religion Catholique Romaine, cela convenoit parfaitement au plan de superstition adopté par cette Cour.

Pendant que Marie étoit occupée à faire approuver aux Cours étrangères des mesures qui lui tenoient si fort au cœur ; Darnly & son pere se faisoient, par leur mauvaise conduite, dans l'intérieur du Royaume, des ennemis capables de les traverser. Lennox, pendant les premières années de sa vie, avoit montré peu d'habileté & de connaissances politiques ; on ne voyoit en lui qu'un homme de peu d'esprit, mais agité de passions fortes. Darnly n'avoit ni plus d'esprit ni plus d'intelligence que son pere, & ses passions étoient

Darnly in-  
dispose quel-  
ques-uns des  
Nobles.

\* Castelnau, 464.

565.

bien plus impétueuses. \* Il joignoit à ces défauts toute l'insolence qu'une figure avantageuse peut inspirer, lorsqu'elle n'est point accompagnée de qualités plus estimables. Enivré du haut degré de faveur où il étoit auprès de la Reine, il commençoit à prendre le ton de hauteur d'un Roi, & cet air impérieux que la majesté même du trône peut à peine rendre supportable.

Lennox se fait un ennemi du Comte de Murray.

C'étoit par l'avis de Murray & de ceux de son parti, & ensuite avec leur consentement, qu'on avoit invité Lennox à venir en Ecosse. \*\* Cependant aussi-tôt que ce Seigneur se fut affermi dans le Royaume, il commença à cabaler en secret avec les Nobles qu'il savoit ennemis déclarés de Murray, & qu'il connoissoit pour être, sur le fait de la Religion, ou indifférens ou zélés fauteurs du Papisme. \*\*\* Darnly, encore plus imprudent que son pere, laissoit échapper des propos indiscrets sur les graces que Murray avoit obtenues des bontés de la Reine.

Mais ce qui déplaisoit le plus aux Nobles & ce qui augmentoit leur indignation

\* Keith, 272, 273.

\*\* Knox, 367. Keith, 274.

\*\*\* Keith, 272. \*\*\*\* Id. 274.

tion, c'étoit la familiarité dans laquelle Darnly vivoit avec un Italien nommé 1565.  
David Rizio.

Origine de  
la faveur de  
Rizio.

La basse extraction & l'état d'indigence de ce personnage, l'avoient mis dans une position qui devoit naturellement dérober son nom à la postérité. Mais le rôle qu'il étoit destiné à jouer en Ecosse, & sa catastrophe singulière, obligent l'Histoire de descendre de sa dignité & de se rabaisser au récit de ses aventures. Il étoit fils d'un musicien de Turin ; il vint en Ecosse à la suite de l'Ambassadeur de Piémont ; son talent pour la musique lui donna entrée dans la maison de la Reine. Sa profession servile lui avoit rendu l'esprit souple & les manières insinuantes. Il parvint à se concilier la bienveillance de la Reine, & elle lui donna la préférence pour remplir la place de son secrétaire François qui avoit demandé à repasser dans son pays natal. Il commença alors à jouer un rôle à la Cour & à y figurer comme un homme de poids & d'importance. Il fut aussi-tôt entouré de toute la cohorte de ces esclaves ambitieux dont les Cours sont pleines & qui ont une merveilleuse sagacité pour découvrir les routes les

1565.

plus assurées pour parvenir à leurs fins. On appercevoit que ses recommandations avoient une grande influence sur l'esprit de la Reine ; on commença à le regarder non-seulement comme un favori , mais même comme un Ministre. Rizio ne se donnoit pas la peine de diminuer l'envie qu'on porte toujours à ces révolutions de fortune, subites & extraordinaires. Il se plaisoit au contraire à faire parade de tout son crédit. Il affectoit de parler souvent à la Reine en public & avec beaucoup de familiarité. Il trangoit du grand : il alloit de pair avec les citoyens les plus riches , pour la magnificence de ses habillemens , pour le nombre de ses domestiques : il affichoit dans toute sa conduite & dans son maintien , cette insolence empruntée que la prospérité sans mérite inspire aux ames basses. Les Nobles étoient indignés à l'excès de voir l'autorité usurpée de cet indigne favori , & ils supportoient impatiemment son arrogance. A peine pouvoient-ils se contenir en présence même de la Reine , & s'empêcher de donner à Rizio les plus grandes marques de mépris. Le pouvoir exorbitant de cet homme , n'étoit pas le seul motif de la

haine envenimée des Ecossais. Ils le regardoient comme un ennemi dangereux de la Religion Protestante, & ils le soupçonoient avec quelque fondement, d'entretenir à ce sujet, des correspondances secrètes avec la Cour de Rome. \*

1565.

Ce fut un grand malheur pour Darnly d'être tombé entre les mains de cet homme & de s'être livré à lui. Rizio, par des louanges excessives & par des assiduités, flattait sa vanité, & il triompha bientôt de son peu d'expérience. Darnly crut ne pouvoir mieux faire que d'employer tout le crédit de Rizio, & celui-ci contribua en effet à concilier de plus en plus à Darnly la bienveillance & les affections de la Reine. \*\* Mais tous ces avantages ne pouvoient contrebalancer le mépris & même l'infamie dont il se couvroit par ses liaisons & sa familiarité avec ce vil protecteur.

Liaisons de  
Darnly avec  
Rizio.

Malgré tout l'empire que Darnly prenoit de jour en jour sur le cœur de la Reine, cette Princesse se conduisoit avec tant de circonspection qu'elle trompa Randolph résident d'Angleterre,

\* Buchan. 340. Melv. 107. \*\* Melvil. 111.

1565.

homme d'ailleurs fin & pénétrant. On voit par les lettres que ce Ministre écrivoit à sa Cour, qu'il n'avoit pas la moindre connoissance de l'intrigue qui se tramoit, & il assuroit continuellement la Reine d'Angleterre que Marie n'étoit point dans l'intention d'épouser Darnly. \* Pendant que le Ministre Anglois vivoit dans cette sécurité, la Reine dépêcha Maitland en Angleterre pour déclarer ses intentions à Elisabeth, pour lui faire part de son mariage avec Darnly, & pour lui demander son agrément. Cette ambassade fut la première chose qui fit à la fin ouvrir les yeux à Randolph.

18 Avril.

Elisabeth se déclare contre le mariage de la Reine avec Darnly.

Elisabeth affecta la plus grande surprise en apprenant cette prompte détermination de la Reine d'Ecosse. Elle n'avoit cependant aucune raison à donner de son étonnement, puisque c'étoit elle-même qui avoit tendu ce piège à Marie, & qu'elle devoit s'attendre à voir l'effet de ses menées. Elle désaprouva hautement ce mariage, elle exprima son mécontentement dans les termes les plus forts, & elle prétendit y appercevoir toutes sortes de dan-

\* Keith, 273. Append. 159.

gers & d'inconvénients pour les deux Royaumes. Mais ce n'étoit encore qu'une pure dissimulation. Marie avoit souvent & très-expressément déclaré la résolution où elle étoit de se marier. Il étoit impossible qu'elle fit un choix moins dangereux. On évitoit par là un concours d'intérêts étrangers dans la Bretagne, ce qu'Elisabeth craignoit, & avec juste raison. Darnly étoit à la vérité allié des deux Couronnes, & il avoit des terres dans les deux Royaumes, mais ni l'un ni l'autre n'avoient rien à en redouter. Par ces considérations, il est évident qu'il ne pouvoit y avoir aucune réalité dans ces apprehensions d'Elisabeth, dans ces dangers qu'elle présageoit, & que ses empêtemens contre Darnly n'étoient que feinte & déguisement. \*

\* Les historiens contemporains conviennent que le mariage de la Reine d'Écosse avec un sujet, n'étoit nullement désagréable à Elisabeth. Knox, 69, 373. Buchan. 339.

Castelnau qui étoit alors bien au fait des intrigues des deux Cours de la Bretagne assure que ce mariage étoit entièrement l'ouvrage d'Elisabeth, & appuie cette opinion sur des raisons de la plus grande vraisemblance. Casteln. 462.

On voit même par les lettres des Ambassadeurs d'Elisabeth, que cette Princesse fut très-contente de ce mariage. Keith, 280, 288.

1565.

Cependant Elisabeth ne manquoit point de raisons politiques , & même très-importantes , pour donner en cette occasion , des marqués de mécontentement. Marie intimidée par ces démonstrations auroit peut - être différé son mariage ; & Elisabeth , par une foiblesse indigne d'une grande ame , & mesférante dans une Reine , desiroit d'y apporter des obstacles. De plus , le grand objet de la politique d'Elisabeth , étoit de maintenir la tranquillité dans son Royaume ; en désavouant hautement la conduite de Marie , elle espéroit de porter l'allarme en Ecosse , dans le parti qui étoit attaché aux intérêts de l'Angleterre , d'encourager les Nobles qui désapprouvoient secrètement ce mariage , & de les engager à s'y opposer ouvertement. Par ce moyen , des semences de discorde pouvoient se répandre dans tout le Royaume , & exciter des troubles intestins. Pendant ces révolutions , Marie se seroit trouvée dans l'impossibilité de former de ces projets dangereux que l'union de ses peuples lui auroit facilités. Elisabeth pouvoit alors devenir l'arbitre entre la Reine d'Ecosse & ses sujets rebelles ; & l'Anglois , spectateur tran-

1565.

quelle de cette tempête qu'il auroit exci-  
tée, seroit venu à bout de ruiner le  
seul Royaume qui pouvoit lui susciter  
des troubles & des embarras.

1 Mai.

Elisabeth toujours occupée à suivre  
son plan, porta à son conseil privé le  
message de la Reine d'Ecosse, & le  
consulta sur la réponse qu'elle devoit  
y faire. Le résultat de ce conseil fut,  
comme on peut bien se l'imaginer,  
parfaitement conforme aux vues secrè-  
tes de la Reine. Il lui fit des repré-  
sentations sur le mariage projeté, &  
il lui exposa fort au long les dangers  
imaginaires dont cet événement mena-  
geoit le Royaume. \* Elisabeth ne crut  
pas devoir s'en tenir à faire signifier son  
désaveu du mariage projeté, soit par  
Randolph son résident en Ecosse, ou  
par Maitland Ambassadeur de Marie à  
la Cour d'Angleterre. Pour donner un  
air de dignité à la comédie qu'elle vou-  
loit jouer, elle nomma le Chevalier  
Nicolas Throgmorton son Ambassa-  
deur extraordinaire en Ecosse, & elle  
lui ordonna de déclarer dans les termes  
les plus forts le mécontentement qu'elle  
ayoit du mariage que Marie se propo-

\* Keith, 274. Append. n. X.

1565. soit de contracter ; & de produire en même tems la décision de son conseil privé , pour donner des preuves évidentes que le vœu de la Nation Angloise ne différoit point des sentimens particuliers de la Reine. Peu de tems après Elisabeth fit arrêter la Lady Lennox , la tint d'abord renfermée comme prisonniere dans sa propre maison , & ensuite l'envoya à la Tour. \*

On étoit déjà instruit en Ecosse de toutes ces menées , avant l'arrivée de l'Ambassadeur Anglois. Marie , dans les premiers transports de sa colere , se détermina à ne plus garder de mesures avec Elisabeth. Elle envoya ordre à Maitland , qui venoit avec Throgmorton , de retourner sur le champ à la Cour d'Angleterre , & de déclarer à Elisabeth , qu'après avoir été amusée si long - tems , & après avoir été jouée & trompée si grossièrement par tant d'artifices , elle étoit déterminée à suivre sa propre inclination pour le choix de celui qu'elle devoit épouser sans demander d'autre consentement que celui de ses sujets. Maitland , avec sa pénétration ordi-

\* Keith , *Append.* 161.

naire,

naire, apperçut toutes les suites de la commission qu'on lui donnoit, toute l'airer & toute l'imprudence de la déclaracion dont il étoit chargé. Il préféra de risquer d'encourir la disgrace de sa Maîtresse en désobéissant à ses ordres, plutôt que de rompre les foibles liens qui formoient encore une sorte d'union entre les deux Reines, & de devenir ainsi l'instrument d'une rupture qui pouvoit avoir de si funestes effets. \*

155.

Marie elle-même reconnut sa faute. Elle reçut honorablement l'Ambassadeur d'Angleterre. Elle entra avec lui dans le détail de sa conduite, & elle chercha avec bienséance à la justifier. Quoique ferme dans sa résolution, elle affecta un desir inquiet de ramener à ses vues la Reine d'Angleterre. Elle alla même jusqu'à déclarer, que par complaisance pour Elisabeth, elle différeroit de quelques mois la consommation du mariage. \* Cependant il y a lieu de croire que la dispense du Pape qu'on attendoit, & l'envie de se donner le tems d'obtenir le consentement de ses sujets, furent les vrais motifs de ce délai.

\* Keith, *Appendix*, 160.\*\* Keith, *Append.* 278.

1565.

Marie se donna beaucoup de soins pour obtenir ce consentement, & elle y employa toute son industrie. Le Comte de Murray étoit l'homme du Royaume dont il lui étoit le plus intéressant de gagner le suffrage, mais elle avoit des raisons pour craindre de ne pouvoir y réussir qu'avec une extrême difficulté. Depuis que Lennox étoit de retour en Ecosse, Murray s'appercevoit que la bienveillance que la Reine avoit pour lui, diminuoit de jour en jour. Darnly, Athol, Rizio, tous trois favoris de la Reine, s'étoient ligués contre lui. L'esprit ambitieux du Comte ne pouvoit supporter cette diminution de crédit, dont ses longs & anciens services auroient dû le garantir. Il se retira à la campagne & laissa le champ libre à des rivaux avec lesquels il ne se sentoit point assez de force pour entrer en lice. \* Le Comte de Bothwell son ennemi déclaré, & qui avoit même été accusé d'avoir voulu attenter à sa vie, étoit de retour en Ecosse après avoir passé quelque tems dans les pays étrangers. Murray se crut obligé de pourvoir à sa sûreté, & toutes les instances de la

\* Keith, 272, 274. Append. 159.

\* Kei

Reine ne purent jamais l'engager à se réconcilier avec ce Seigneur. Il voulut absolument le traduire en justice, & à force d'importunités, il obtint un jour marqué pour procéder à son jugement. Bothwell n'osa pas paroître devant Murray qui arriva au lieu désigné, suivi de cinq mille de ses Vas-  
saux à cheval; & il fut encore une fois obligé de sortir du Royaume. Mais, par le commandement exprès de la Reine, la sentence de proscription qu'il avoit encourue faute de comparoître, ne fut point prononcée. \*

Cependant Marie appercevoit de quelle importance il étoit pour elle de gagner un sujet aussi puissant & aussi aimé du peuple que le Comte de Murray. Elle le rappella à la Cour, & elle le reçut avec les plus grandes marques de confiance & de considération. A la fin elle lui demanda de signer un papier qui contenoit une approbation formelle du mariage de la Reine avec Darnly, & de donner ainsi l'exemple à ses autres sujets. Murray avoit bien des raisons de balancer sur une pareille demande, & même de

\* Keith, *Ibid.* 160.

## 100 HISTOIRE

1565.

s'y refuser entièrement. Darnly avoit ruiné le crédit de Murray auprès de la Reine, & il affectoit même de montrer contre lui, dans toutes les occasions, une haine enracinée. En consentant à l'élévation de Darnly au Trône, Murray contribuoit à lui donner une augmentation de pouvoir & de dignité qu'on n'accorde pas volontiers à son ennemi. Les conséquences malheureuses d'une rupture avec l'Angleterre, étoient encore un objet d'attention très-intéressant pour Murray. Il avoit ouvertement fait préférer l'alliance de l'Angleterre à l'ancienne alliance avec la France. Il avoit été le principal mobile de ce changement dans le système politique de la Nation. On avoit fait une confédération avec l'Angleterre; pouvoit-il approuver que la Reine sacrifiât à une passion folle & inconsidérée, une union si avantageuse pour le Royaume, & que lui-même & les autres Nobles étoient obligés par toutes sortes de raisons de maintenir ? \* L'intérêt de la Religion étoit aussi un des principaux objets des attentions de Murray. Marie étoit, à la vérité, entourée

\* Keith, 169.

de Conseillers Protestans, mais elle  
avoit trouvé le moyen d'entretenir,  
avec les Catholiques étrangers, des cor-  
respondances dangereuses. Elle avoit  
même recherché la protection du Pape  
qui lui avoit envoyé un subside de huit  
mille Couronnes. \* Murray s'étoit jus-  
qu'alors attaché à modérer le zèle du  
Clergé réformé, & à présenter la con-  
duite de la Reine sous l'aspect le plus  
favorable ; mais il ne pouvoit pas s'em-  
pêcher d'être allarmé de l'entêtement  
qu'il appercevoit dans la Reine pour  
la Religion Romaine, & la résolution  
qu'elle prenoit d'épouser un Papiste,  
faisoit perdre la seule espérance qu'on  
pouvoit avoir de la ramener. Toutes  
ces considérations agissoient fortement  
sur l'esprit du Comte de Murray, &  
elles le déterminerent alors à éluder les  
propositions de la Reine.

1565.

Les Nobles qui s'assemblèrent quel-  
ques jours après, parurent très-dispo-  
sés à se prêter aux vues de Marie.  
Plusieurs donnerent sans hésiter leur  
approbation au mariage qu'elle desiroit.  
Mais comme quelques autres effrayés  
des mêmes dangers qui avoient allarmé

14 Mai.  
L'assemblée  
des Nobles  
approuve le  
mariage.

\* Keith, 295. Melvil, 114.

1565.

Murray, ou bien encouragés par son exemple, refuserent leur consentement, on indiqua une autre assemblée à Perth, pour délibérer à fond sur cette affaire. \*

Cependant Marie donna publiquement des preuves de son inclination pour Darnly en lui accordant des honneurs réservés à la famille Royale. L'opposition qu'elle avoit rencontrée jusqu'alors, les ressorts qu'on fit jouer pour traverser & déconcerter son projet, firent sur elle l'effet qu'ils produisent ordinairement sur le cœur humain. Ils la confirmerent dans ses sentimens, ils augmenterent la violence de sa passion. La crédulité de ce siecle cherchoit dans l'art de la magie les causes de cet attachement porté à l'excès. \*\* Cependant cette prétendue sorcellerie se réduisoit aux influences ordinaires de la jeunesse & de la beauté sur un cœur jeune & tendre. Darnly devint insolent dans sa prospérité. Flatté de l'amour de la Reine, enivré des applaudissements de la plupart de ses sujets, il perdit la tête; sa fierté naturelle s'accrut au point de devenir insupportable, il

\* Keith, 283. Knox, 373. \*\* Keith, 283.

ne pouvoit plus souffrir d'être contredit, il ne vouloit pas même recevoir des avis. Le Lord Ruthven lui apprenant que la Reine, pour appaiser Élisabeth, avoit différé pour quelque tems, de le créer Duc d'Albanie, Darnly transpor-  
té de rage, tira son poignard & vouloit le tuer sur le champ. \* Marie eut bien de la peine à excuser cette conduite extraordinaire, & à empêcher Darnly de tomber dans le mépris qu'il méritoit.

Marie, dans tout le cours de sa vie, Adresse de ne donna jamais tant de preuves de sa finesse & de son habileté. L'amour la rendoit ingénieuse & lui faisoit chercher tous les moyens de se concilier l'affection de ses sujets. Elle gagna par adresse quelques-uns des Nobles, & plusieurs autres par des promesses. Elle leur distribuoit des terres, elle leur accordoit de nouveaux titres d'honneur. \*\* Elle daigna même se donner des soins pour se rendre agréable au Clergé Protestant. Elle fit venir trois Surintendans à Stirling, & elle leur déclara expressément, qu'elle étoit dans la résolution

Marie à gagner ses sujets.

\* Keith, *Append.* 160. \*\* Keith, 283.

1565. de protéger leur Religion, qu'elle affisteroit volontiers à une conférence sur les points contestés entre les Papistes & les Protestans, & elle alla même jusqu'à marquer quelque désir d'entendre ceux de leurs Prédicateurs qui s'étoient distingués par leur modération.\* La Reine, par ces artifices, s'accréda merveilleusement parmi le peuple, qui malgré les vexations qu'il avoit tant de fois éprouvées, étoit toujours disposé à voir les actions de sa Souveraine avec des yeux d'indulgence.

D'un autre côté, Murray & ses associés eurent la simplicité de se laisser séduire par la politique d'Elisabeth. Elle s'exprimoit avec tant de hauteur sur le mécontentement qu'elle avoit du mariage de la Reine; elle traitoit la Lady Lennox avec tant de rigueur; elle écrivoit à la Reine d'Ecosse dans des termes si forts; elle rappella le Comte de Lennox & son fils avec de telles menaces de vengeance s'ils osoient lui désobéir, \*\* que Murray & ses amis furent pleinement les dupes de ces démonstrations, & ne doutèrent point de la sincérité d'Elisabeth. Cette

\* Knox, 373. \*\* Keith, 285, 286.

1565.

créduité fortifia leurs doutes & leurs craintes sur le mariage de Darnly avec la Reine, & les encouragea à s'y opposer. Ils commencerent à former entre eux des ligues & des confédérations pour leur défense mutuelle ; ils lierent des correspondances secrètes avec le Résident Anglois, ils firent assurer Elisabeth de leur assistance si elle jugeoit qu'elle fut nécessaire ; \* ils travaillèrent à répandre dans la Nation la terreur du danger dont elle étoit menacée, & à contrebalancer ainsi les artifices que la Reine employoit avec tant de succès.

Ces intrigues étoient accompagnées de desseins plus criminels, plus analogues à l'esprit de ce siècle, & qui se tramoient dans le secret entre les deux partis. Darnly impatient de l'opposition qu'il rencontrroit & qu'il attribuoit entièrement à Murray, prit la résolution de se délivrer à quelque prix que ce fût d'un ennemi si puissant, & il forma le complot de l'assassiner pendant la tenue de l'assemblée de Perth. Murray, de son côté, avoit concerté des mesures avec le Duc de Chatelle-  
Projets  
formés par  
Darnly &  
Murray l'un  
contre l'autre.

\* *Ibid.* 289, 292, 298.

1565.

rault & le Duc d'Argyll , pour se faire de Darnly & l'envoyer prisonnier en Angleterre , n'espérant plus de trouver d'autre moyen d'empêcher son mariage avec la Reine.

Si l'une ou l'autre de ces conspirations avoit eu son effet , l'assemblée de Perth seroit devenue un théâtre d'horreurs. Mais ces complots furent déconcertés par la vigilance , ou par la bonne fortune de ceux contre lesquels ils étoient formés. Murray averti du danger où il étoit , par quelques personnes de la Cour qui lui étoient affidées , & qui étoient restées attachées à ses intérêts , évita le coup qu'on vouloit lui porter , en ne se trouvant point à l'assemblée. Marie ayant eu avis de l'entreprise de Murray , partit en grande hâte avec Darnly , & se retira de l'autre côté du Forth. Les coupables dévorés de remords , l'ame en proie à leurs ressentimens , ne pouvoient ni se dissimuler à eux - mêmes la noirceur de leurs forfaits , ni perdre le souvenir des injures méditées contre eux. Dès-lors toute espérance de réconciliation s'évanouit , & l'animosité entre Darnly & Murray éclata

avec les symptômes d'une haine im-  
placable. \*

1565.

\* Les circonstances & même la réalité de ces deux conspirations respectives ont donné lieu à plusieurs disputes & à de grandes contradictions entre les Historiens. Quelques-uns ont nié absolument, qu'il y eût eu aucun dessein formé contre la vie de Murray. D'autres ont révoqué en doute la conspiration contre Darnly. Il paraît qu'on a de très-bonnes raisons pour ajouter foi à ces deux événemens, mais il est certain que les Historiens des partis opposés, par zèle, ou par crédulité, en ont exagéré les circonstances. On voit, par exemple, qu'il y a tout lieu de croire qu'on avoit projeté quelques voies de fait contre Murray.

1<sup>o</sup>. Le fait est avancé comme certain par Buchanan, 341. 2<sup>o</sup>. Le Résident Anglois écrit à Cecil, que Murray avoit été informé avec certitude qu'on vouloit l'assassiner à Perth, & il lui fait le détail de la maniere dont ce complot devoit être exécuté. *Keith*, 287.

3<sup>o</sup>. Murray assura lui-même & soutint publiquement qu'on avoit eu réellement dessein d'attenter à sa vie. *Keith Append.* 108. Il est vrai qu'il fut appellé par la Reine pour donner juridiquement des preuves de cette assertion, & qu'on lui offrit un sauf-conduit pour le tems qu'il passeroit à la Cour à cet effet. *bid.* Mais si l'on considere la position où Murray se trouvoit, & l'esprit qui régnoit alors à la Cour, on ne s'étonnera pas qu'il n'ait point voulu se risquer sur de telles assurances.

4<sup>o</sup>. Les passions & les fureurs de Darnly, la féroce-  
té de son ressentiment, son peu de délicatesse sur  
les moyens de l'assouvir, & les mœurs du siecle en  
général, donnent beaucoup de vraisemblance à cette  
imputation.

II. Que Murray & ses associés eussent formé la  
résolution de se faire de la personne de Darnly, c'est  
un fait qui paroit prouvé avec la plus grande certi-

1565. Lorsque Marie fut revenue à Edimbourg, elle convoqua ses Vassaux par

tit ses Vaf-

faux de pren- tude : 1<sup>o</sup>. par le témoignage de Melvil qui l'avandre les armes ce comme une chose assurée, 112. Quoique Buchanan contre Murray, pag. 341, & Knox, 377, affécent, mais sans

zay.

aucune preuve, de le rapporter comme un simple bruit. 2<sup>o</sup>. On demanda à Randolph, si le gouverneur de Berwick recevroit Lennox & son fils, en cas qu'on les menat prisonniers dans cette place ; ce qui prouve la réalité de quelque projet de cette espece, & la réponse de Randolph ne fut point décourageante. Keith, 290. 3<sup>o</sup>. La précipitation avec laquelle la Reine se retira, & la raison qu'elle donna de cette fuite, sont rapportées par Randolph. Keith, 291. 4<sup>o</sup>. Une grande partie des Nobles d'Ecosse, & entre autres, les Comtes d'Argyll & de Rothes qui étoient instruits du projet, affirment la réalité de la conspiration. Good. Vol. II. 558.

Toutes ces circonstances laissent peu de doutes sur la réalité de ces conspirations. Cependant je crois qu'il est à propos d'observer combien ces preuves, quoique tirées des écrits publics, sont encore éloignées d'établir l'évidence & l'authenticité de l'un & l'autre de ces événemens. Buchanan & Randolph, dans le récit qu'ils font de la conspiration contre Murray, different sur presque tous les points de détail. On ne trouve ni plus de suite ni plus de conformité dans le récit de l'entreprise faite contre Darnly. Melvil rapporte que le dessein des conjurés étoit d'emmener Darnly prisonnier en Angleterre ; ce fait se rapporte avec la proposition faite à Randolph. Randolph dit que leur projet étoit de conduire la Reine à Saint André, & Darnly au Château de Campbell. Les Lords, dans leur déclaration, affirment que le dessein des conjurés étoit de tuer Darnly & son pere, de confiner la Reine, pour toute sa vie, dans Lochleven, & de s'emparer du gouvernement. Les scavans qui s'attachent à la recherche des antiquités, sont ordinai-

une proclamation, & leur manda de venir la trouver en armes, pour la défendre contre ses ennemis étrangers & domestiques. \* Elle fut obéie avec toute la joie & la vivacité qu'une administration douce & populaire peut inspirer à des sujets. Cependant Marie devoit, en grande partie, cette affection de ses peuples, au Comte de Murray dont l'administration avoit toujours été très-fage. Mais il s'étoit opposé au mariage

1565.

ment portés à croire aveuglément tout ce qu'ils trouvent dans les anciens écrits. Cependant ces anciennes chroniques ne contiennent le plus souvent que les calomnies débitées par un parti, & les mensonges du jour. La déclaration des Nobles qui est rapportée, est de cette espece : elle est remplie de fiel & d'animosité, on voit qu'elle est écrite avec toute la chaleur de l'esprit de faction. Plusieurs choses qui y sont affirmées, sont ou évidemment fausses ou exagérées. En supposant à Murray & à ses confédérés, toute l'ambition qu'on leur prête, il falloit qu'ils eussent quelques prétextes, quelques raisons plausibles, pour se hazarder à emprisonner leur Souveraine & à se saisir des rênes du gouvernement. Mais alors la conduite de la Reine ne leur fournittoit aucune raison apparente pour excuser de telles extrémités. Il est encore à remarquer, que dans toutes les proclamations contre Murray, & qui se trouvent en grande quantité dans Keith, *Append. 108*, &c. il n'y est pas fait mention une seule fois, ni du complot contre Darnly, ni de celui qu'on dit qu'il avoit formé contre la Reine.

\* Keith, 298.

3565.

de la Reine, & ce crime avoit effacé la mémoire de tous ses services passés. Marie qui ne pouvoit supporter la contradiction, & qui regardoit comme ennemis de sa personne tous ceux qui résistoient à ses volontés, résolut de faire sentir à Murray tout le poids de sa vengeance. A cet effet, elle le fit sommer de comparaître par devant elle sans aucun délai, pour y répondre sur divers chefs d'accusation intentés contre lui. \* Dans ce même tems, Murray & les Lords ses adhérens, étoient assemblés à Stirling pour délibérer sur le parti qu'ils devoient prendre dans des conjonctures aussi difficiles. Mais ils avoient tellement contre eux la voix du peuple; & la Nation, malgré ses craintes & ses ombrages, étoit si généralement disposée à complaire à la Reine sur un point qui la touchoit si sensiblement, que Murray & ses associés ne trouverent point d'autre expédient, que d'avoir recours à la protection de la Reine d'Angleterre. Ils terminerent ainsi leurs délibérations infructueuses; l'assemblée se sépara & chacun se retira chez soi.

\* Keith, *Append. 108.*

Pendant que la Reine appercevoit avec la plus grande satisfaction, la foiblesse de ses ennemis, l'affluence de ses sujets qui venoient de tous les coins du Royaume se rendre auprès d'elle, lui donnoit des preuves assurées de toute la force de son autorité. Marie voulut profiter de ces circonstances favorables pour terminer enfin cette affaire de cœur dont elle étoit occupée depuis si long-tems.

1565.

Le 29 Juillet elle épousa le Lord Dar-  
nly. Le mariage fut célébré dans la Cha-  
pelle de la Reine suivant les rits de l'Egli-  
se Romaine, après l'arrivée de la Bulle  
du Pape qu'on attendoit pour la dis-  
pense de parenté. \* La Reine fit aussitôt  
proclamer son mari Roi des Ecos-  
sois, & l'édit qui lui accordoit ce ti-  
tre, fut accompagné d'un autre qui  
ordonnoit qu'à l'avenir tous les actes  
publics fussent expédiés au nom du  
Roi & de la Reine. \*\* Ce dernier trait  
représenta toute la violence de l'amour  
de Marie, ou bien toute la foiblesse  
de ses conseils. Marie pouvoit-elle se  
déterminer sur le choix d'un mari sans

Marie

épouse Dar-  
nly.

\*Keith, 307. \*\*Anderson, I. 33. Append. n. XL.

1565. le consentement du Parlement ? C'étoit un point qui , dans ce siecle , pouvoit être un objet de discussion. \* Mais d'accorder de sa propre autorité , à ce mari , le titre & la dignité de Roi , de donner par une simple proclamation , un maître à ses peuples ; l'irrégularité de ce procédé ne pouvoit pas être révoquée en doute.

François II avoit , à la vérité , porté le même titre : mais il le tenoit du vœu de la Nation , & non pas de la libéralité de la Reine , & avant que de se hazarder à le prendre , il avoit obtenu le consentement du Parlement. Darnly né sujet , étoit plus qu'aucun autre , dans la nécessité de reclamer le concours de l'autorité du Conseil suprême en sa faveur. Cette extension de l'autorité Royale , cette entreprise inouie & despotique de substituer une proclamation à un acte de Parlement , pouvoit causer à la Nation de justes allarmes. Mais la Reine possedoit alors à un tel degré , la confiance de ses sujets , que malgré les clamours des mécontents , le corps de la Nation ne donna dans cette occasion aucune marque de déplaisir.

\* Buchanan , 341.

Cependant, au milieu des fêtes & des réjouissances; dans ces premiers transports d'un amour heureux, la Reine ne donnoit point de relâche à ses ressentimens, & elle étoit continuellement occupée des moyens d'en faire ressentir les effets aux Nobles mécontents. Trois jours après le mariage, Murray fut encore sommé, & sous les peines les plus séveres, de se rendre à la Cour. Faute par lui de comparaître, il éprouva toute la rigueur de la justice, il fut condamné par contumace & proscrit. \* Dans le même tems, la Reine mit en liberté le Lord Gordon, qui étoit dans les prisons depuis la rébellion de son pere en l'année 1562. Elle rappella le Comte de Sutherland, qui avoit été accusé d'avoir pris part à cette conspiration, & qui s'étoit réfugié en Flandres; & elle permit à Botwell de revenir en Ecosse. Gordon & Botwell étoient les Seigneurs les plus puissans du Royaume, & ils étoient, ainsi que Sutherland, ennemis jurés de Murray, qu'ils regardoient comme l'ennemi de leurs familles, & comme l'auteur de leurs souffrances. Cette haine

\* Keith, 309. 310.

1565.

pour Murray qui leur étoit commune, fut le fondement de l'union la plus étroite avec la Reine, & leur procura un grand ascendant dans tous les conseils. Murray lui-même regardoit cette union intime de Marie avec ses ennemis déclarés, comme la plus importante de toutes les mesures qu'on avoit prises contre lui, & comme la marque la plus assurée du ressentiment implacable de la Reine.

La Reine  
marche con-  
tre Murray  
& ses asso-  
ciés.

Les mécontents n'avoient point encore pris ouvertement les armes.\* Mais la Reine ayant ordonné à ses sujets de marcher contre eux, ils furent poussés aux dernières extrémités. Comme ils n'étoient point en état de résister aux forces que la Reine avoit rassemblées, ils se réfugierent dans la Province d'Argyle, dans l'espérance d'y

\* Après la délibération infructueuse des Lords à Stirling, ils s'étoient retirés chacun chez eux. *Keith, 304.* Murray resta toujours à Saint André jusqu'au 22 Juillet. *Keith, 306.* Suivant les places de rendez-vous marquées aux habitans des différens Comtés, au 4 Août, il paroît que le dessein de la Reine étoit de marcher dans le Comté de Fife, où Murray, Rothes, Kirkaldy & les autres chefs des mécontents faisoient leur résidence. *Keith, 310.* Leur suite dans les pays Occidentaux, *Keith, 312,* fit manquer cette expédition, & les premiers rendez-vous furent changés. *Keith, 310.*

recevoir des nouvelles d'Elisabeth, dont ils avoient reclamé secrètement les secours, & à qui ils avoient demandé une prompte assistance. \*

1565.

Elisabeth  
s'intéresse  
pour les mé-  
contens d'E-  
cosse.

Cependant Elisabeth cherchoit à jeter Marie dans de nouveaux embarras, en lui faisant encore signifier le mécontentement qu'elle avoit de sa conduite. Elle blâmoit, & le choix qu'elle avoit fait du Lord Darnly, & la précipitation avec laquelle elle avoit conclu ce mariage. Elle demandoit que Lennox & Darnly, qu'elle appelloit toujours ses sujets, retournaissent en Angleterre. Elle intercédoit en même tems avec chaleur, en faveur de Murray, dont elle prétendoit que la conduite étoit non-seulement exempte de reproches, mais même digne de toutes sortes d'éloges. Ces conditions si mortifiantes pour l'orgueil de la Reine, & si pleines de mépris pour son mari, furent rendues encore plus insupportables par l'effronterie & l'insolence de Tamworth qui en fut chargé. \*\* Marie justifia sa conduite avec beaucoup de vivacité, mais en même tems avec une grande force de raisonnement. Elle rejeta les fol-

\* Keith, 312. Knox, 380.

\*\* Camden, 398.

3565.

licitations d'Elisabeth en faveur du Comte de Murray, & elle fit paroître son ressentiment de ce que la Reine d'Angleterre prétendoit s'ingérer du gouvernement intérieur du Royaume d'Ecosse.\*

Marie, malgré les représentations d'Elisabeth, ne diminua rien de l'ardeur avec laquelle elle poursuivoit Murray & ses adhérens. \*\* Ils avoient pri ouvertement les armes, & après avoir reçu d'Elisabeth quelques secours d'argent, \*\*\* ils travailloient à faire soulever leurs Vassaux des Comtés Occidentaux. La vigilance de Marie les empêcha de s'assembler & de former un corps considérable. Toutes les opérations militaires de la Reine étoient alors concertées avec sagesse, exécutées avec vigueur, & toujours suivies du succès. Pour encourager ses troupes, elle marchoit elle-même à leur tête, toujours à cheval, ses pistolets chargés, \*\*\*\* elle supportoit toutes les

\* Keith, *Append. 99.*

\*\* Les personnes les plus considérables qui s'étoient jointes à Murray étoient le Duc de Chatellerault, les Comtes d'Argyll, de Glencairn, & de Rothes; les Lords Boyd & Ochiltree; parmi les Nobles de Grange, Cunninghamhead, Balcomie, Carmylle: les Avocats, Bar, Dreghorn, Pitarrow, Knox, 382.

\*\*\* Knox, 380. \*\*\*\* Keith, *Append. 164.*

fatigues de la guerre avec une force admirable. Son air de gaîté & de résolution, inspiroit un courage invincible à ses troupes. Elles étoient d'ailleurs infiniment supérieures pour le nombre, à celles des mécontens, qui n'osoient pas tenir la campagne. Mais ils trouverent le moyen de passer au travers de l'armée de la Reine, & ils marcherent en grande hâte à Edimbourg, où ils essayèrent de faire soulever les habitans, & de leur faire prendre les armes. La Reine sans leur donner le tems de se reconnoître, se mit à leur poursuite, & les joignit en peu de tems; aux premières approches de son armée, les mécontens furent obligés d'abandonner la place & de se retirer en grand désordre vers les frontières Occidentales. \*

31 Août.

Comme on fut, pendant quelque tems, incertain de la route qu'ils avoient prise, Marie employa cet intervalle à pourvoir à la sûreté des Comtés situés dans le cœur du Royaume. Elle s'empara des places fortes qui appartenloient aux rebelles; & elle obliga dans ces provinces les Barons les plus suspects

Les mécontens sont obligés de se réfugier en Angleterre,

\* Keith, *Append 315.*

1565. de former des associations & de s'ar-  
mer pour sa défense. \* Après avoir  
établi la tranquillité dans tous les pays  
qu'elle laissoit derrière elle, elle marcha  
avec une armée de dix-huit mille hom-  
mes, à Dumfries où les rebelles étoient  
alors. Pendant leur retraite ils avoient  
écrit à la Reine, de tous les endroits  
où ils s'étoient arrêtés, des lettres rem-  
plies de soumission, & qui contenoient  
quelques ouvertures d'accommodelement.  
Mais Marie qui étoit déterminée à ne  
point laisser échapper une occasion aussi  
favorable d'abattre les esprits mutins  
de ses sujets, rejetta ces propositions  
avec dédain. A mesure qu'elle avan-  
çoit, les mécontents se retiroient, &  
comme ils ne recevoient d'Elisabeth  
aucun secours effectif, \*\* privés de  
toute espérance, ils ne virent plus d'autre  
ressource que de se réfugier en An-  
gleterre, & ils allèrent se mettre sous  
la protection du Comte de Bedford  
gardien des marches.

Les mécon- Bedford, qui étoit ami particulier  
tents sont mal de Murray, n'oublia rien pour adoucir  
reçus par la leurs malheurs, & pour leur rendre  
Reine d'An- cette retraite agréable. Mais Elisabeth  
gleterre.

\* Keith, *Append. 113.* \*\* *Append. n. XII XIII.*

les traita avec une extrême indifférence. Elle étoit parvenue à ses fins ; elle s'étoit servie d'eux pour semer la discorde parmi les Ecossois & pour susciter des troubles qui devoient , selon toutes les apparences , donner pour long-tems des affaires à Marie , & affoiblir ses conseils. Elle ne songeoit plus alors qu'à sauver les apparences , & à se justifier des imputations des Ministres de France & d'Espagne , qui l'accusoient d'avoir fomenté les troubles en Ecosse , par ses intrigues. L'expédient qu'elle imagina pour se laver de ce reproche , peint bien au vrai le caractère de cette Princesse ; & la malheureuse condition des exilés qui sont obligés de se mettre sous la dépendance d'un Prince étranger. Murray , Hamilton , & l'Abbé de Kilwinning , avoient été députés vers Elisabeth par les autres fugitifs. Au lieu d'y trouver la bonne réception due à les hommes qui , par confiance en ses promesses , avoient risqué leur vie & leur fortune , ils ne purent pas même obtenir la simple faveur d'une audience , sans avoir auparavant consenti à déclarer , en la présence des Ambassadeurs de France & d'Espagne , qu'Elisabeth ne les avoit encouragés en aucune ma-

1565.

1565.

nier à prendre les armes. A peine eurent-ils proféré ces mots, qu'Elisabeth, à leur grand étonnement, leur fit cette réponse : » Vous avez dit la vérité. Je suis bien éloignée de donner l'exemple de la rébellion à mes propres sujets, en soutenant ceux qui se révoltent contre leur Prince légitime. Votre trahison est un crime détestable, & comme traîtres je vous bannis de ma présence. » \* Malgré cette comédie indécente, cette scène de fausseté, dont tous les acteurs partagerent également le déshonneur, Elisabeth permit aux mécontents de rester tranquillement dans ses Etats, elle leur fit donner en secret de l'argent, & elle renouvela ses instances en leur faveur auprès de la Reine d'Ecosse. \*\*

L'avantage que Marie avoit remporté sur les mécontents, ne remplissoit point encore tout l'objet de ses désirs. Elle résolut de pousser les choses plus loin, & d'empêcher que le parti qu'elle craignoit pût jamais reprendre pied dans le Royaume. Dans cette vue elle convoqua une assemblée du Parlement, & pour que la sentence de bannisse-

ment fût prononcée légalement contre  
les Lords bannis, elle les fit sommer  
par une proclamation publique, de com-  
paroître par-devant elle. \*

1565.

1 Dec.

Le Duc de Chatellerault obtint par  
ses soumissions, son pardon en particu-  
lier, & ce ne fut qu'avec beaucoup  
de peine, parce que le Roi s'y oppo-  
soit fortement. Mais le Duc fut obligé  
de quitter le Royaume & d'aller pen-  
dant quelque tems demeurer en Fran-  
ce. \*\*

Les forces nombreuses que Marie  
avoit mises en campagne, la vigueur  
avec laquelle elle avoit agi, des troupes  
tenues sous les armes pendant une aussi  
longue expédition, semblent supposer  
une puissance & des richesses bien plus  
considérables que celles de la Reine d'E-  
cosse. Mais dans ce Royaume, les Princes  
mettoient alors des armées sur pied, &  
les entretenoient à peu de frais. Le  
Vassal suivoit son Seigneur Suzerain,  
& le Seigneur accompagnoit le Monar-  
que, l'un & l'autre à ses propres dé-  
pens. Cependant la Reine, outre sa  
garde ordinaire, soudoyoit six cent

\* Keith, 320. \*\* 389.

1565.

hommes de cavalerie, & trois compagnies d'infanterie. Cette dépense extraordinaire, & les frais occasionnés par son mariage avoient épuisé son trésor qui étoit peu considérable. Dans cette nécessité, on proposa plusieurs expédiens pour lui procurer de l'argent. On fit payer des amendes aux villes de Saint André, de Perth & de Dundée, qui étoient soupçonnées de favoriser les mécontens. On imposa une taxe extraordinaire sur les Bourgs dans tout le Royaume, & on demanda une somme, par forme d'emprunt, aux citoyens d'Edimbourg. Ces exactions, jusqu'alors inconnues, allarmerent les peuples. Ils prirent des délais, ils formerent des difficultés pour s'y soustraire. Marie déclara qu'elle regardoit ces dé�arches comme des actes marqués de désobéissance, & elle envoya aussi-tôt plusieurs citoyens dans les prisons. Cette sévérité fut inutile, & rien ne put dompter l'esprit de liberté qui regnoit parmi les habitans d'Edimbourg. La Reine fut obligée de leur hipothiquer la suzeraineté de la petite ville de Leith, \* & elle obtint par ce

\* Bourg ou petite ville sur le Golfe d'Edimbourg, à mille pas de la ville de ce nom.

moyen une somme d'argent considérable. \* Elle retira encore quelques secours, du tiers des revenus des bénéfices Ecclésiastiques. Vers ce même tems le Clergé Protestant se plaignoit plus que jamais de sa pauvreté. Les armées avoient apparemment épuisé une grande partie des revenus destinés pour son entretien. \*\*

1565.

Le Clergé ne fut point spectateur oisif des troubles de cette année si féconde en révolutions. Quelques-uns des Nobles mécontents se trouverent à l'assemblée du 24 Juin, & il paroît qu'ils eurent une grande influence sur les délibérations du Clergé. Le ton de hauteur qu'on apperçoit dans l'adresse qui fut présentée à la Reine, ne peut être attribué qu'aux craintes & aux jaloufies de ces Nobles, par rapport à la Religion, & au desir qu'ils avoient de les répandre dans la Nation. L'assemblée se plaignoit avec amertume des entraves qu'on avoit mises aux progrès de la Réformation depuis l'arrivée de la Reine en Ecosse. On demandoit non-seulement la suppression entiere du

\* Knox, 383, 386.

\*\* Maitland, Hist. d'Edimbourg, 27.

<sup>1565.</sup> culte Romain dans tout le Royaume, mais même dans la propre chapelle de la Reine ; que la Religion Protestante fût établie légalement, & que Marie elle-même en fit profession publiquement. La Reine, après quelques délibérations, répondit que ni sa conscience, ni son intérêt ne lui permettoient de se prêter à de telles propositions ; que la première lui attireroit le reproche d'un changement qui ne seroit point fondé sur sa propre conviction ; & que la seconde souffroit beaucoup d'inconvénients, en ce que son apostasie offenseroit grièvement le Roi de France & ses autres alliés du continent. \*

Il est à remarquer, que la situation avantageuse des affaires de la Reine pendant le cours de cette année, commença à opérer quelques changemens en faveur de la Religion Romaine. Les Comtes de Lennox, d'Athol, & de Cassils, assisterent publiquement à la Messe ; la Reine elle-même accorda plus ouvertement que jamais sa protec-

\* Knox, 374, 376.

tion aux Catholiques Romains ; & —————  
quelques anciens moines se hazar- 1565.  
derent, avec sa permission, à prê-  
cher publiquement devant le peu-  
ple. \*

\* Knox, 389, 390.

*Fin du troisième Livre.*



## HISTOIRE

## D'ECOSSE.

## LIVRE QUATRIEME.

1566.  
Délibéra-  
tions de la Reine au su-  
jet des No-  
bles exilés.

COMME le jour marqué pour l'assemblée du Parlement approchoit, Marie tint plusieurs conseils avec ses Ministres pour délibérer sur les mesures qu'il convenoit de prendre par rapport aux Nobles exilés. Marie avoit bien des motifs qui l'engageoient à ne point mettre de bornes à la rigueur de la justice. Les mécontents avoient travaillé à détruire un système fondé sur ses intérêts & sur ses passions, & qu'elle avoit adopté avec chaleur ; ils étoient les chefs d'un parti dont elle avoit été forcée de rechercher l'amitié, & dont elle avoit les principes en horreur ; ils avoient des liaisons intimes avec une rivale qu'elle avoit de très-bonnes raisons de craindre & de haïr.

Mais d'un autre côté, elle pouvoit être arrêtée par plusieurs considérations

1566.

importantes. Il s'agissoit de prononcer sur la destinée des Seigneurs les plus distingués, des sujets du Royaume les plus puissans par leurs richesses, par leurs entours, & par le grand nombre de leurs adhérens. Ils étoient actuellement à sa merci ; ils étoient devenus un objet de compassion ; ils demandoient leur pardon dans les termes les plus humbles & les plus soumis.

Dans ces circonstances, un acte de clémence de la part de la Reine auroit fait l'éloge de son caractère, auroit causé autant d'admiration aux étrangers que de satisfaction à ses propres sujets. Marie, quoique fortement offensée, n'étoit point par elle-même inexorable, mais la colere du Roi étoit implacable, & rien ne pouvoit calmer ses fureurs. Leurs Majestés reçurent de différens endroits des recommandations très-fortes en faveur des Nobles fugitifs. Morton, Ruthven, Maitland, & tous ceux qui avoient été membres de la Congrégation, n'avoient point oublié leur ancienne union avec Murray & avec les compagnons de ses malheurs, & ils étoient occupés de leur conservation qu'ils regardoient comme une chose très-importante. Ils étoient

1566.

secondés par Melvil, qui possédoit alors toute la confiance de la Reine. Murray s'étoit rabaisé jusqu'à faire sa Cour à Rizio, & ce favori qui cherchoit à s'assurer une protection contre le Roi, dont il avoit encouru depuis peu la disgrâce, appuya de tout son crédit les sollicitations des amis de Murray.\* Le Chevalier Nicolas Throgmorton, qui avoit été en dernier lieu Ambassadeur d'Elisabeth en Ecoffe, employa ses bons offices en faveur des exilés; ses démarches furent d'un bien plus grand poids, & eurent bien plus de succès. Throgmorton étoit ennemi de Cecil, & il étoit entré fort avant dans toutes les intrigues qui s'étoient formées à la Cour d'Angleterre pour détruire le pouvoir & le crédit de ce Ministre. Il avoit en conséquence épousé le parti de la Reine d'Ecoffe, pour contrecarrer Cecil qu'on connoissoit peu disposé à favoriser les titres & les prétentions de cette Princesse à la Couronne d'Angleterre. Dans ces conjonctures critiques, Throgmorton se hazarda d'écrire une lettre à Marie, & de lui donner des avis très-salutaires sur la

1566.

conduite qu'elle devoit tenir. Il l'exhortoit à pardonner au Comte de Murray & à ses associés, en lui représentant cette démarche comme également prudente & populaire. Une action de cette espece, lui disoit-il, qui fera un pur effet de votre générosité, répandra par-tout le bruit de la douceur & de la modération de votre majesté, & portera les Anglois à voir son futur avénement à leur trône, non-seulement sans préventions, mais même avec desir. Votre Majesté verra par ce moyen une parfaite union rétablie entre ses sujets, & en cas de rupture avec l'Angleterre, ils la serviront avec tout le zèle & la reconnoissance qu'un acte de clémence aussi remarquable ne pourra pas manquer de leur inspirer.\*

Ces représentations judicieuses, aux-  
quelles la grande réputation de Throg-  
morton, & son attachement connu  
pour la Reine, donnerent un grand  
poids, firent beaucoup d'impression sur  
l'esprit de Marie. Ses courtisans culti-  
verent ces heureuses dispositions, & ils  
obtinrent, malgré le caractère inflexi-

La Reine  
se détermine  
à la clémen-  
ce.

\* Melvil, 119.

1566.

ble du Roi, qu'elle sacriferoit ses ref-  
fentimens particuliers aux instances de  
ses sujets, & aux vœux de ses amis.  
A cet effet, le Parlement qui avoit  
été convoqué pour le 4 de Février,  
fut prorogé au 7 d'Avril, \*\* & ce-  
pendant la Reine fut occupée de la for-  
me qu'on donneroit à l'amnistie, &  
déterminer de quelle maniere elle éten-  
droit les effets de sa bienveillance aux  
Lords qui étoient dans la disgrâce.

La Reine  
est détour-  
née de sa ré-  
solution par  
les sollicita-  
tions de la  
France & le  
zèle du Pa-  
pisme.

3 Fév.

Marie avoit montré dans cette occa-  
sion toute la bonté de son naturel,  
une ame généreuse & capable d'oublier  
les injures ; mais elle manqua de fer-  
meté pour résister aux efforts qui fu-  
rent employés pour détruire les effets  
de ses heureuses dispositions. Vers ce  
même tems, deux Envoyés de France  
arriverent en Ecosse & se suivirent à  
peu de distance. Le premier n'étoit  
chargé que de complimenter la Reine  
sur son mariage, & il apportoit au Roi  
le cordon de l'ordre de Saint Michel.  
Les instructions du second Envoyé rou-  
loient sur des matieres bien plus impor-  
tantes, & elles produisirent de grands  
effets. \*\*\*

\* Melvil, 105. \*\* Good, vol. I. 224.

\*\*\* Keith, 325. Append. 167.

On avoit plusieurs fois proposé une entrevue entre Charles IX & la Reine d'Espagne sa sœur. Un concours d'intérêts politiques y avoit toujours apporté des obstacles. Elle fut à la fin indiquée à Bayone. Catherine de Médicis y accompagna son fils, le Duc d'Albe y suivit sa maîtresse. La Cour, dans un pompeux appareil, n'y paroifsoit occupée que de fêtes & de plaisirs : cependant au milieu de ces réjouissances publiques on y formoit en secret le plan de la destruction des Huguenots en France, des Protestans dans les Pays-Bas, & de la suppression de la Réformation dans toute l'Europe ; & on y concertoit toutes les mesures pour l'exécuter. \* La politique & les intrigues du Pape Pie IV, & lezèle ardent du Cardinal de Lorraine, fomentoient & encourageoient ces dispositions si conformes au génie de la Religion Romaine, & si avantageuses pour tout l'ordre du Clergé Papiste.

Le Ministre de France étoit chargé de communiquer à la Reine le projet de cette ligue sainte, & de la conju-

\* De Thou, Liv. 37.

1566.

rer en même-tems, au nom du Roi de France & du Cardinal de Lorraine, de ne point relever le crédit & la puissance des Protestans dans son Royaume, sur-tout dans un moment où les Princes Catholiques se réunissoient pour détruire cette secte dans tous les Pays de l'Europe.

Le Papisme est une espece de Religion remarquable pour l'empire qu'elle prend sur les ames. \* Forgée par des hommes qui avoient une parfaite connoissance du cœur humain, & améliorée par l'expérience & des observations continuées pendant plusieurs siècles, elle est à la fin parvenue à un degré de perfection, qu'aucun des systèmes précédens de superstition n'avoit jamais pu atteindre. Elle fait présenter avec art les objets les plus capables de remuer toutes les facultés de l'ame, d'intéresser toutes les passions du cœur. Ni l'amour du plaisir qui possédoit alors la Cour de France, ni l'ambition qui dévoroit la Cour d'Espagne, n'avoient pu soustraire ces Puissances au joug de la superstition Ro-

*Note du Traducteur.* Nos Lecteurs sont priés de se souvenir que c'est un Ministre Protestant qui parle conformément aux préjugés de sa Secte.

1566.

maine. Les hommes de tous les états, Laïcs, Courtisans, se livroient à ce zèle furieux & implacable qu'on regardoit auparavant comme un apanage particulier aux Ecclésiastiques ; les Rois & les Ministres se croyoient obligés en conscience d'extirper la Religion Protestante. Marie elle-même étoit fortement imbue de ces préventions en faveur du Papisme. Tout, dans son caractère, annonçoit un attachement passionné à sa Religion ; on en voyoit des traces dans toutes les circonstances de sa vie. Accoutumée dès l'enfance à recevoir les avis des Princes Lorrains ses oncles avec un respect filial, elle leur avoit voué une soumission sans bornes. La vue du rétablissement de l'exercice public de sa Religion, le désir de plaire à ses oncles, l'espérance de se rendre agréable au Monarque François dont l'assistance lui étoit nécessaire dans la situation présente de ses affaires en Angleterre, l'emportèrent sur ces sages observations qui avoient d'abord eu tant de pouvoir sur son esprit. Elle se joignit aussi-tôt à cette confédération formée pour la destruction des Protestans, & elle changea tout le plan

1566.

de sa conduite par rapport à Murray  
& ses adhérens. \*

Cette fatale résolution de la Reine d'Ecosse peut être regardée comme la source de tous ses malheurs. La fortune avoit plutôt été favorable que contraire à la Reine depuis son retour en Ecosse, & si elle ne s'étoit pas trouvée au comble de la prospérité, elle n'avoit pas au moins effuyé des traverses bien considérables. Mais depuis ce moment un nuage sombre & épais se fixa sur sa tête, un torrent d'adversités inonda le reste de ses jours; elle eut à la vérité dans quelques instans, des Jueurs d'espérance, mais jamais de satisfaction réelle.

On assem-  
ble un Parle-  
ment pour  
proscire les  
Nobles exi-  
lés.

On ne fut pas long tems sans appercevoir les effets du nouveau système que Marie avoit adopté. Le tems de la prorogation du Parlement fut abrégé, & le jour de l'assemblée fut fixé au 12 de Mars par une nouvelle proclamation. \*\* Marie résolut de procéder, sans autre délai, à la proscription des Lords rebelles, & elle se détermina à prendre des me

\* Append. n. XIV. \*\* Keith, 326.

sures pour le rétablissement de la Religion Romaine en Ecosse. \* On procéda suivant l'usage, à l'élection des Lords des articles, pour préparer les affaires qui devoient être portées au Parlement. Tous ceux qui furent choisis étoient des personnes affidées à la Reine, & qu'elle favoit disposées à favoriser l'accomplissement de ses desseins. La perte de Murray & la ruine entiere

1566.

\* Knox affirme que les autels qui devoient être dressés dans l'Eglise de Saint Gilles, étoient déjà préparés. 394. Mais ce n'est pas sur son autorité seule qu'on impute à la Reine le dessein de rétablir la Religion Catholique Romaine en Ecosse. 1<sup>o</sup>. Marie elle-même, dans une lettre à l'Archevêque de Glasgow son Ambassadeur en France, avoue " que son intention est de faire dans ce " Parlement, quelque bien, par rapport au rétablissement de l'ancienne Religion. " *Keith*, 331. 2<sup>o</sup> Les Lords spirituels, c'est-à-dire les Ecclésiastiques Papistes, reprent par l'autorité de la Reine, leur ancienne place dans le Parlement. *Ibid.* 3<sup>o</sup> La Reine étoit entrée dans la confédération formée à Bayone. *Keith*, *Append.* 167. 4<sup>o</sup> Elle avoit permis de célébrer la Messe en divers endroits du Royaume, *Ibid.* Et elle avoit déclaré qu'elle vouloit que la Messe fût libre pour tous ceux qui voudroient l'entendre. *Good. Vol. I.* 274. 5<sup>o</sup> Blackwood, à qui l'Archevêque de Glasgow avoit fourni les matériaux pour écrire *le martyre de Marie*, assure que la Reine avoit intention de procurer, dans ce Parlement, si non l'entier rétablissement de la Religion Catholique, au moins quelque adoucissement pour les Catholiques. *Iubb. vol. II.* 204.

1566. de son parti , parurent alors inévitables ; & l'Eglise réformée se trouvoit exposée au danger le plus pressant , lorsqu'un événement imprévu les retira tous de cet état violent. A ne considérer que la barbarie de ce siècle où les actes de violence étoient ordinaires , ou bien la vile condition du personnage qui en fut alors la victime , le fait que nous allons rapporter , paroîtroit en lui-même peu intéressant : mais en faisant réflexion sur toutes les circonstances , & sur les suites de cette catastrophe , elle paroît digne de la plus grande attention , & je crois qu'il est à propos d'entrer dans tout le détail de son origine & de ses progrès.

Darnly Les graces extérieures de Darnly avoient allumé cette passion subite & violente qui l'avoit porté sur le Trône. Mais il s'en falloit bien que les qualités de son ame répondissent à la beauté de sa personne. La petitesse de son génie & son peu d'expérience étoient accompagnées d'une présomption ordinaire aux gens bornés , d'une confiance entière dans sa propre capacité , & d'une persuasion intime qu'il ne devoit une fortune si extraordinaire qu'au mérite le plus distingué. Toutes les faveurs de

La conspiration contre Rizio sauve les Réformés.

Darnly perd l'affection de la Reine.

La Reine ne pouvoient faire aucune impression sur un caractère de cette trempe, elle n'avoit pu, avec toute sa douceur, dompter cet esprit impérieux & intraitable. Elle avoit eu l'attention de placer auprès de lui des personnes capables de le conduire : mais cette précaution devint inutile, & ne l'empêcha pas de tomber dans une infinité de fautes d'imprudence & de témérité. \* Darnly passionné pour tous les amusemens de la jeunesse, & même enclin à tous les vices de cet âge, s'éloignoit de la personne de la Reine & lui marquoit beaucoup d'indifférence. Marie, comme femme & comme Reine, fut indignée de ces procédés. Plus elle s'étoit rabaissée pour éléver Darnly, plus elle fut touchée de ce manque de générosité & de cette ingratitudo criminelle. Elle ressentit toutes les fureurs d'une passion méprisée, elles agirent sur elle avec une violence proportionnée à la force de ses premières affections. Quelques mois après le mariage, on avoit déjà apperçu entre le Roi & la Reine des femences de querelles domestiques. L'ambition & l'ex-

1566.

1566.

travagance de Darnly y avoient donné lieu. Marie partageoit avec lui son autorité , elle avoit excedé les bornes de son pouvoir en lui donnant , de sa propre autorité , le titre de Roi , cependant Darnly n'étoit point encore satisfait , il vouloit la *Couronne Matrimoniale* , & il la demandoit avec insolence & importunité. \* Marie lui repré-senta inutilement qu'elle ne pouvoit lui donner cette Couronne sans le concours de l'autorité du Parlement ; elle ne put jamais lui faire agréer une excuse aussi légitime , soit qu'il manquât d'intelligence pour la comprendre , soit que son mauvais naturel ne lui permit pas d'entendre raison. Darnly renouvela ses instances , & ne voulut jamais se départir de cette singuliere prétention.

Le Roi se Rizio , qui avoit d'abord eu beau-  
prend à Ri- coup de part à la confiance du Roi , ne  
zio du chan- se trouva point d'humeur à se prêter à ces  
gement de la extravagances , & encourut sa disgrâce.  
Reine. Il étoit impossible que la Reine eût com-  
servé pour son mari cette même affec-  
tion qui avoit répandu tant de sérénité

\* Keith , 329. Knox , 404.

1566.

sur les premiers & les plus heureux jours de leur union. Henri \* touché de ce changement, mais trop présointueux pour l'attribuer à l'irrégularité de ses procédés, se prit à Rizio de cette froideur de la Reine, & il est certain que Marie donnoit lieu à ces soupçons, & qu'elle les justifioit par la maniere dont elle traitoit cet indigne favori. Il étoit reçu chez elle dans la plus grande familiarité, & elle lui accordoit une confiance qui n'étoit due ni à son premier état ni à la place qu'il occupoit alors. Il ne quittoit pas la Reine un seul moment, & il s'entre-mettoit dans toutes les affaires. Admis dans la plus grande intimité, il partageoit avec quelques autres favoris tous les amusemens de la Reine. L'esprit altier de Darnly ne pouvoit supporter toutes ces choses. Ce Prince voyoit Rizio avec indignation ; il prit sur le champ la résolution d'employer la violence, & de s'en défaire à quelque prix que ce fût sans être retenu par aucun scrupule.

Il se tramoit dans le même tems un autre complot contre la vie de Ri-

Rizio, haï par les amis des Nobles exilés.

\* C'étoit le nom que Darnly avoit pris sur le Trône.

1566. zio, & qui étoit fondé sur des motifs bien différens. Morton, Ruthven, Lindsay & Maitland en étoient les auteurs. Ces Seigneurs avoient été étroitement unis avec Murray dans le commencement des troubles; mais lors du dernier soulèvement, ils avoient jugé à propos, par diverses considérations, de l'abandonner. Morton étoit proche parent de la famille d'Angus, & pendant la minorité du Comte d'Angus actuel, il avoit agi comme chef du nom de Douglas. Ruthven avoit épousé la tante du Roi. La femme de Lindsay étoit aussi Douglas en son nom. Ils s'étoient tous portés avec chaleur à favoriser les desseins de la Reine pour un mariage qui répandoit un si grand lustre sur la maison de Douglas, & ils se flatttoient que sous un Roi de leur sang, la principale direction des affaires leur seroit confiée. Maitland, avec sa sagacité ordinaire, avoit prévu que l'opposition de Murray au mariage seroit dangereuse & inutile, mais il avoit en même tems espéré, que qui que ce fût qui dominât à la Cour, il pourroit y jouer un rôle & se rendre nécessaire par son adresse & par ses talens. Ils furent tous trompés dans leur attente. L'opiniâ-

creté du Roi le rendoit incapable de recevoir des avis. Il étoit impossible à la Reine de ne pas se méfier de gens qui avoient été si long-tems & si intimement liés avec Murray, & elle se livra entièrement aux Conseillers qui se prêtoient à toutes ses volontés. Le retour de Murray & de ses adhérens étoit ainsi le seul événement qui pût réhabiliter Morton, Maitland & leurs associés auprès de la Reine, & leur rendre leur ancien ascendant dans ses conseils. Rien n'étoit plus affligeant pour eux que la résolution que la Reine avoit prise de traiter les exilés avec la plus grande rigueur. Ils imputoient les malheurs de Murray à Rizio, qui après s'être engagé à favoriser ce Seigneur de tout son crédit, étoit devenu l'instrument le plus actif de toutes les mesures qu'on prenoit pour le perdre. Ce zèle ardent de Rizio mit le comble à la haine que Maitland & ses amis avoient conçue contre cet avanturier, & leur inspira des projets de vengeance, éloignés de toute justice, de toute humanité, & bien indignes de Seigneurs de cette qualité.

Pendant qu'ils étoient occupés à former le plan de cet horrible complot,

Les Nobles  
conspirent  
contre la vie  
de Rizio.

1566. le Roi communiqua au Lord Ruthven la résolution qu'il avoit prise de se venger de Rizio, & il lui demanda son assistance & celle de ses amis pour l'exécution de ce dessein. Le Roi en faisant cette ouverture à Ruthven combla de joie les Lords ennemis de Rizio. Ils sentirent tout l'avantage d'un associé de cette importance. Leur vengeance particulière pouvoit alors être regardée comme un acte de soumission & d'obéissance envers le Roi, & pour prix de leur complaisance, ils ne désespéroient pas d'obtenir le rappel de leurs amis exilés, & l'affermissement de la Religion Protestante.

Mais comme Henri n'avoit pas moins d'inconstance que de témérité, ils hésitèrent pendant quelque tems, & ils se déterminerent à ne pas aller plus loin sans avoir auparavant pris toutes les précautions possibles pour leur propre sûreté. Cependant ils ne voulurent point laisser réfroidir la colere du Roi Morton, qui dans ce siecle d'intrigues, étoit l'homme de son tems le plus adroit & le plus insinuant, se chargea de manœuvrer auprès de ce jeune Prince. Il le prit d'abord par sa passion dominante, par ce desir immoderé qu'il avoit d'ob-

enir la Couronne matrimoniale. Il lui 1566.  
 repréSENTA que le crédit de Rizio au-  
 près de la Reine étoit le principal &  
 même le seul obstacle au succès de sa  
 demande. Que ce favori possédoit seul  
 toute la confiance de la Reine, qui par  
 complaisance pour lui, avoit exclus de  
 son Conseil secret, ses Sujets, sa No-  
 bleffe, & même son mari. Il lui donnoit à  
 entendre, avec un air de confidence &  
 de mystere, & peut-être le Roi n'en  
 étoit-il que trop persuadé, que cette  
 intimité de Rizio avec la Reine, pou-  
 voit servir de voile à des familiarités d'une  
 espece fort différente & bien plus crimi-  
 nelles.\*

\* De tous les Historiens, Buchanan est le seul qui accuse ouvertement Marie d'un commerce criminel avec Rizio. 340, 344. Knox insinue légerement que le bruit s'en répandoit. 391. Melvil, dans une conversation avec la Reine, lui avoue qu'il est effrayé de les familiarités avec Rizio, & qu'il est à craindre qu'elles ne soient mal interprétées. 110. Il paroît aussi, suivant le rapport de Melvil, & par les reproches qu'il fit à la Reine, que le Roi lui-même avoit accrédité ces soupçons. *Melvil*, 127. *Keith Append.* 123, 124. On voit encore, par le papier inseré dans l'appendix, n. XV, que les soupçons du Roi étoient très-forts. Mais d'un autre côté pour répondre à ces soupçons qui n'étoient fondés que sur des bruits, il est à propos d'observer, que Raulet secrétaire françois de la Reine avoit été renvoyé, & que Rizio avoit été pourvu de cet office au mois de Décembre 1564. *Keith*.

1566.

Ces insinuations porterent tout leur venin dans le cœur du Roi. L'ame en proie à un concours de passions compliquées, sa fureur l'entraîna aux plus grands excès. Impatient plus que jamais de se venger, il ne voulut plus souffrir de délai, il promit même de frapper le coup de sa propre main. A la fin, le Roi traita avec les Lords, on convint des préliminaires, on dressa des articles où chacun stipula ses intérêts & sa sûreté. Le Roi s'engagea d'empêcher la proscription des Nobles exilés, de consentir à leur retour en Ecosse.

268. & que ce fut cette place qui donna beaucoup de crédit à Rizio auprès de la Reine. *Melv.* 107. Darnly arriva en Ecosse environ deux mois après. *Keith*, 269. La Reine conçut aussi-tôt pour lui une passion qui portoit le caractère d'un amour véritable & sincère. Rizio encouragea cette passion, & employa tout son crédit pour faire réussir le mariage. *Melv.* 111. La passion de la Reine se soutint quelques mois après le mariage. Sa grossesse en donna bientôt des preuves. Par le détail de ces circonstances, il paroît presqu'impossible que la Reine pût en même tems entretenir un commerce criminel avec Rizio, à moins qu'on ne veuille la regarder comme une femme absolument abandonnée. Mais la preuve la plus assurée de l'innocence de la Reine, c'est le silence de Randolph Résident d'Angleterre, homme très-disposé à relever toutes les fautes de Marie, & même à les agraver, & qui cependant ne donne pas une seule fois à entendre qu'il confiance qu'elle avoit en Rizio caché rien de criminel.

se,

se, d'obtenir pour eux la rémission & le pardon absolu de tous leurs crimes, & de soutenir de toute son autorité la Religion actuellement établie dans le Royaume. Les Lords, de leur côté, promirent de faire tous leurs efforts pour procurer à Henri la Couronne matrimoniale, & pour lui assurer ledroit de succession dans le cas où la Reine viendroit à mourir avant lui, & de défendre ce droit jusqu'à la dernière extrémité, contre tous ceux qui voudroient le lui disputer. D'un autre côté, il étoit dit, que si dans la poursuite de cette entreprise, Rizio, ou quelqu'autre, venoit à être tué, le Roi se reconnoîtroit lui-même auteur du forfait, & protégeroit tous ceux qui y auroient participé. \*

1566.

Il ne restoit plus qu'à concerter le plan de l'exécution de ce crime, & à distribuer les rôles aux acteurs destinés à représenter dans cette tragédie. On est saisi d'horreur au récit de toutes les circonstances de cet événement, qui peignent au vrai & qui caractérisent les mœurs des hommes de ce siecle. La place choisie pour commettre cet ho-

Rizio est  
assassiné dans  
le palais de  
la Reine.

\* Good, vol. I. 266,  
Tom. II.

G

1566.

micide, fut la chambre même de la Reine. Marie étoit dans le sixième mois de sa grossesse ; Rizio pouvoit être pris par-tout ailleurs, & sans nulle difficulté ; mais le Roi fit choix de cet endroit pour jouir du plaisir barbare de reprocher à Rizio tous ses crimes en présence de la Reine. Le Comte de Morton, & le Lord Grand Chancelier se chargerent de la direction d'une entreprise formée au mépris des Loix dont ils étoient eux-mêmes les dépositaires. Le Lord Ruthven, retenu au lit depuis trois mois par une maladie très-dangereuse, & qui étoit encore si foible qu'il avoit peine à marcher & à porter le poids de ses armes, fut choisi pour frapper le premier coup, & pendant qu'il ne pouvoit se traîner qu'à l'aide de deux hommes qui le soutenoient, il se mit en marche pour aller commettre un meurtre en la présence de sa Souveraine.

Le 9 de Mars, Morton entra dans la cour du Palais avec cent soixante hommes, & sans bruit, sans trouver aucune résistance, il se faisit de toutes les portes. La Reine étoit à souper avec la Comtesse d'Argyll, Rizio & un petit nombre de domestiques. Le

Roi entre tout d'un coup dans l'appartement par un passage détourné. 1566.

Après lui, venoit Ruthven armé de pied en cap, encore pâle & défait de sa longue maladie, le regard farouche & terrible, suivi de trois ou quatre de ses complices les plus affidés. Cette apparition subite & imprévue allarma tous ceux qui étoient présens. Rizio apperçut bientôt qu'il étoit la victime qu'on vouloit immoler. Saisi d'effroi, il court se jettter derrière le fauteuil de la Reine, & il s'y tient fortement attaché, espérant que le respect dû à la Majesté Royale pourroit le garantir de la mort qu'on lui préparoit. Mais les conjurés avoient été trop loin pour être arrêtés par aucune considération de cette espece. Une troupe de gens armés se précipitent dans la chambre. Ruthven tire son poignard, & d'un air menaçant, d'un ton de voix furieux, il lui ordonne de quitter une place dont il étoit indigne & qu'il occupoit depuis trop long-tems. Marie eut recours aux larmes, aux prières, aux menaces; tout fut inutile: le malheureux Rizio fut arraché d'auprès d'elle avec violence, & sans se donner le tems de le traîner dans l'appartement

1566.

voisin, ses ennemis assouvirent leur rage, & il tomba mort, percé de cinquante six coups. \*

Athol, Huntly, Bothwell, & d'autres confidens de la Reine, qui entendirent la rumeur, furent allarmés & crainirent le même sort ; mais il n'y avoit point eu apparemment de projet formé contre eux, ou bien les conjurés n'avoient point répandre le plus noble sang du Royaume, par ces voies illégitimes qu'ils avoient hazardées contre un étranger. Quelques-uns de ces Seigneurs furent renvoyés, d'autres prirent la fuite.

Les conjurés tiennent la Reine enfermée.

Cependant les conjurés se rendirent maîtres du Palais, & garderent la Reine à vue & avec le plus grand soin. Le Roi fit publier une proclamation qui défendoit au Parlement de s'asseoir au jour qui avoit été indiqué, & on prit des mesures pour empêcher les séditions dans la ville. \*\* Murray, Rothes, & leurs adhérens, informés de la maniere dont on s'étoit défait de Rizio, arriverent le lendemain au soir à Edimbourg. Murray fut très-bien reçu du Roi & de la Reine. Le bon ac-

\* Append. N° XV. \*\* Keith, Append. 126.

cueil du Roi étoit fondé sur les conventions qu'ils avoient faites entre eux, & la Reine espéroit, par ses manières engageantes, de gagner Murray & de l'empêcher de se liguer avec les meurtriers de Rizio. Elle connoissoit leur pouvoir & elle les craignoit. L'insulte qu'on venoit de faire à son autorité, & même à sa personne, étoit si éloignée du caractère de Murray, qu'elle désiroit infiniment de se réconcilier avec lui, dans l'espérance qu'il la serviroit dans les projets de vengeance qu'elle méditoit. Cependant Murray se trouvoit obligé par reconnaissance de travailler à sauver des gens qui avoient hazardé leur vie pour lui; la Reine, qui d'ailleurs n'avoit pas la liberté du choix, voulut bien admettre en sa présence Morton & Ruthven, & elle leur promit de leur accorder leur pardon dans les termes qu'ils jugeroient nécessaires pour leur plus grande sûreté.

Cependant le Roi étoit lui-même étonné de la hardiesse & du succès de son entreprise, & il étoit incertain du parti qu'il devoit prendre. La Reine observoit son irrésolution, & elle savoit en tirer avantage. Elle employoit

1566. tout son art pour lui faire rompre les  
engagemens qu'il avoit pris avec ses  
nouveaux associés. Le Roi de son côté,  
gagne le Roi tourmenté de remors, cherchoit par  
& l'engage à prendre la toutes sortes de complaisances, à répa-  
fuite avec rir l'insulte qu'il avoit faite à une fem-  
elle. me illustre & qui l'avoit comblé de  
tant de bienfaits. Malgré les avis qu'il  
recevoit de tous côtés, de se méfier  
des artifices de la Reine, il consentit  
à renvoyer la garde que les conjurés  
avoient mise autour de sa personne.  
La même nuit il partit précipitamment  
avec la Reine, accompagné seulement  
de trois personnes, & se retira à Dum-  
bar.

21 Mars.

Le projet de cette fuite avoit été  
communiqué à Huntly & à Bothwell,  
qui les joignirent aussi-tôt avec quel-  
ques autres Nobles. Bothwell avoit ses  
biens dans cette partie du Royaume;  
les Vassaux vinrent en foule se joindre  
à leur chef, & formerent un corps si  
nombreux, qu'avec ces secours, la Re-  
ine fut bientôt en état de tenir tête aux  
conjurés.

La Reine se  
réconcilia  
avec les No-  
bles exilés.

Cette fuite précipitée du Roi & de  
la Reine jeta les meurtriers de Rizio  
dans la plus grande consternation. Ils  
avoient obtenu la promesse de leur  
pardon, mais il paroiffoit par la con-

duite de la Reine, qu'elle n'avoit eu intention que de gagner du tems & de les amuser. Cependant ils hazarderent d'en demander l'exécution ; mais celui qu'ils avoient chargé de ce message, fut arrêté prisonnier ; la Reine s'avança vers Edimbourg à la tête d'un corps de huit mille hommes, & prit aussi-tôt le ton du ressentiment & de la vengeance. Elle avoit eu en même tems l'adresse de détacher Murray & ses amis de leur union avec les assassins de Rizio. Elle avoit apperçu que la réunion de ces deux partis pouvoit former une confédération qui deviendroit formidable à la Couronne ; elle marqua beaucoup de disposition à rendre ses bonnes graces au premier, & elle se montra, pour l'autre, inexorable. Murray & ses adhérens n'étoient pas moins empressés d'accepter leur pardon aux conditions que la Reine leur proposoit. Les meurtriers de Rizio, sans aucunes ressources & hors d'état de faire la moindre résistance, s'ensuivirent promptement en Angleterre, & se trouvant dans la même position où étoient auparavant Murray & ses partisans, ils allerent occuper le même azile

19 Mars.  
Les meurtriers de Rizio s'ensuivirent en Angleterre.

1566.

que ces derniers avoient abandonné depuis peu de jours.

Jamais un homme aussi distingué que le Comte de Morton, par sa rare prudence, & même par son adresse & la dextérité, ne s'étoit trouvé dans des circonstances plus malheureuses. Après avoir perdu la bienveillance du Roi, qui avoit la bassesse de nier hautement qu'il eût eu connoissance de la conspiration, & qui l'avoit même fait publier par des proclamations; lâchement abandonné par Murray & par tous ceux de son parti, \* Morton fugitif, exilé du pays de sa naissance, étoit obligé de se démettre de la charge du Royaume la plus importante, de quitter de grands biens, de perdre la fortune la plus brillante.

Marie à son retour à Edimbourg, commença à procéder dans toute la rigueur des loix, contre tous ceux qui avoient eu part au meurtre de Rizio. Cependant on doit remarquer, à la louange de la Reine, qu'elle donna en cette occasion des marques de sa clémence. Il n'y eut pour ce crime que

1566.

deux personnes condamnées au supplice, & qui n'étoient pas même d'un rang fort distingué. \*

On apperçoit dans cette conspiration une circonstance, qui à la vérité ne tient pas absolument à l'action, mais qui mérite d'être observée. Le but principal de la confédération entre le Roi & les conjurés, étoit un assassinat. Cependant ils prirent soin de la conservation de l'Eglise Réformée, & cet article fut un de ceux dont ils parurent le plus occupés. Ces mêmes hommes qui se préparoient à violer un des principes les plus essentiels de la morale, affectoient néanmoins le plus grand respect pour la Religion. Un Historien rapporte ces inconséquences de l'esprit humain, sans prétendre ni les justifier, ni même en rendre raison. Content de régler ses propres sentiments, sur les loix éternelles & immuables de la justice & de la vertu, il remarque ces extravagances, comme autant d'ombres au tableau du siècle qu'il décrit, & il les présente pour servir d'instruction aux siècles à venir.

Comme le meurtre de Rizio est dans

Causes des  
fréquens as-  
sassins dans  
ce siècle.

\* Keith, *Append.* 130, 334.

1566. le cours de cette histoire le second exemple d'un assassinat commis de dessein prémedité , & que dans la suite il s'en présentera encore quelques autres d'un pareil crime , nous croyons qu'il est à propos de rechercher avec soin les premières causes d'un usage si deshonorant pour l'humanité. Le ressentiment des injures est de toutes les passions celle qui agit le plus fortement sur l'ame : la raison en est simple & elle se présente d'elle-même. Une conséquence naturelle de cette passion , feroit que celui qui a souffert l'injure pût se procurer à lui même la vengeance qui lui est due. Mais on auroit rompu tous les liens de la société si l'on avoit donné cette permission à l'offensé , qui prononçant lui-même sur la punition de l'agresseur , n'auroit point mis de bornes ni à sa sévérité , ni à sa durée. Ce fut par cette raison , que dans les premiers tems de la formation des sociétés , on ôta le glaive des mains du particulier pour le remettre entre celles du Magistrat. Mais quoique le but des loix fût de réprimer la passion de la vengeance , elles ne firent d'abord que la fortifier réellement. La première peine & la plus simple qui fut pro-

noncée pour la punition des crimes, fut la peine du Talion. L'agresseur étoit condamné à perdre membre pour membre, vie pour vie. Le payement fait par forme de compensation à la personne offensée, succéda à la rigueur de cette première institution. Dans ces premiers établissemens, la loi n'avoit pour objet que la satisfaction de la vengeance particulière; l'offensé étoit le seul qui avoit le droit de poursuivre, d'exiger ou de remettre la punition. Mais pendant que les loix accordoient ainsi une pleine satisfaction à l'une des parties, les intérêts de l'autre partie ne furent point négligés. Lorsque le crime n'étoit pas mis en évidence par des preuves incontestables, ou bien si celui à qui le crime étoit imputé prétendoit avoir été injustement accusé, il avoit le droit de faire un défi à son adversaire & de l'appeler en duel; & s'il avoit la victoire, il recouroit son honneur. Dans toutes les affaires importantes, civiles ou criminelles, on se servoit aussi de la voie des armes, pour défendre l'innocence ou les biens des parties. La justice se trouvoit rarement dans le cas de faire usage de ses balances; l'épée seule décidoit tou-

G vj

1566. tes les contestations. Tous ces moyens, & l'indulgence dont on usoit tous les jours, ne servoient qu'à entretenir la passion de la vengeance, & la portèrent à un point incroyable. Les hommes s'accoutumèrent au sang, non-seulement en tems de guerre, mais même dans le sein de la paix, & par cette raison combinée avec plusieurs autres, ils contracterent une férocité singulière de mœurs & de caractere. Cependant ce fut cette férocité qui mit dans l'obligation d'abolir l'épreuve par le combat; de supprimer les payemens en compensation dans les causes criminelles, & de chercher quelques moyens plus doux pour terminer les contestations dans les affaires civiles. Les punitions des crimes devinrent plus sévères, & les réglemens au sujet de la propriété des biens, plus fixes & plus déterminés. Mais les Princes à qui il appartenloit d'infliger les peines, & de soutenir les réglemens, avoient peu de pouvoir. Un Grand en contravention méprisoit leur autorité; les petits se mettoient sous la juridiction de ceux dont ils espéroient que la protection leur procureroit l'impunité. L'administration de la justice étoit très-foible

& prolongée par des délais. Une action intentée pour punir les crimes d'un chef, ou même ceux de ses vassaux, excitoit souvent des rébellions & des guerres civiles. Les procédures étoient trop lentes pour ces Nobles altiers & indépendans, qui avoient souvent entre eux des querelles inévitables ; qui étoient prompts à appercevoir une injure & toujours impatiens d'en tirer vengeance ; qui regardoient comme une infamie de céder à un ennemi, & comme une lâcheté de lui pardonner ; qui croyoient que le droit de punir ceux qui les avoient offensés étoit un privilège de l'ordre de la Noblesse, & une marque de son indépendance. Le sang d'un adversaire étoit, suivant leurs idées, la seule chose qui pût laver un affront ; lorsqu'il ne couloit point, ils croyoient leur vengeance manquée, & qu'il restoit une tache à leur honneur. Ils prenoient aisément de leur propre main cette vengeance que l'autorité trop foible du Magistrat ne pouvoit pas leur procurer. Sous un pareil gouvernement, les hommes s'arrogeoient, ainsi que sous la loi de nature, le droit de juger & de se venger. Ce fut ainsi que l'assassinat, le crime, de tous, le plus

1566.

1566.

destructif de la société , devint non-seulement permis , mais fut même regardé comme honorable.

L'histoire de l'Europe , pendant les quatorze & quinzième siecles , fournit une infinité d'exemples de ce crime détestable. Il régnoit principalement chez les François & les Ecoffois , qui entretenoient alors entre eux une correspondance fort étroite & qui avoient une conformité surprenante pour les caractères des deux nations. En l'année 1407 , le frere unique du Roi fut assassiné publiquement dans les rues de Paris. Au lieu de procéder à la punition de cette action qui fait horreur , on permit à un Avocat fameux de plaider pour la défense du meurtrier , devant les Pairs de France , & de soutenir publiquement la justice de l'assassinat. En l'année 1417 , il fallut toute l'autorité du fameux Gerson , pour faire condamner dans le Concile de Constance , cette proposition ; » qu'il y avoit » de certains cas où l'assassinat étoit une » vertu , plus méritoire sur un Chevalier » que sur un Ecuyer , plus méritoire » sur un Roi que sur un Chevalier. » \*

\* L'Enfant , Histoire du Concile de Constance.

1566.

Le nombre des personnes de marque qui furent assassinées en France & en Ecosse, dans les quinzième & seizième siecles, pour des querelles particulières, politiques, ou de Religion, est presqu'incroyable. Lorsque les causes qui avoient d'abord donné naissance à cette coutume barbare eurent cessé; lorsque la juridiction des Magistrats & l'autorité des loix furent mieux établies & devinrent plus générales; lorsque les progrès des sciences & de la philosophie eurent policé les mœurs, & que les hommes commencerent à s'humaniser; ce crime ne laissa pas encore de se soutenir à un certain point. Ce ne fut que vers la fin du dix-septième siecle qu'il disparut en France. La vigueur que l'avénement de Jacques VI au Trône d'Angleterre donna à l'autorité Royale, mit ce Prince en état de le réprimer en Ecosse.

Cependant il est à observer, que les influences des coutumes nationales ont toujours agi fortement sur l'esprit & sur le cœur, & qu'elles ont dominé au point de pervertir & même d'éteindre entièrement les principes les plus sacrés de la morale. Les auteurs qui vivoient dans ces siecles pervers, paroissent im-

1566

bus des opinions de leurs contemporains au sujet de l'assassinat. Ces historiens avoient le tems de réfléchir & de juger ; cependant on leur voit aussi peu d'horreur pour ce crime , qu'aux personnes mêmes qui s'étoient portées à le commettre dans la chaleur & dans l'impétuosité de la passion. Buchanan fait le récit du meurtre du Cardinal Beatoun & de celui de Rizio , sans donner la moindre marque de l'émotion que de pareils forfaits doivent causer à un homme , ni de l'indignation qu'un historien doit en concevoir. \* Knox plus féroce & moins civilisé , parle de l'assassinat de Beatoun & de celui du Duc de Guise , non-seulement sans aucun blâme , mais même avec une espece de transports de joie. \*\* D'un autre côté l'Evêque de Ross rapporte le meurtre du Comte de Murray avec quelques éloges. \*\*\* Blackwood triomphe d'une maniere indécente en parlant de ce fait , & il ose l'appeler ouvertement un coup de la Providence. \*\*\*\* Le Lord Ruthven , qui avoit joué le rôle principal dans la

\* Buchan. 295 , 345.

\*\* Knox , 334. \*\*\* Anders. III , 84

\*\*\*\* Jebb. II , 263.

conspiration contre Rizio, en écrivit ————— 1566.  
 la relation peu de tems avant sa mort, & dans tout ce récit très-détaillé, on ne trouve pas un seul mot de regret, pas une seule marque de repentir d'un crime aussi déshonorant que barbare; \* Morton également coupable du même crime, étoit dans les mêmes sentimens à ce sujet, & jusqu'aux derniers momens de sa vie, ni lui, ni les Ministres qui l'assisterent à la mort, ne parurent considérer ce meurtre comme une action qui fût sujette au repentir. Morton parle au contraire du meurtre de David Rizio, aussi froidement que si c'étoit une action indifférente, ou même recommandable. \*\* Les vices des siecles passés nous étonnent & nous en sommes offensés; nous nous familiarisons avec ceux qui se passent sous nos yeux, & ils paroissent nous causer moins d'horreur. Je n'ai pu me refuser cette digression; je reprends le fil de mon histoire.

Marie n'avoit plus pour Darnly cet ancien attachement qui avoit répandu tant de douceurs sur les premiers momens de leur union. Le charme étoit

\* Keith, *Append.* 119. \*\* Crawf. *Mem. Append.*

Marie con-  
çoit de la  
haine pour  
Darnly.

1566. dissipé, l'amour ne couvroit plus de son voile favorable les vices & les extravagances du Roi. Marie les appercevoit tous & dans toute leur difformité. \* Henri avoit publié une proclamation dans laquelle il désavouoit d'avoir eu aucune connoissance de la conspiration contre Rizio, mais la Reine étoit toujours fortement persuadée qu'il avoit participé non-seulement au complot, mais même à l'exécution de ce crime odieux. \*\* La passion, la générosité, la candeur de la Reine ne lui avoient point permis de concevoir des soupçons. Elle avoit donné libéralement au Roi une grande portion d'autorité, & ce Prince s'en étoit servi pour insulter sa bienfaitrice, pour entreprendre sur ses prérogatives, pour mettre en danger sa propre personne. Aucune femme n'auroit pu supporter un tel outrage, & n'en auroit perdu le souvenir. Un extérieur de politesse, mais froid & réservé, un fond de méfiance, des querelles fréquentes, prirent la place de ces premiers transports de confiance & d'affection. On s'apperçut bientôt que les graces de la

\* Appendix. N° XVI. \*\* Keith, 350.

1566.

Reine ne passoient plus par le même canal. Les courtisans cesserent de rechercher la protection du Roi dont ils sentoient toute l'inutilité. Egalement décrédité parmi les Nobles, les uns craignoient ses fureurs, d'autres se plaignoient de sa perfidie, tous méprisoient la foiblesse de son esprit & ses inconstances. Le peuple même remarquoit, qu'en bien des choses, sa conduite étoit peu convenable à la dignité d'un Roi. Adonné à l'ivrognerie, vice qui n'étoit pas fort commun dans ce siecle; plongé dans les débauches les plus outrées, & que toute la licence de la jeunesse ne peut excuser, ses excès porterent l'amertume & l'aigreur dans le cœur de la Reine. L'ame agitée des passions les plus vives, elle versa souvent en public & dans le particulier des larmes de dépit. \* Sa haine pour Darnly prenoit de jour en jour de nouvelles forces, & elle ne pouvoit plus la dissimuler. Darnly venoit rarement à la Cour, il y paroiffoit avec peu d'éclat, & il n'y avoit aucun crédit. Ceux qui cherchoient à plaire à la Reine, les partisans de Morton & de

\* Keith, 329.

1566.

ses associés, & les adhérens de la Maison d'Hamilton, évitoient également de se rencontrer avec lui. Il restoit ainsi presque seul, & cet abandon n'excitoit la compassion de personne.

Origine de la faveur de favori s'insinua dans les bonnes graces Bothwell.

Vers ce même tems, un nouveau de la Reine, & prit bientôt beaucoup de crédit sur son esprit, & même un grand ascendant sur son cœur. Ce fut Jacques Hepburn Comte de Bothwell, chef d'une ancienne famille, l'un des plus plus puissans Seigneurs du Royaume par ses grands biens & par le nombre de ses vassaux, homme d'un génie entreprenant, & qui encouragé par la rapidité de ses premiers succès, suivit un plan qui lui fut fatal, & qui devint la source de tous les malheurs de Marie. Dans ce siecle fécond en révolutions, où les circonstances présentoient aux esprits remuans tant de projets vastes à former, tant d'occasions pour les exécuter, aucun homme ambitieux ne montra plus d'audace que Bothwell & n'eut recours à des expédiens plus singuliers & plus téméraires, pour s'emparer de l'autorité. Lorsque les personnes de distinction dans le Royaume, Papistes ou Protestans, se furent

presque tous réunis à la Congrégation pour défendre la liberté de la Nation contre les entreprises dangereuses de la France , Bothwell , quoique Protestant déclaré , s'attacha à la Reine Régnante , & la servit avec beaucoup de zèle. Le succès des armes de la Congrégation l'obligea de se retirer en France ; il y entra au service , & il y resta jusqu'au retour de Marie en Ecosse.\* On le vit toujours depuis , donner à la Reine des marques de soumission & de déférence ; & dans toutes les factions qui se formerent il ne prit jamais de mesures qui pussent être désagréables à sa Majesté. Lorsque les procédés de Murray , à l'occasion du mariage de la Reine , donnerent de l'ombrage à cette Princesse , elle rappella Bothwell de l'exil où elle ne l'avoit envoyé qu'à regret , & elle regarda son habileté & son zèle comme les plus fermes appuis de son autorité. Lorsque ceux qui avoient conspiré contre Rizzio se fassirent de la personne de la Reine , elle fut principalement redevable de sa liberté à Bothwell qui la servit dans cette occasion avec autant

1566.

\* Anders. I , 90.

de bonheur que de fidélité. Un bon  
 1566. office de cette importance laissa de for-  
 tes impressions dans l'esprit de la Re-  
 ine, & augmenta beaucoup la confian-  
 ce qu'elle lui avoit jusqu'alors accor-  
 dée. \* Elle fit éclater sa reconnoislan-  
 ce par des marques de bonté parti-  
 culieres. Elle l'éleva aux offices les plus  
 avantageux pour les émolumens & pour  
 le crédit, & elle ne traitoit aucune  
 matiere intéressante sans le consulter. \*\*  
 Bothwell, par ses complaisances & ses  
 assiduités, confirma & fortifia ces heu-  
 reuses dispositions de la Reine en sa  
 faveur, & il se fraya insensiblement le  
 chemin à ce projet extraordinaire qu'u-  
 ne ambition démesurée lui avoit peur-  
 ètre déjà fait concevoir, & qu'il exé-  
 cuta à la fin, au travers d'un nombre  
 infini de difficultés, & au prix de tant  
 de crimes.

Cependant la Reine étoit dans le  
 neuvième mois de sa grossesse, & elle  
 n'attendoit que le moment de sa déli-  
 vrance. Comme son Palais n'étoit dé-  
 fendu que par une garde peu nom-  
 breuse, on jugea qu'il seroit imprudent  
 de laisser la Reine exposée aux insultes

\* Anders. I, 92, 93. \*\* Melvil, 133. Knox, 396.

1566.

qu'elle pourroit recevoir dans un Royaume déchiré de factions, & de la part d'un peuple toujours prêt à se mutiner. Le Conseil privé crut par cette raison, qu'il étoit à propos que la Reine fixât sa résidence dans le Château d'Edimbourg, la place la plus forte du Royaume, & la plus convenable pour la sûreté de sa personne. \* Pour rendre cette retraite plus assurée, Marie travailla à éteindre les querelles domestiques qui subsistoient entre la plupart des Nobles les plus distingués. Murray & Argyll étoient animés contre Huntly & Bothwell, & ces démêlés étoient fomentés par des injures réciproques & souvent répétées. La Reine, par ses instances & par son autorité, vint à bout de les réconcilier, & elle leur fit promettre qu'ils enseveliroient leurs animosités dans un éternel oubli. Marie avoit tellement à cœur de rétablir la bonne intelligence entre ces Seigneurs, qu'elle ne rendit ses bonnes graces à Murray qu'à cette condition. \*\*

Le 19 de Juin, la Reine mit au monde le Prince Jacques son fils <sup>Naissance de Jacques VI.</sup> uni-

\* Keith, 335. \*\* *Ibid.* 336. *Append.* 139.

que ; sa naissance fit le bonheur du  
 1566. Royaume , & ne fut malheureuse que  
 pour celle qui lui avoit donné le jour.  
 Son avénement au Trône d'Angleterre  
 fit cesser les divisions qui subsistoient  
 entre les deux Royaumes , les réunit  
 en une seule Monarchie puissante , &  
 établit le pouvoir de la Grande Bretagne  
 sur des fondemens très - solides.  
 Mais la Reine persécutée par sa mal-  
 heureuse destinée , fut de bonne heure  
 séparée de ce fils chéri , & ne put  
 jamais se livrer aux transports de cette  
 joie pure , de cette passion si légitime  
 qui pénètre & qui remplit l'ame d'une  
 mere tendre.

Melvil fut aussi-tôt dépêché à Lon-  
 dres pour y porter la nouvelle de cet  
 événement. Elisabeth en fut frappée au  
 dernier point , & laissa même dans les  
 premiers instans appercevoir tout le  
 trouble de son ame. Elle sentoit tout  
 l'avantage & toute la supériorité que  
 la naissance de ce fils donnoit sur elle  
 à sa rivale. Cependant , avant que de  
 donner audience à Melvil , elle avoit  
 déjà repris sur ses sens son empire ac-  
 coutumé. Elle le reçut honorable-  
 ment , & même avec de grandes démon-  
 strations de joie , & elle accepta de  
 bonne

bonne grace l'invitation que Marie lui —————  
faisoit d'être la maraine de son fils. \* 1566.

Marie qui aimoit l'éclat & la magnificence, voulut que le baptême du jeune Prince se fit en grande pompe, & à cet effet, elle envoya pareillement inviter le Roi de France, & le Duc de Savoie, oncle de son premier mari, de tenir son fils sur les fonds de Baptême.

La Reine, après ses couches, ne parut point avoir changé de sentiments à l'égard du Roi. \*\* La mort de Rizio, & une action aussi insolente & aussi inexcusable, soutenue par le Roi, se représentoient toujours à sa mémoire. Elle tomboit souvent dans la rêverie & dans l'abattement. \*\*\* Henri venoit quelquefois à la Cour, il accompagnoit même la Reine dans les voyages de plaisir qu'elle faisait dans les différentes parties du Royaume, mais les Nobles lui donnoient peu de marques de respect; Marie le traitoit avec beaucoup de froideur, & ne lui donnoit pas la moindre autorité. \*\*\*\* La rupture entre le Roi & la Reine

La Reine  
continue à  
traiter le Roi  
avec indiffé-  
rence.

\* Melvil, 138.

\*\* Append. N° XVII. \*\*\* Melvil, 148.

\*\*\*\* Keith, 350. Melvil, 132.

se manifestoit de jour en jour. \* On  
 1566. essaya plusieurs fois de les réconcilier; Castelnau, Ambassadeur de France, y donna particulièrement ses soins. Mais après des querelles qui avoient éclaté avec tant de violence, il étoit difficile de resserrer les liens de l'amour conjugal. Castelnau vint à bout d'engager le Roi & la Reine à passer deux nuits ensemble, \*\* & il comptoit beaucoup sur cette apparence de réunion, mais il y a lieu de présumer qu'elle ne fut pas sincère, & nous pouvons dire avec certitude qu'elle ne fut pas de longue durée.

L'attachement de la Reine pour Bothwell se fortifie, Gependant Bothwell étoit toujours le principal confident de la Reine. Elle ne décidoit aucune affaire, elle n'accordoit aucune grâce sans sa participation; & si nous devons ajouter foi aux historiens contemporains, pendant que Bothwell prenoit cette autorité dans les conseils de la Reine, il acquéroit un empire absolu sur son cœur. Savoir précisément dans quel tems ce Lord ambitieux entreprit de jouer le rôle d'amant, & de substituer la galanterie à la soumission & au respect qu'un sujet

\* Keith, *Append.* 169.

\*\* Keith, *Append.* 169.

1566.

doit à sa Souveraine ; ou bien dans quel moment Marie , au lieu de la reconnoissance qu'elle devoit à Bothwell pour ses bons & fideles services , donna entrée dans son ame à des sentimens d'une autre nature , c'est une chose qu'il n'est point aisé de déterminer. Ce progrès des passions ne peut être apperçu que par ceux qui ont un libre accès auprès des personnes intéressées , & qui réunissent la tranquillité d'ame & la sagacité nécessaires pour observer de sang froid les mouvemens du cœur. Knox & Buchanan n'avoient aucun de ces avantages. Ils n'étoient point d'une condition assez relevée pour approcher de la personne de la Reine & de son favori. De plus l'ardeur de leur zèle , la violence de leurs préjugés , déreditent leurs opinions qui sont souvent éphéméraires , précipitées & peu exactes. On ne peut donc tirer de ces historiens aucun secours , pour décider si cet amour étoit réciproque entre Bothwell & la Reine ; on ne peut en juger que par les effets que cette passion produisit , & par les événemens que l'histoire va nous présenter.

On est frappé de la témérité de Bothwell , d'avoir osé aspirer à la main

H ij

1566.

de la Reine. Cependant on apperçoit que ce projet fut formé & suivi dans des circonstances très-favorables. Marie étoit jeune, elle avoit de la douceur & de l'enjouement. Naturellement sensible elle étoit portée à la tendresse & capable de s'attacher fortement. L'objet de ses premières affections en étoit devenu tout-à-fait indigne ; il la payoit d'ingratitude, il la négligeoit, il la traitoit avec insolence, avec brutalité. Elle étoit piquée & irritée au dernier point de ces procédés de Darnly. Dans cette situation, les attentions & les complaisances d'un homme qui avoit soutenu son autorité, qui avoit veillé à la sûreté de sa personne, qui étoit entré dans toutes ses vues, qui avoit flatté toutes ses passions, qui éploit les momens de l'entretenir de son amour, & qui savoit en profiter, ne pouvoient pas manquer de laisser de fortes impressions dans un cœur aussi tendre que celui de Marie.

Le Roi se détermine à la flatterie, accoutumé à commander, quitter l'E-  
côsse. L'esprit altier de Darnly, nourri dans lequel il étoit tombé, & l'état d'inuti-

1566.

lité où il se voyoit réduit. Mais dans un pays où il étoit généralement haï & décrié, il ne pouvoit point espérer de former un parti qui voulût seconder les entreprises qu'il formeroit pour recouvrer son autorité. Il prit le parti de s'adresser au Pape & aux Rois de France & d'Espagne ; il leur fit des protestations de son zèle pour la Religion Catholique, & de grandes plaintes du peu de soin que la Reine avoit de soutenir les intérêts de cette Religion.\* Aussi-tôt après, il forma un projet également extravagant & dangereux, d'aller s'embarquer sur un vaisseau qu'il avoit retenu, & de s'enfuir dans les pays étrangers. Il est presqu'impossible de former aucune conjecture satisfaisante sur les motifs qui purent déterminer cet esprit bizarre & inconséquent à une démarche aussi extraordinaire. Il espéroit peut-être de captiver la bienveillance des Princes Catholiques du Continent par son zèle pour la Religion, & qu'ils employeroient leur entremise pour le remettre en possession de l'autorité qu'il avoit perdue. Peut-être aussi n'avoit-il en vue que de ca-

\* Knox, 399.

1566.

cher sa disgrâce, en se retirant chez des étrangers qui n'avoient point été témoins de sa prospérité.

Conduite  
singulière du  
Roi.

Le Roi communiqua son dessein à son pere le Comte de Lennox & à Le Croc, Ambassadeur de France. L'un & l'autre essayèrent, mais inutilement, de le dissuader. Lennox qui paroiffoit avoir perdu, ainsi que son fils, la bienveillance de la Reine, & qui alors venoit rarement à la Cour, écrivit promptement à la Reine pour lui faire part du dessein de Darnly. Henri qui avoit refusé d'accompagner la Reine de Stirling à Edimbourg, étoit dans ce même tems absent de la Cour. Cependant il se mit en chemin, & il y arriva le même jour que la lettre qui annonçoit sa suite prémeditée. Il y parut plus fantasque & plus chagrin qu'à son ordinaire. Il ne voulut point entrer dans le Palais jusqu'à ce qu'on eût renvoyé certains Lords qui étoient auprès de la Reine. Marie fut obligée d'aller au-devant de lui hors des portes de la ville. Il se laissa à la fin conduire à son appartement. La Reine essaya de tirer de lui les raisons de cette étrange résolution qu'il avoit prise, & de l'en détourner. Il ne voulut point écouter

1566.

ses raisons, il resta inflexible à ses prières, & il garda toujours un morne silence. Le lendemain, le Conseil Privé fut par les ordres de la Reine, les mêmes instances auprès du Roi. Il persista dans sa mauvaise humeur & dans son opiniâtré. Il ne daigna entrer dans aucune explication sur les motifs de sa conduite, ni marquer la moindre disposition à changer de résolution. Lorsqu'il sortit de son appartement, il entra chez la Reine, & il lui dit qu'elle ne le verroit plus, & qu'elle alloit le perdre pour long-tems. Quelques jours après il écrivit à la Reine, & il y expositoit deux raisons principales de son mécontentement; qu'elle même depuis long-tems, ne lui donnoit plus aucune part dans sa confiance; qu'elle ne lui laissoit plus aucune autorité, & que les Nobles, à son exemple, l'abandonnoient si ouvertement, qu'il ne paroifsoit plus en aucun endroit avec la dignité & l'éclat convenables à un Roi.

Rien ne pouvoit être plus affligeant Marie es-  
saye d'empê-  
cher la fuite  
du Roi. pour Marie que cette fuite projetée du Roi. Elle répandoit par toute l'Europe le bruit de leurs querelles domestiques & de leur deshonneur. Un Monarque qui paroifsoit forcé à s'exiler lui-même

Hiv.

1566.

par l'abandon & les mauvais traitemens de sa femme , devoit naturellement exciter la compassion , jeter des soupçons sur les causes de ses démêlés , & entretenir dans les esprits des sentimens peu avantageux à la Reine. Pour remédier à ces inconveniens , prévenir ses alliés en sa faveur , & pour mettre sa réputation à couvert de toutes les imputations dont Darnly cherchoit à la noircir , le Conseil Privé fit passer au Roi & à la Reine mere de France un détail circonstancié de tout cet événement. Le narré étoit fait avec art , & mettoit la conduite de Marie dans le jour le plus favorable. \*

Vers ce même tems , la licence des habitans des frontieres demandoit à être réprimée. Marie ayant résolu de tenir sa Cour de justice à Jedburgh , on donna ordre , suivant l'usage , aux habitans de quelques Comtés adjacents , de prendre les armes & d'accompagner leur Souveraine. \*\* Bothwell étoit alors Lieutenant ou Gardien de toutes les marches , l'un des offices les plus importans du Royaume , ordinairement partagé en trois gouvernemens ; mais

\* Keith , 345 , 347. \*\* Ibid. 353. Good. vol. I. 302.

1566.

16 Octo-  
bre.

que la Reine avoit réunis pour former à son favori une place distinguée. Bothwell, pour répondre à cette marque de confiance, & pour faire parade de sa valeur & de son activité, entreprit d'aller attaquer une troupe de bandits qui se tenoient cachés aux environs des Marches de Liddesdale, & qui de là, infestoient tous les pays des environs. Dans une rencontre où il s'abandonna sur un de ces brigands qui se battoit en désespéré, il reçut tant de blessures qu'il resta sur la place, & que ses gens furent obligés de le transporter au Château de l'Hermitage. Marie y courut sur le champ avec une impatience & une précipitation qui marquoient le trouble & les inquiétudes de l'amour, & qui étoient peu convenables à la dignité d'une Reine. \* Lorsqu'elle vit que les

\* L'Hermitage est à dix-huit milles de Jedbourg, & les chemins sont impraticables. La saison étoit fort avancée; il paroît que Bothwell ne fut point blessé dans un soulèvement général des habitans des frontières, mais dans un combat particulier occasionné par le désespoir d'un seul homme. On ne voit point que la Reine eût une grande suite lorsqu'elle fit cette course à l'Hermitage. Aucune opération militaire ne l'y appelloit, comme on a voulu le supposer. *Good. vol. I. 304.* Il auroit d'ailleurs été fort imprudent de risquer la personne de la Reine dans une expédition contre des brigands. Lorsque la Reine vit que Bothwell n'é-

H v

1566.

blessures de Bothwell n'avoient aucun symptôme dangereux, elle retourna le même jour à Jedbourg. Accablée de la fatigue de cette journée, encore émue de l'extrême douleur qu'elle avoit ressentie de l'accident de Bothwell, elle se réveilla le lendemain avec une fièvre ardente.\* La maladie fit de tels progrès, qu'on désespéroit de sa vie. Mais sa jeunesse, & la bonté de son tempérament, surmonterent à la fin la force du mal. Pendant tout le cours de la maladie de la Reine, le Roi qui résidoit à Stirling, n'approcha pas de Jedbourg; \*\* & lorsque, dans la convalescence, il jugea à propos d'y paroître, il y fut reçu si froidement, qu'il ne fut pas encouragé à y faire un long séjour. \*\*\* Marie reprit ses forces en peu de tems, se mit en chemin le long des frontières Orientales & se rendit à Dunbar.

Marie, pendant son séjour à Dunbar,

soit point en danger, elle retourna sur le champ à Jedbourg. On n'entendit plus après parler de soulèvement, & on n'a aucune preuve que les mutins se fussent retirés en Angleterre. Le motif que nous donnons à la conduite de la Reine, est donc le seul qui puisse être proposé raisonnablement.

\* Keith, 357, 352. \*\* Ibid. Append. 133.

\*\*\* Knox, 400.

s'occupa des affaires relatives à l'Angleterre. Elisabeth, malgré ses promesses & les proclamations qu'elle avoit faites, non-seulement permettoit à Morton & à ses associés de rester en Angleterre, mais même elle les y engageoit.\* Marie, de son côté, accordoit sa protection à plusieurs Anglois réfugiés dans ses Etats. Les deux Reines observoient réciproquement leurs démarches avec la plus grande attention, & l'une & l'autre favorisoit secrètement les intrigues qui se traient pour troubler l'administration de sa rivale.

Robert Melvil, Ambassadeur de Marie, & ses autres émissaires, agissoient en conséquence avec beaucoup d'activité & de succès; & c'est principalement à leurs menées qu'on doit attribuer cet esprit qui prévalut dans le Parlement; cette tempête plus dangereuse pour la tranquillité d'Elisabeth qu'aucun autre événement de son règne, & qui pour être calmée demanda toute l'adresse & toute l'habileté de cette Princesse.

Il y avoit huit ans qu'Elisabeth étoit sur le Trône, sans marquer la moindre

1566.

1566.

intention de se marier. Une maladie violente qu'elle venoit d'avoir , & qui avoit mis sa vie en danger , allarmoit la Nation qui prévoyoit les malheurs qu'une succession douteuse & disputée pouvoit occasionner. On avoit proposé dans le Parlement de présenter une adresse à la Reine , pour la supplier de prévenir le danger dont on étoit menacé , soit en déclarant sa volonté de se marier , ou bien en donnant son consentement à un acte qui établiroit l'ordre de succession à la Couronne ; & cette proposition avoit été agitée dans les deux Chambres avec beaucoup de vivacité. \* On prétendoit que l'amour de la Reine pour ses sujets , ses devoirs envers ses peuples , ses attentions pour la postérité , non-seulement devoient l'engager à prendre un de ces deux partis , mais même qu'ils lui en imposoient l'obligation. L'aversion insurmontable qu'Elisabeth avoit toujours montrée pour le mariage , lui faisoit rejeter le premier ; & si elle acceptoit le second , il n'y avoit point de droit à la Couronne qu'on pût , sous aucune apparence de justice , mettre en oppo-

\* D'Ewes Journ. of. Parl. 104.

\* Me

1566.

sition à celui de la Reine d'Ecosse. Elisabeth avoit assez de pénétration pour appercevoir toutes les conséquences de cette proposition, & elle les observoit avec beaucoup d'inquiétude. Marie, par ses refus tant de fois réitérés de ratifier le traité d'Edimbourg, avoit clairement fait appercevoir l'intention où elle étoit de faire la première occasion qui se présenteroit de faire valoir ses droits à la Couronne d'Angleterre; & par des négociations secrètes, elle s'étoit fait un grand nombre de partisans qui favorisoient ses prétentions.\* Tous les Catholiques Romains désiroient avec ardeur que son droit de succession fût établi. La douceur de son caractère & son humanité avoient beaucoup diminué les appréhensions que les Protestans avoient par rapport à la Religion. La faction des courtisans jaloux du pouvoir de Cecil, & qui travailleroient à lui faire ôter l'administration des affaires, appuyoit les prétentions de la Reine d'Ecosse pour contrecarrer ce Ministre. Tous les gens sages des deux Nations, désiroient l'union des deux Royaumes; la naissance du jeune Prin-

\* Melvil, 136.

1566.

ce étoit une assurance de la continuation de ce bonheur , & donnoit même des espérances de le voir perpétuer.

Inquiétudes d'Elisabeth à ce sujet.

Dans ces circonstances une déclaration du Parlement , qui auroit assuré le droit de Marie , auroit fait à Elisabeth un tort considérable. L'état incertain de la succession ajoutoit beaucoup à son pouvoir. Son ressentiment seul pouvoit aller jusqu'à donner l'exclusion à tous ceux qui prétendoient à la Couronne. Cette considération avoit jusqu'alors retenu & réprimé l'ambition de la Reine d'Ecosse. Mais ce frein étant rompu par une reconnaissance légale du titre de Marie , elle auroit été en pleine liberté de suivre ses desseins dangereux , & d'agir sans crainte & sans réserve. Ses partisans formoient déjà des projets de soulevemens en différents endroits du Royaume. \* Un acte du Parlement qui auroit constaté les droits de la Princesse dont ils favorisoient les prétentions , auroit été le signal pour prendre les armes , auroit pu ébranler Elisabeth sur son Trône , & même la mettre dans le plus grand danger , malgré les justes raisons que

cette Princesse avoit de prétendre à l'affection de ses sujets.

1566.

Pendant qu'on étoit à délibérer sur cette affaire dans les deux Chambres du Parlement, Marie en reçut avis par Melvil son Ambassadeur. Comme elle ne manquoit pas de partisans qui soutenoient son droit, même parmi ceux qui approchoient de plus près de la personne d'Elisabeth, elle s'attacha à cultiver la disposition où l'on paroiffoit être de prononcer en sa faveur sur le droit de succession, & elle écrivit à cet effet aux Conseillers du Conseil Privé d'Angleterre. Elle y témoignoit sa reconnoissance des marques d'amitié qu'elle recevoit d'Elisabeth, & dont elle disoit qu'elle étoit principalement redevable aux bons offices qu'ils lui rendoient auprès de leur Souveraine. Elle déclaroit qu'elle étoit dans la résolution de vivre dans une amitié perpétuelle avec l'Angleterre, sans solliciter ni poursuivre ses prétentions à la Couronne, avec un empressement qui pût être désagréable à Elisabeth. Mais elle ajoutoit, que comme son droit à la succession n'étoit pas douteux, elle espéroit qu'il seroit examiné avec équité, & jugé sans partialité. Les Nobles qui étoient à sa

Marie es-  
faye de pro-  
fiter de cette  
occasion.

1566.

Cour, écrivirent dans les mêmes termes au Conseil Privé d'Angleterre.\* Marie avoit fait écrire ces lettres avec tant d'art, qu'elles ne paroifsoient contenir que l'expression de sa reconnoissance, & de celle de ses sujets envers Elisabeth. Mais comme la Reine d'Ecosse ne pouvoit pas ignorer les craintes & les jalouſies qu'Elisabeth avoit conçues des procédés du Parlement, elle devoit bien sentir qu'une démarche aussi extraordinaire que celle d'entretenir une correspondance publique avec le Conseil Privé d'un autre Prince, ne pouvoit être interprétée que comme un dessein formé d'encourager les opinions qui commençoint à prévaloir parmi les Anglois. Il paroît aussi que les menées de la Reine d'Ecosse firent cette impression sur l'esprit d'Elisabeth. Mais comme la disposition qu'elle appercevoit dans ses peuples en faveur de Marie, la mettoit dans l'obligation de garder de grands ménagemens avec cette Princesse, & de paroître faire beaucoup d'attention à ses droits, elle s'expliqua à ce sujet dans les termes les plus doux & les plus honnêtes.

\* Keith, 354. Append. 136.

Cependant les sentimens qui s'étoient manifestés dans les deux Chambres du Parlement étoient bien capables d'affliger à l'excès une Princesse du caractere d'Elisabeth. Elle fit jouer tous les ressorts de sa politique, pour les détruire, ou du moins pour les éluder. Après avoir laissé évaporer la chaleur de leur zèle, elle manda un certain nombre de Membres de chaque Chambre. Elle leur parla d'abord dans les termes les plus flatteurs & les plus propres à les calmer. Elle employa ensuite successivement les promesses & les menaces. Elle fit la remise des subsides qui lui étoient dus, elle refusa ceux qui lui étoient offerts; enfin elle vint à bout de faire renvoyer à une autre séance cette proposition qui étoit pour elle un objet de terreur. La fortune acheva ce que la politique d'Elisabeth avoit commencé avec tant de succès. La conduite singuliere de Marie, & la suite de ses malheurs, empêcherent qu'on ne remît sur le tapis, dans aucun autre Parlement, cette affaire importante de la succession au Trône d'Angleterre. \*

Cependant Elisabeth voulut toujours

1566.

Elisabeth vient à bout de calmer & de gagner le Parlement.

\* D'Ewes. Journ. 104, 130. Camd. 399. Melv. 119. Haynes, 446.

1566.

se conserver, sur ce point, la réputation d'impartialité, & éviter en même temps de porter Marie à quelques mesures de désespoir. Elle envoya à la Tour un nommé Thornton qui avoit publié quelques écrits tendans à détruire les droits de la branche d'Ecosse, \* & elle marqua son mécontentement à un Membre de la Chambre des Communes qui, dans une conversation, avoit tenu quelques propos qui paroisoient regarder indirectement la Reine d'Ecosse. \*\*

Démarche singuliere de Marie en faveur du Papisme.

Marie, occupée de ces affaires importantes, ne perdoit point de vue l'avancement de la Religion qu'elle professoit. On voit dans tout le cours de son regne, que le rétablissement de la Religion Romaine fut toujours sa passion favorite. Elle cachoit avec soin ce projet, elle le conduisoit avec précaution, mais elle le suivoit avec zèle & persévération. Elle hazarda alors de ne plus agir avec sa prudence & sa circonspection ordinaires. Encouragée par les secours qu'elle attendoit des Princes Papistes engagés dans la ligue de Bayonne, elle fit une démarche qui, par rap-

\* Camden, 401. \*\* Haynes, 449.

1566.

port au génie de la Nation, étoit une entreprise téméraire. Elle commença par établir une correspondance secrète avec la Cour de Rome, & elle se détermina ensuite à recevoir publiquement dans ses Etats un Nonce du Pape. Le Cardinal Laurea, Evêque de Mondovi, fut nommé à cette Nonciature par le Pape Pie V, qui envoyoit en même tems à la Reine un présent de vingt mille Couronnes.\* La Cour de Rome n'est point dans l'usage de dissiper ses trésors sur des espérances vagues & éloignées. La commission du Nonce se réduissoit cependant, à entreprendre la réconciliation du Royaume avec le siège de Rome. Marie se chargea elle-même du succès de l'entreprise, & dans la réponse qu'elle fit à la lettre qu'elle avoit reçue du Pape, après lui avoir exprimé sa reconnoissance de ses soins paternels, & de sa libéralité, elle promettoit d'employer toutes ses forces pour le rétablissement & la propagation de la Foi Catholique, de recevoir le Nonce avec toutes sortes de marques de respect, & d'appuyer de toute son autorité les entre-

\* Vita Card. Laur. *Append. Burn. Vol. III. 325.*

1566.

prises qu'il formeroit pour la gloire de Dieu, & pour le rétablissement de la paix dans le Royaume ; de faire célébrer le Baptême du Prince avec les cérémonies prescrites dans le Rituel Romain, exemple qui rameneroit ses sujets au respect dû aux Sacremens de l'Eglise qu'ils avoient regardés pendant si long tems avec tant de mépris ; de donner tous ses soins pour inspirer de bonne heure à son fils les principes d'un amour & d'un attachement sincère pour la Foi Catholique. \* Cependant le Nonce s'étoit mis en chemin & étoit déjà arrivé à Paris. Il avoit même envoyé devant lui quelques gens de sa suite avec une partie de l'argent dont le Pape faisoit présent à la Reine. Mais Marie ne jugea point les conjectures favorables pour la réception du Nonce. Elisabeth se préparoit à envoyer en Ecosse une magnifique Ambassade, vers le même tems où le Prince devoit être baptisé ; & comme il auroit été imprudent d'offenser la Reine d'Angleterre, Marie fit sagement de retenir à Paris le Cardinal Laurea, sous différens prétextes. \*\* Le Royaume fut

\* *Concil. Vitæ Mariæ. Append. Jebb. vol. II. fol.*\*\* *Keith, Append. 135.*

1566.

ensuite agité de convulsions si violentes, qu'il fut impossible au Nonce de continuer sa route, & de risquer de paroître en Ecosse.

Dans le tems même que Marie négocioit ainsi en secret le renversement de l'Eglise réformée, elle ne se faisoit point de scrupule d'employer publiquement son autorité pour procurer aux Ministres Protestans une subsistance plus forte & plus assurée.\* Pendant le cours de cette année elle fit publier plusieurs édits & arrêts de son Conseil par rapport à cet objet, & elle approuva sans hésiter tous les plans qui lui furent proposés pour fixer le payement de leurs honoraires. Cette époque, du regne de Marie, ne fait pas l'éloge de sa probité. Quoique sa conduite paroisse justifiée par l'exemple de quelques Princes qui ont regardé la fausseté & la supercherie comme des parties nécessaires dans l'art de gouverner; quoiqu'elle soit même autorisée par la morale pernicieuse de quelques Casuistes Romains qui ont ôté le manquement de foi, envers les hérétiques, de la liste des crimes pour

1566.

la mettre sur celle des devoirs ; cependant la dissimulation portée à ce point, doit être regardée comme une de ces taches qui ne doivent point ternir une ame véritablement grande & généreuse.

Décemb. L'aversion Piémont n'étoient point encore arrivés, de la Reine pour le Roi & le baptême du Prince se différoit de est portée à jour en jour. Cependant Marie avoit l'excès.

fixé sa résidence à Craigmillar. \* La situation actuelle de son ame lui avoit peut-être fait choisir cette retraite par préférence à son Palais d'Holy-rood-house. Son aversion pour son mari augmentoit tous les jours, & étoit portée à un tel point qu'il n'étoit plus possible d'y apporter de remede. Une sombre mélancolie avoit pris la place de cette gaieté d'esprit qui lui étoit naturelle. L'imprudence & la légereté de son choix la couvroient de confusion; l'ingratitude & l'indocilité du Roi la jettoient dans le désespoir. Un assemblage confus de passions de toute espèce dévoroit son ame, agitoit tous ses sens avec violence, portoit dans son cœur le trouble & la désolation, & lui arrachoit souvent ce dernier vœu

\* Keith, 355.

\* Ke

les hommes infortunés , le desir insensé  
de voir terminer ses jours. \*

1566.

Murray & Maitland observoient avec soin le combat & les progrès de toutes ces passions dans le cœur de la Reine , & ils espéroient d'en retirer de grands avantages pour eux-mêmes , & pour Morton & les autres meurtriers de Rizzio , leurs anciens amis. Ces derniers estoient toujours en exil , & la haine que la Reine avoit conçue contre eux le soutenoit avec la même force. Murray & Maitland espéroient que le desir que la Reine auroit d'être séparée de Darnly surmonteroit à la fin cette aversion si profondément engrainée , & que l'espérance de cet événement l'anneroit à se réconcilier avec tous ceux qui avoient trempé dans la conspiration. La conduite extraordinaire du Roi fournissoit assez de moyens pour asseoir la sentence de divorce ; & ils avoient assez de crédit pour l'obtenir & pour la faire confirmer dans le Parlement. Ils se proposoient de demander à la Reine , pour prix de ce service important , le pardon de Morton & de ses complices. Ce projet fut d'abord com-

On propose  
le divorce  
entre le Roi  
& la Reine.

\* Keith , *Pref. VII.*

1566.

muniqué à d'Argyll, qui devoit, ainsi que Murray, son rappel en Ecosse à la conspiration contre Rizio. Huntly & Bothwell qui avoient alors la principale influence dans les Conseils de Marie, furent ensuite admis dans le complot. Ils se réunirent pour faire partie à la Reine de ce dessein, & ils appuyerent cette proposition de toute l'éloquence de Maitland. \* Marie desirloit ardemment de n'être plus assujettie aux caprices de Darnly ; l'attrait qu'on lui présentoit étoit séduisant, mais elle avoit en même tems des raisons très-fortes pour ne point accepter la voie qu'on lui proposoit, pour lui procurer sa délivrance. La naissance de son fils fortifioit son droit à la succession au Trône d'Angleterre, donnoit plus de hardiesse à ses partisans, & les encourageroit à agir avec plus de vigueur. Le divorce avec son mari pouvoit donner lieu à des soupçons désavantageux sur la naissance de cet enfant. Il pouvoit fournir matière à de nouvelles disputes sur son droit de succession, & mettre Elisabeth & ses Ministres en état de révoquer en doute la légitimité du

\* Anders. vol. IV. part. II. 188.

Prince,

1566.

Prince, ou bien au moins de livrer cette question aux lenteurs & aux subtilités d'un examen juridique. La crainte de ces inconveniens agit si fortement sur l'esprit de la Reine, qu'elle se détermina à s'abandonner à sa cruelle destinée, plutôt que d'avoir recours à un expédient dont les suites pouvoient être si dangereuses.

Cependant le Comte de Bedford Ambassadeur d'Angleterre, & le Comte de Brienne Ambassadeur de France étant arrivés, Marie se mit en chemin pour aller à Stirling célébrer le baptême de son fils. Bedford avoit une suite nombreuse, un train superbe, & il apportoit de la part d'Elisabeth des présens dignes de la magnificence de cette Reine, & convenables au respect avec lequel elle affectoit alors de traiter la Reine d'Écosse. Marie avoit fait faire les plus grands préparatifs pour la cérémonie du Baptême, & avoit étalé, dans cette occasion, une magnificence bien supérieure à tout ce qu'on avoit vu jusqu'alors dans ce genre en Écosse. Le baptême se fit suivant les Rits de l'Eglise Romaine, Bedford & les Nobles d'Écosse qui faisoient profession de la Religion Protestante, n'entrerent

17 Déc.

1566. point dans la Chapelle. L'esprit d'inflexibilité qui dominoit dans ce siècle ne leur permit point de se rendre à aucune sollicitation ; & ils ne voulaient jamais avoir la complaisance d'assister à une cérémonie qu'ils regardoient comme un acte d'idolâtrie.

**Conduite** La conduite d'Henri dans cette circonstance, donna de nouvelles preuves de l'excès de ses caprices & de son extravagance. Il avoit établi sa résidence à Stirling, mais il se tint toujours enfermé dans son appartement ; & comme la Reine prenoit de la méfiance contre tous les Nobles qui risquoient de le fréquenter, il y resta dans une entière solitude. Tout le monde fut surpris de la conduite singulière du Roi, qui rendoit le public témoin du mépris dans lequel il étoit tombé, & qui exposoit aux yeux de tant d'étrangers les malheurs domestiques de la Reine ; on crut même qu'il n'avoit fait cette démarche que pour la mortifier & l'offenser. Marie sentit vivement cette insulte. Elle fit effort sur elle-même pour paroître avec la gaieté qui convenoit dans cette occasion, & qui lui étoit nécessaire pour bien recevoir les étrangers, mais elle étoit souvent obligée de se retirer

pour se livrer à sa douleur , & pour donner un libre cours à ses larmes. \* 1366.  
 Cependant le Roi persistoit toujours dans son dessein de passer dans les pays étrangers , & il menaçoit tous les jours de le mettre à exécution. \*\*

\* Keith , *Pref. VII.*

“ Camden assure , 401 , que Bedford avoit ordre à Elisabeth de ne point donner à Darnly le titre de Roi. La Reine & son mari furent également offendus d'une indignité de cette espece , & l'on assure que ce fut par cette raison que le Roi ne voulut point assister au baptême de son fils. Keith , 360. Good. 319. Mais , 1°. cet ordre de la Reine d'Angleterre ne se trouve point dans les instructions du Comte de Bedford qu'on a encore en original. Keith , 356. 2°. L'avis que Melvil donne à la Reine au sujet de l'envoi de Bedford , ne s'accorde en aucune maniere avec ce qui est avancé par Camden. Melvil , 53. Le rapport de Melvil est confirmé par les instructions qu'Elisabeth donna au Chevalier Henri Norris , dans lesquelles elle assure qu'elle avoit ordonné à Bedford d'employer tous ses bons offices pour réconcilier Marie avec son mari , ce que Bedford entreprit inutilement. *Digges's compl. Ambass.* p. 130. Un papier publié dans l'*Append. n. XVIII.* prouve la même chose. 3°. Le Croc , Ambassadeur de France , parle de l'absence du Roi , mais sans en donner la raison qu'on a voulu alléguer d'après le passage de Camden. Cependant si cette raison avoit eu quelque réalité , il n'auroit pas manqué d'en faire mention. J'ai suivi pour ce fait , le détail qu'en donne cet Ambassadeur. Keith *Pref. VII.* 4°. Il mande à sa Cour , que sur ce qu'il a appris des démêlés entre le Roi & la Reine , il n'a plus voulu avoir de correspondance avec le Roi ; & il paroît qu'en plusieurs occasions

1566. Elisabeth  
cherche à ac-  
commoder  
ses diffé-  
rends avec  
Marie,

La commission de Bedford ne se bon-  
noit point à assister au Baptême du Prince. Il étoit chargé par ses instructions  
de faire une ouverture qui auroit abso-  
lument éteint les jalouſies qui subſi-  
toient depuis si long-tems entre les deux  
Reines. Le traité d'Edimbourg, dont  
il a été parlé tant de fois, étoit la  
principale cause de ces démêlés. Eliza-  
beth allarmée de l'esprit qui avoit pa-  
ru dominer dans le dernier Parlement,  
du grand crédit de ceux qui favori-  
ſoient le titre de la Reine d'Ecoſſe,  
du nombre & de l'activité des agens  
de cette Princesſe dans les différentes  
parties du Royaume, fe détermi-  
na à renoncer à tous les avantages qu'elle  
pouvoit retirer des termes ambigus &  
captieux de ce traité. On ne deman-  
doit plus à Marie que de renoncer à  
tout droit à la Couronne d'Angleterre  
pendant la vie d'Elisabeth, & tant que

il avoit été ſon plus intime confident. *Ibid.* 5°. Com-  
me le Roi ne fut point présent au Baptême, il paroît  
qu'il n'eut aucune part à toute la conduite de cette  
affaire. On trouve dans *Keith*, 562, deux actes du  
Conſeil Privé, l'un du 20, l'autre du 21 Décembre:  
tous les deux ſont au nom de la Reine ſeule. Il ne  
paroît point que le Roi y fut présent. Cela ne peut  
point être attribué aux instructions données par El-  
izabeth à Bedford, ſon Ambaſſadeur,

sa postérité subsisteroit ; & Elisabeth, de son côté, s'engageoit à ne faire aucune démarche qui pût préjudicier aux prétentions de Marie à la succession d'Angleterre. \*

Marie ne pouvoit pas avec bien-séance rejeter une proposition aussi raisonnable ; cependant elle insista toujours pour que le droit qu'elle réclamoit fût, par les ordres d'Elisabeth, légalement examiné & publiquement reconnu. Elle demandoit aussi que le testament d'Henri VIII, par lequel il excluoit les descendans de la Reine d'Ecosse sa sœur aînée, du rang qui leur appartenoit dans l'ordre de succession, fût produit & soumis à l'examen de la Noblesse Angloise. Les Ministres de Marie avoient adopté avec trop de crédulité une opinion qui s'étoit répandue sur ce testament qu'on regardoit comme supposé, & ils avoient en plusieurs occasions pressé Elisabeth de le produire. Marie auroit perdu considérablement, si elle avoit obtenu ce qu'elle demandoit. Le testament existe encore en original, & il n'est pas possible de former le moindre doute sur son au-

\* Keith, 356.

1566.

thenticité. Mais l'intention d'Elisabeth n'étoit pas d'affoiblir ni de détruire le titre de la maison de Stuart. Elle ne vouloit que laisser le droit de succession dans l'incertitude & l'indécision, & elle rendit alors un service réel à Marie en éludant la demande indiscrète que cette Princesse lui faisoit.\*

Quelques jours après le Baptême du Prince, Morton & les autres Seigneurs qui avoient eu part à la conjuration contre Rizio, obtinrent leur pardon & la permission de revenir en Ecosse. Marie, jusqu'alors inexorable à toutes les instances qu'on lui avoit faites en leur faveur, se rendit à la fin aux sollicitations de Bothwell.\*\* Cet homme, qui ne mettoit point de bornes à son ambition, ne pouvoit espérer de réussir dans le projet audacieux qu'il avoit formé, qu'en se procurant de tous côtés des secours assurés. Après avoir fait obtenir à Morton & à ses associés une grâce dont ils devoient, par manque de raisons avoir perdu l'espérance, Bothwell croyoit pouvoir trouver en eux des partisans fidèles & déterminés.

Le Roi étoit resté à Stirling, tou-

\* Keith, 361, 358. Note (c) Murdin, 368.

\*\* Good, vol. I, 140. Melv. 154.

1566.

jours dans la même solitude, & toujours également méprisé. L'ennui de cette position, & l'allarme qu'il prit d'un bruit qui se répandoit qu'on voulloit se saisir de sa personne, & le reléguer dans une prison, \* le déterminerent à quitter précipitamment cette ville & à se retirer chez son pere à Glasgow.

Le Clergé s'assembla deux fois pendant le cours de cette année. On y fit, & avec de justes raisons, de nouvelles représentations sur le peu d'égards qu'on avoit pour le Clergé Protestant, & sur la pauvreté dans laquelle on le laissoit languir. On avoit assigné une somme très-modique pour sa subsistance, & il n'avoit encore rien reçu de ce qui lui étoit dû pour l'année précédente. \*\* Il n'y avoit qu'un zèle persévérant & prêt à tout souffrir pour une bonne cause, qui pût engager des hommes à rester attachés à une Eglise aussi pauvre & aussi négligée. Les dépenses extraordinaires occasionnées par le Baptême du Prince avoient épuisé le Trésor de la Reine, & les sommes destinées à l'entretien du Cler-

25 Juin.

25 Déc.

Affaires de l'Eglise.

\* Keith, *Pref. VIII.* \*\* Keith, 562.

1566.

gé avoient été diverties à d'autres usages. La Reine étoit obligée de prévenir les justes remontrances de l'assemblée, en cherchant quelque nouveau moyen de secourir l'Eglise. Dans une occasion où il s'agissoit de calmer le Clergé & de l'empêcher de publier ses griefs, on devoit s'attendre à quelques marques distinguées de libéralité, même à une forte de prodigalité. Cependant la Reine & les Nobles qui s'étoient emparés des richesses de l'Eglise & qui ne vouloient point s'en dessaisir, assignerent une somme qui pouvoit tout au plus se monter à la valeur de neuf mille livres sterling, \* & ces hommes qui avoient vu peu de tems auparavant, des moines posséder un revenu bien plus considérable, jugerent que cette somme étoit suffisante pour l'entretien d'une Eglise nationale.

Les Ecclésiastiques de ce siècle souffroient avec une patience merveilleuse, les peines qui leur étoient personnelles; mais lorsqu'ils appercevoient le moindre danger pour la Religion réformée, ils prenoient aussi-tôt l'allarme, & pu-

\* Keith, 562.

1566.

blioient hautement leurs craintes. Quelque tems avant l'ouverture de l'assemblée, il se présenta une occasion de cette espece. La jurisdicition usurpée & tyrannique des Cours Ecclésiaستiques avoit été abolie dans le Parlement de l'année 1560, & on avoit nommé des Commissaires, pour instruire & juger les causes qui étoient auparavant portées devant ces Tribunaux. \* Marie qui avoit eu peu d'égards pour les actes de ce Parlement, parut donner quelque attention à celui-ci. Elle confirma l'autorité des Commissaires nommés, & elle leur donna des instructions pour l'ordre de la procédure, \*\* qui est toujours d'un grand poids dans la jurisdicition Ecclésiaستique. Ces Juges avoient toujours depuis continué l'exercice de leurs fonctions sans aucune opposition, lorsque tout d'un coup la Reine publia un édit qui rétablissoit l'Archevêque de Saint André dans son ancienne jurisdicition & qui étoit aux Commissaires toute leur autorité. \*\*\*

Un motif inexcusable avoit porté la Reine à hazarder cette démarche té-

\* Keith, 152.

\*\* Keith, 251. \*\*\* Knox, 403.

1566.

méraire. Elle cherchoit depuis quelque tems les moyens de faire revivre la Religion Papiste ; & le rétablissement de l'ancienne jurisdicition des Ecclésiastiques Romains étoit un pas qui paroiffoit très-important pour l'accomplissement de ce dessein. Mais cette action de la Reine doit particulièrement étre attribuée au crédit de Bothwell, qui agissoit par des motifs bien plus criminels. \* Son ambition démesurée lui avoit déjà fait enfanter ce projet audacieux, qu'il mit bientôt après à exécution. L'usage qu'il fit dans la suite de cette autorité rendue aux Ecclésiastiques Papistes, fait appercevoir les raisons qu'il eut alors de contribuer de tout son pouvoir à leur procurer cet avantage. Cependant le Clergé Protestant n'étoit pas spectateur tranquille d'une démarche qui tendoit à la ruine totale & inévitable de la Religion réformée. Mais comme il désespéroit d'obtenir de la Reine les remèdes convenables au mal dont il étoit menacé, il adressa ses représentations à tout le corps de la Noblesse Protestante. On connoissoit le zèle ardent des Nobles

pour la Religion nouvelle, & on avoit lieu de croire qu'ils feroient émus à l'aspect du danger auquel elle se trouvoit exposée. \* Nous ignorons quel fut le succès de ces exhortations pathétiques du Clergé Protestant. La scène changea tout d'un coup & présenta des événemens d'une espece bien différente. Un spectacle d'horreur attira tous les regards, & la Nation ne fut plus occupée que de cette fanglante tragédie.

1566.

Le Roi, après avoir quitté Stirling, & avant que d'être arrivé à Glasgow, tomba dans un état très-dangereux. La violence de la maladie, & ses symptômes extraordinaire, firent naître aussi-tôt des soupçons assez communs dans ce siècle; on jugea que le Roi avoit été empoisonné. \*\* Les historiens sont tellement en contradiction sur ce fait, qu'on ne peut rien déceler avec certitude, ni sur la nature ni sur les causes de la maladie du Roi. \*\*\*

1567.

Le Roi tombe malade à Glasgow.

\* Keith, 567. \*\* Melvil, 154. Knox, 401.

\*\*\* Mr. Buchanan & Knox disent positivement que le Roi avoit été empoisonné, & qu'il avoit le corps tout couvert de pustules noires & putrides. Buchanan ajoute, qu'Abernethy Médecin du Roi déclara publiquement que ces symptômes étoient les effets du poison, & que la Reine avoit refusé d'en-

1567.

Sa vie fut dans le plus grand danger. Cependant après avoir langui pendant quelques semaines, la force de sa constitution prit enfin le dessus & le tira des portes de la mort.

Marie traita le Roi avec indifférence.

Marie traita le Roi, dans cette occasion, avec la même indifférence qu'il lui avoit marquée lorsqu'elle étoit malade à Jedbourg. Elle ne ressentoit plus ces charmes de l'amour conjugal, cette heureuse sympathie, cette tendresse qui rend ingénieux à soulager les maux d'une personne qu'on aime,

voyer son Médecin pour visiter le Roi. *Buch.*, 349. *Knox*, 40. 2°. *Blackwood*, *Caufin*, &c. *Jebb*. vol. II. 24, 59, assurent que la maladie du Roi éroit la petite vérole. La Reine, dans une de ses lettres, l'appelle *Pockish man*. *Good*. vol. II. 15. Cette opinion paroît encore autorisée, par ce que dit *François Paris*, que le Roi fut logé à *Kirk of Field*, où il éroit resté dans le Palais, le jeune Prince auroit pu gagner la maladie contagieuse. *Adersf.* vol. II. 193. *Carte* rapporte comme une preuve de l'attachement de la Reine pour son mari, que cette Princesse qui n'avoit point eu la petite vérole risqua de l'aller voir. Vol. III. 446. Si cela éroit vrai, la Reine auroit eu un prétexte pour être long-tems sans le voir; mais Marie avoit eu la petite vérole dans son enfance. *Sadler's Letters*, 3°. *Bishop Leslie* assure que la maladie du Roi éroit la vérole, *Keith*, 364. not. (b) Cette maladie éroit alors regardée comme tellement contagieuse, que ceux qui en étoient attaqués étoient séquestrés hors des remparts des villes.

1567.

& qui fait trouver du plaisir à les partager. Dans une conjoncture aussi critique, elle ne laissa appercevoir aucune trace de cette passion si douce & si légitime. Pendant le plus fort de la maladie du Roi elle ne s'occupoit que de voyages d'amusement en différents endroits du pays, & elle laissa passer près d'un mois avant que de songer à l'aller voir à Glasgow. Cependant la violence du mal se dissipâ, & lorsqu'elle y fut, ce Prince quoique encore foible & languissant, étoit hors de tout danger.

La méintelligence entre la Reine & son mari n'étoit point occasionnée par ces legeres altercations, par ces petites querelles passageres qui jettent quelquefois du froid entre un mari & une femme, mais qui ne détruisent pas entièrement leur union. Cette querelle fatale étoit fomentée par le concours de toutes les passions qui agissent avec le plus de violence sur le cœur d'une femme & qui peuvent la porter aux dernières extrémités. Le Roi payoit d'ingratitude les faveurs dont elle l'avoit comblé; il la traitoit avec mépris, il avoit violé la foi conjugale, il empêtoit sur son autorité, il conspiroit

1567.

contre ses favoris, on ne voyoit en lui que jalousie, insolence & opiniâtréte. Marie se plaignoit, & avec juste raison, de tant d'injures, elle les ressentoit vivement; la douleur de voir son amour outragé & méprisé la transportoit hors d'elle-même, & la porta à ces marques de désespoir dont nous avons déjà fait le récit. Son animosité contre le Roi ne s'étoit point rallentie depuis que ce Prince étoit sorti de Stirling. On voit encore une lettre écrite de sa propre main, immédiatement avant son départ pour Glasgow, à son Ambassadeur en France, & on n'y apperçoit aucun indice d'une prochaine réconciliation. La Reine y parle au contraire avec aigreur, de l'ingratitude du Roi, de la jalousie avec laquelle il éprouvoit toutes ses actions, du désir qu'il marquoit de la troubler dans son administration, & elle paroissoit, en même-tems, regarder toutes ces entreprises avec le dernier mépris. \*

La Reine va voir le Roi à Glasgow. Après avoir reconnu ces sentiments dans le cœur de Marie, on ne s'attendroit point à la voir partir pour se rendre auprès du Roi; on jugeroit au

\* Keith, *Prof. VII.*

moins, que dans une telle entrevue, ————— 1567.  
 il ne pouvoit y avoir que beaucoup de  
 réserve, de méfiance & de soupçons.  
 Cependant les choses se passèrent bien  
 différemment; non-seulement la Reine  
 alla voir Henri à Glafgow, mais elle  
 s'efforça dans toutes ses paroles & par  
 toutes ses actions, de lui donner des  
 marques d'une affection extraordinaire.  
 Ces démonstrations d'amitié firent tout  
 leur effet sur l'esprit du Roi, aussi fou-  
 ple & aussi crédule dans de certains  
 momens, qu'il étoit entêté & inflexi-  
 ble dans d'autres occasions. Mais ce  
 changement subit dans la conduite de  
 la Reine paroîtra suspect à ceux qui  
 connoissent le cœur humain, qui sa-  
 vent combien les maux qui viennent  
 troubler la tranquillité domestique sont  
 difficiles à guérir, & combien les re-  
 medes qu'on veut y apporter agissent  
 lentement. On y reconnoîtra l'artifice,  
 & on jugera que cette démarche ex-  
 traordinaire & imprévue de la Reine ne  
 pouvoit être que le prélude de quel-  
 que noir complot.

Mais ce ne fut pas sur de simples  
 soupçons que Marie fut alors taxée de Diffimula-  
tion de la  
Reine.  
 dissimulation. Deux lettres qu'elle écri-  
 vit à Bothwell pendant le séjour qu'elle

1567.

fit à Glasgow, & qui sont devenues fameuses, développent entièrement toute cette scène d'iniquité. Bothwell avoit eu un succès prodigieux dans toutes ses entreprises ambitieuses & criminelles, & il étoit venu au point de gagner un empire absolu sur l'esprit de la Reine. Dans les circonstances où Marie se trouvoit, on pouvoit présumer qu'un homme d'un mérite moins distingué que Bothwell, moins adroit & moins insinuant que lui, & qui auroit rendu des services bien moins importans, seroit venu à bout de gagner imperceptiblement le cœur d'une femme, & de le subjuger entièrement. La foi conjugale est rarement observée parmi les personnes du plus haut rang. Ce vœu sacré pour les gens du commun, n'excite malheureusement dans l'ame des Grands que des scrupules très-foibles & très-rares. Les mœurs de la Cour où Marie avoit été élevée, avoient contribué à établir & à fortifier ce vice dans son cœur. Le ton de galanterie de la Cour de France, sous les regnes de François I & Henri II; la grossièreté du génie militaire dans ce siècle; la permission d'aller dans toutes les compagnies, qu'on commençoit alors à don-

ner aux femmes, avant qu'elles eussent acquis cette délicatesse de sentimens, cette politesse réservée, si nécessaires pour y conserver la pureté des mœurs, avoient introduit parmi les François une dissolution & une licence qui étoient portées à un point excessif. De tels exemples devenus familiers à Marie dès son enfance, ne pouvoient pas manquer d'éteindre en elle cette horreur du vice, si naturelle aux ames vertueuses. La conduite singuliere du Roi, & ses débordemens, diminuoient sans doute la répugnance que Marie pouvoit avoir à ouvrir son cœur à des sentimens criminels; les chagrins de la Reine & le dépit de voir son amour méprisé, pouvoient justifier à ses yeux tout ce qui lui annonçoit le plaisir de la vengeance; toutes ces causes réunies contribuerent peut-être à allumer dans son cœur une passion nouvelle.

1567.

Mais sans avoir recours aux conjectures qu'on peut former sur l'origine & les progrès de cette passion, les lettres même de la Reine ne respirent que la tendresse, & sont dictées par l'amour le plus ardent. Les termes dans lesquels Marie exprime son affection pour

Motifs de  
la conduite  
de la Reine.

1567.

Bothwell, ne laissent aucun doute sur les motifs de la conduite que la Reine tint dans la suite, & donnent l'explication de plusieurs faits qui, sans cette passion pour Bothwell, ne seroient que mysteres, inconséquences, & absurdites. Si l'on veut croire que cette réconciliation avec son mari fût sincere, il est impossible d'en rendre raison d'une maniere satisfaisante ; mais écoutons la Reine elle-même & nous verrons que, de son propre aveu, ce prétendu raccordement n'étoit qu'artifice & tromperie. Comme tout le monde étoit instruit de son aversion pour son mari, des soupçons qu'elle avoit sur sa conduite, de l'attention avec laquelle elle observoit toutes ses démarches ; des gens officieux, toujours prêts à saisir de pareilles occasions, l'entretenoient continuellement des actions du Roi, & leurs récits étoient toujours chargés de circonstances absurdes, ou tout au moins exagérées. Les uns lui disoient, que le Roi vouloit se saisir de la personne du Prince son fils, & s'emparer du gouvernement sous le nom du jeune Prince. D'autres assuroient que le Roi étoit déterminé à sortir sans délai du Royaume, & qu'il y avoit déjà un

1567.

vaïsseau caché dans la rivière de Clyde, & tout prêt à le recevoir pour le transporter.\* Cette dernière chose étoit ce que Marie redoutoit le plus. La retraite d'Henri dans les pays étrangers, auroit été infiniment déshonorante pour la Reine, & auroit entièrement déconcerté les mesures de Botwell. Le Roi étant à Glasgow, dans la partie du Royaume où sa famille avoit le plus de crédit, & à une distance éloignée de la résidence de la Reine, il lui étoit bien plus aisé d'exécuter ce projet. Il falloit donc, pour l'empêcher de former quelque plan extraordinaire, le ramener en quelque endroit où il fut plus immédiatement sous les yeux de la Reine. A cet effet Marie employa tout son art pour regagner la confiance du Roi, & lorsqu'elle y fut parvenue, elle lui proposa de se rapprocher du voisinage d'Edimbourg, sous le prétexte qu'il y seroit plus commodément pour y recevoir les avis des médecins, & qu'elle-même seroit plus à portée de le venir voir sans être trop long-tems éloignée de son fils. \*\* Le Roi eut la foiblesse de se rendre à ces repré-

La Reine  
attire le Roi  
à Edimbourg.

\* Keith, *Pref. VIII.* & Good. vol. II. 8.

1567.

tentations, & comme il n'étoit pas en état de supporter la fatigue du voyage, on le mit dans une litiere & on lui fit prendre le chemin d'Edimbourg.

L'endroit préparé pour recevoir le Roi, étoit une maison appartenante au Prevôt d'une Eglise Collégiale appelée *Kirk of Field*, l'Eglise des champs; elle étoit presque sur le même terrain où est actuellement la maison du Principal de l'Université. \* Sa situation en pleine campagne, sur un terrain élevé, lui donnoit tous les avantages de la salubrité de l'air; mais en même tems la solitude de ce lieu le rendoit très-propre à faire un mauvais coup, & il paroifsoit manifestement qu'on l'avoit choisi à dessein pour l'exécution du crime qu'on méditoit.

Il y est assassiné. Cependant Marie continuoit ses soins & ses assiduités auprès du Roi, & elle étoit rarement un jour sans le voir. Elle coucha même plusieurs nuits dans une chambre qui étoit de son appartement. Elle lui prodiguoit tant de marques de tendresse & de confiance,

\* M. Robertson occupe aujourd'hui cette maison fameuse, comme Principal de l'Université d'Edimbourg.

qu'elle vint enfin à bout de calmer presqu'entièrement les soupçons & les craintes qui avoient trouble le Roi pendant si long-tems. Mais pendant que le Roi se livroit follement aux illusions d'un beau rêve, pendant qu'il croyoit appercevoir le retour de son ancienne prospérité, il touchoit au moment de sa perte. Le dimanche neuf Février, la Reine partit à onze heures du soir de *Kirk of Field* pour se trouver à un bal qui se donnoit au Palais d'Edimbourg. Le lendemain à deux heures du matin, la maison où étoit le Roi, sauta par l'effet d'une mine. L'ébranlement & le fracas occasionnés par cette explosion subite, jettèrent l'allarme dans toute la ville. Les habitans coururent à l'endroit d'où venoit le bruit. On trouva le corps du Roi, & celui d'un domestique couché dans la même chambre, étendus morts dans un jardin voisin qui étoit en dedans des remparts de la ville. Les corps n'étoient point endommagés par le feu, ils n'avoient pas la moindre contusion; on n'y appercevoit même aucune marque de violence.

Tel fut le malheureux sort d'Henri Stuart Lord Darnly, lorsqu'il n'étoit Caractere du Roi Henri <sup>ti.</sup>

1567. encore que dans la vingt & unième année de son âge. Un extérieur avantageux, qui n'étoit soutenu d'aucun mérite personnel, mais qui fut secondé par les caprices de la fortune, le porta à un degré d'élévation dont il étoit fort indigne. Ses extravagances & son ingratitude lui firent perdre le cœur d'une femme qui avoit tout sacrifié à la passion déreglée qu'elle avoit conçue pour lui. Son insolence & sa légereté avoient éloigné de lui tous les Nobles qui avoient contribué avec le plus de zèle à son agrandissement. Ses caprices l'avoient exposé au mépris du peuple qui le regardoit autrefois avec vénération comme le descendant de ses anciens Rois, & de ces fameux héros de l'Ecosse. Si une mort naturelle avoit terminé ses jours, il avroit emporté peu de regrets, & il seroit bientôt tombé dans l'oubli. Mais la cruauté de sa destinée, le peu d'empressement avec lequel on poursuivit la vengeance de ce meurtre, ont rendu son nom mémorable, & le présentent à la postérité comme l'objet d'une commisération, qu'il n'auroit jamais excitée, si sa mort avoit été moins extraordinaire.

Tous les esprits étoient en suspens. On cherchoit à pénétrer quels pouvoient être les auteurs de ce forfait. Presque tous les soupçons tomboient sur Bothwell ; \* & on jettoit quelques propos qui chargeoient la Reine d'avoir eu connoissance de ce complot détestable. Les preuves qui nous sont restées contre Bothwell mettent son crime dans toute l'évidence dont une action de cette espece peut être suscep-  
tible. Les sentimens si connus de la Reine pour son mari, justifient les soupçons qu'on forma alors contre elle, ou les rendent au moins probables. \*\*

1567.

Bothwell & la Reine sont soupçonnés d'être les auteurs du meurtre.

Deux jours après l'assassinat du Roi, la Reine fit publier une déclaration par laquelle elle promettoit une forte récompense à quiconque découvriroit ceux qui étoient les auteurs de ce crime horrible & détestable. \*\*\* Bothwell étoit alors un des sujets les plus puissans du Royaume, au comble de la faveur auprès de la Reine qui le protégeoit ouvertement, & devenu formi-

\* Melvil, 155. Anders. vol. I, 156.

\*\* V. dans l'Appendix, la dissertation sur le meurtre du Roi Henri Darnly, & sur l'authenticité des lettres de Marie à Bothwell.

\*\*\* Anders. vol. I, 36.

L. 1567. — dable par son autorité personnelle ; cependant le peuple ne put ni dissimuler ses sentimens , ni contenir l'indignation qu'il avoit conçue contre lui. On vit aussi-tôt , dans presque toutes les places publiques , des placards dans lesquels on l'accusoit du meurtre , & où les complices étaient nommés ; des peintures faites dans la même vue , & qui représentoient le crime & les auteurs ; on entendoit dans le silence de la nuit , des voix qui lui attribuoient cette action barbare ; & ceux qui faisoient courir ces bruits , ne s'en renoient pas seulement à accuser Bothwell , ils faisoient entendre que la Reine elle-même avoit participé au crime. \* Cette accusation hardie qui attaquoit si directement la réputation de Marie , attira toute l'attention de son Conseil , & en s'attachant à la recherche des auteurs de ces libelles , on se rallentit sur celle des meurtriers du Roi. \*\* On ne pouvoit pas non plus s'attendre que Marie fût fort empêtrée de découvrir ceux qui l'avoient délivrée d'un mari pour lequel elle avoit une haine si envenimée. Bothwell ,

\* Anders, vol. II , 156. \*\* Anders vol. I , 38  
qui

1567.

qui avoit la suprême direction de cette affaire , ainsi que de toutes celles du Royaume , avoit un intérêt marqué à étouffer & supprimer tout ce qui pouvoit tendre à l'éclaircir , & à tâcher de l'ensevelir , s'il étoit possible , dans l'ombre & le silence. Cependant on fit quelques perquisitions ; quelques personnes furent appellées devant le Conseil : mais les informations se firent avec une négligence portée jusqu'à l'indécence , & de maniere à répandre un voile épais sur cette scéne d'horreur. \*

Ce ne fut pas seulement en Ecosse, que Marie fut soupçonnée d'avoir trempé dans ce crime si opposé à tous les sentimens de la nature : un bruit aussi déshonorant pour une Reine n'avoit point pris naissance au milieu des troubles & des factions , & ne devoit point son origine aux ressentimens & à l'animosité des Nobles d'Ecosse & de ses propres sujets. Le récit de l'assassinat du Roi , le détail de toutes ses circonstances se répandirent en un instant dans toute l'Europe ; & dans ce siècle où les actions de violence & les for-

\* Anders. Vol. IV. 167, 168.

1567.

faits étoient si communs, ce crime nouveau fut généralement détesté. Les malheureuses contestations de la Reine avec son Mari, avoient fait pendant si long-tems la matiere de toutes les conversations, que les premieres conjectures qu'on forma sur la mort extraordinaire du Roi, étoient toutes au désavantage de Marie. Ses amis, après avoir fait d'inutiles efforts pour justifier sa conduite, la supplierent de faire poursuivre vivement les meurtriers, persuadés que la sévérité dont elle useroit dans cette occasion, ferroit plus que toute autre chose l'apologie de la Reine, & ferroit la preuve la plus assurée de son innocence.\*

Lennox  
accuse Both-  
well de la  
mort du Roi.

Cependant Lennox pressoit fortement la Reine de poursuivre la vengeance du crime, & il la fatiguoit par ses importunités. Ce Seigneur avoit partagé la disgrâce de son fils, la Reine le traitoit avec beaucoup d'indifférence, & il se tenoit le plus qu'il pouvoit éloigné de la Cour. Un événement aussi douloureux pour le cœur d'un pere, & qui détruisoit en un instant tous les projets d'ambition de Lennox, ral-

\* Keith, *Pref. IX.*

luma son indignation, & lui fit prendre le parti d'écrire à la Reine. Il se hasarda à lui donner des avis sur les moyens les plus sûrs de découvrir & de convaincre les auteurs d'un crime qui lui enlevoit un fils, & qui faisoit perdre un mari à la Reine. Il la pressoit fortement de poursuivre avec vivacité les criminels, & de les mettre promptement entre les mains de la justice. Il lui déclaroit les soupçons qu'il avoit de Bothwell & de ceux qu'on accusoit d'être ses complices. Il lui représentoit qu'il étoit de la bienfaveur de faire arrêter ceux qui étoient chargés d'un crime aussi atroce, ou du moins de les bannir de sa présence & de sa Cour ; & que ces moyens seroient les plus efficaces pour démasquer les criminels, & mettre leurs forfaits en évidence. \*

Marie étoit alors à Seaton où elle s'étoit retirée après les obseques du Roi. Le corps fut déposé avec ceux des Monarques d'Ecosse. La cérémonie se fit sans beaucoup d'appareil, mais avec décence. \*\* La premiere partie de la demande du Comte de

1567.  
21 Février.

\* Keith, 369    \*\* Anderson, vol. I. 23.

— 1567. — Lennox ne pouvoit être éludée sous aucun prétexte. Il fut résolu qu'on tra-  
duiroit Bothwell en justice réglée.

Marie con- Mais au lieu de le releguer dans une  
tinue à favo- prison, Marie l'admettoit dans tous  
riser Both- ses conseils, & laissoit un homme re-  
well. — gardé généralement comme le meur-  
trier de son Mari, jouir de toute la  
sécurité, de toute la dignité & de  
toute la puissance d'un favori. \* Les  
offices dont Botwhel étoit déjà en  
possession, lui donnoient le comman-  
de l'Ecosse. Le Château d'Edimbourg  
étoit une place trop considérable pour  
ne pas être un objet des desirs de  
Bothwell. La Reine, pour engager le  
Comte de Mar à remettre le gouver-  
nement de cette place, consentit que  
la personne du jeune Prince fût remis-  
se entre les mains du Comte, & elle

19 Mars. donna aussi-tôt le gouvernement de  
cette forteresse importante à Bothwell.  
\*\* Tant de démarches inconsidérées  
dans la conduite de la Reine, des  
actions aussi opposées à toutes les ré-  
gles de la sagesse & de la bienféance,  
ne pouvoient être attribuées qu'au com-

\* *Id. Ibid. 40. &c.*

\*\* Anders. vol. I. *Pref. 64. Keith, 379.*

ble de l'extravagance , ou aux transports de l'amour. On connoissoit l'esprit & les talens de Marie ; elle étoit sur le premier point hors de tout soupçon : quant au second , on en eut bien-tôt des preuves frappantes & indubitables.

1567.

L'attentat de Bothwell n'étoit point encore dans toute son évidence. Ses accusateurs ne produisoient que des raisonnemens vagues , & des conjectures incertaines. On craignoit que le tems ne dévoilât le crime & ne répandît trop de lumiere sur toutes les circonstances d'un forfait dans lequel tant de personnes étoient compliquées. Ce fut par ces considérations que dans une assemblée du Conseil privé qui se tint le 28 de Mars , on assigna le jugement de cette affaire au 12 d'Avril. La Loi permettoit un délai bien plus long , & la maniere dont les affaires criminelles se traitoient dans ce siècle , paroissoit même l'exiger ; cependant par le détail des circonstances , on voit que ce délai quoique très-court , fut encore considérablement abrégé , & que l'assignation envoyée à Lennox ne lui donnoit qu'onze jours pour se préparer à former son accusation con-

On presse  
le jugement  
des meur-  
triers du Roi.

1567. — tre un homme qui avoit sur lui tant de supériorité , soit pour la puissance , soit pour la faveur.\* Personne en Ecosse n'étoit moins en état que Lennox d'entrer en lice contre un adversaire aussi puissamment soutenu. On avoit rendu à Lennox les biens de ses pères lorsqu'il avoit été rappelé en Ecosse , mais pendant son bannissement il étoit bien déchu de son ancien état.

\* L'acte du Conseil privé qui détermine le jour où Bothwhel devoit être jugé , est daté du 28 Mars , qui étoit un jeudi. *Anders. Vol. I. 50.* L'ordre de la Reine donné aux huissiers ou sergents , & qui les autorisoit à sommer Lennox de se trouver au jugement , est daté du 29. *Anders. Vol. II. 97.* Il fut sommé , par cri public , à la croix d'Edimbourg , le même jour 29 Mars : *Ibid. 100.* à ses domiciles de Glasgow & de Dumbarton , les 30 Mars , 1er & 2 Avril. *Ibid. 101.* & à Perth , le 1er Avril , *Ibid. 102.* Quoique Lennox fit alors sa résidence à 40 milles d'Edimbourg , on auroit pu lui donner plusstôt la citation. Ce délai inutile donna lieu à bien des soupçons. Il est vrai que par une lettre du 24 Mars Marie invite Lennox à venir la semaine suivante à Edimbourg. Elle l'avertit qu'elle est dans l'intention de poursuivre le jugement sans délai , & cet avis n'est donné à Lennox que peu de jours auparavant. Mais Lennox ne put sçavoir précisément le tems où l'on devoit procéder au jugement , ni en être instruit légalement & avec certitude qu'onze ou douze jours avant celui auquel il fut sommé de comparaître. Suivant les Loix & les usages de l'Ecosse , de ce tems-la , les parties devoient dans le cas de crime de trahison , être assignées quarante jours avant le jugement.

Ses vassaux avoient profité de son séjour en Angleterre, pour s'arroger une sorte d'indépendance, & Lennox n'avoit point repris cet ascendant, ce pouvoir absolu, qu'un Chef féodal avoit ordinairement sur ses vassaux. Il ne pouvoit attendre aucun secours de la part des diverses factions qui divisoient les Nobles. Pendant la courte durée de la prospérité de son fils, il avoit fait des démarches qui avoient indisposé contre lui le Comte de Murrai. Ce Seigneur & tous ses adhérens avoient rompu ouvertement avec le Comte de Lennox. Les partisans de la maison d'Hamilton étoient ses ennemis jurés, & cette haine étoit devenue héréditaire. Huntly étoit entré dans la plus étroite confédération avec Bothwell, & il avoit ainsi encouru la disgrâce de la Nation. Lennox étoit seul, & il n'avoit pour lui que la justice de sa cause qui appelloit si hautement ses concitoyens à son secours, & qui réclamoit les droits de l'honneur & de l'humanité.

Une chose qui est encore très-remarquable, c'est que Bothwell assistoit lui-même à ce Conseil privé où l'on réglloit le tems & la forme de son ju-

1567.

gement & qu'il y siégeoit comme un des Membres : qu'il jouissoit non-seulement d'une pleine liberté, mais qu'il étoit même admis en la présence de la Reine qui lui faisoit toujours un accueil également distingué, & qui le traitoit comme auparavant avec la plus grande familiarité. \*

Lennox de-  
mande un  
délai.

La précipitation du jugement des meurtriers du Roi portoit la douleur dans l'ame de Lennox, & mettoit le comble à ses ressentimens. Rien n'étoit plus cruel pour un pere, que de voir toutes ses démarches dans l'accusation des meurtriers de son fils, dirigées par la personne même qui étoit accusée, & concertées de maniere à cacher plutôt le crime qu'à le découvrir. Lennox voyoit que cette procédure n'étoit qu'un jeu, il appercevoit quel en seroit le succès, & voyoit qu'en se hasardant de comparoître au jour marqué, il risquoit la sûreté de sa personne sans en retirer aucun avantage pour le bien de sa cause. Les premières lettres qu'il avoit écrites à ce sujet, étoient conçues dans les termes les plus respectueux, mais on y trouvoit quelques traces de

\* Anders. vol. I. 50. 52.

la méfiance qu'il avoit de la Reine. Il prit alors un autre ton, & il parla sans voile ni déguisement. Il se plaignit hautement de l'injustice qu'on lui faisoit en mettant dans ce jugement une précipitation si contraire aux loix. Il fit de nouvelles représentations sur l'indécence qu'il y avoit à laisser Bothwell jouir de la liberté, & à lui conserver même toute son influence dans les conseils de la Reine. Il faisoit encore sentir à la Reine combien l'honneur de sa Majesté étoit intéressé à donner quelques preuves de sa sincérité dans la poursuite des meurtriers du Roi, en exilant un homme qu'on regardoit comme l'auteur du crime, & contre lequel il y avoit des soupçons aussi forts & aussi bien fondés. Il finissoit par déclarer qu'il étoit déterminé à ne se point trouver à un jugement dont la forme & les circonstances étoient si irrégulieres & si peu satisfaisantes pour lui.\*

Il paroît néanmoins que Lennox Lennox réclame la protection d'Elizabeth. comptoit peu sur le succès de ses démarches auprès de Marie, car dans le même tems, il supplioit Elisabeth

\* Anders. vol. I. 52.

1567.

de lui accorder son entremise pour obtenir le délai qu'il demandoit.\* Lennox ne pouvoit pas donner une plus forte preuve des soupçons qu'il avoit conçus contre la Reine, qu'en se rabaissant ainsi à implorer l'assistance d'une Reine étrangere qui avoit donné à son fils tant de marques de mépris, & qui l'avoit traité lui-même & toute sa famille avec la plus grande rigueur. Elisabeth disposée à saisir toutes les occasions qui se présentoient de se mêler des affaires de l'Ecosse, écrivit sur le champ à Marie. Elle lui conseilloit de différer pour quelque tems le jugement : elle lui répétoit les mêmes argumens dont Lennox s'étoit servi, & elle lui faisoit sentir dans les termes les plus forts & les plus capables de la convaincre, les interprétations peu favorables auxquelles sa conduite seroit exposée, si elle persistoit dans la forme de procéder qu'elle avoit jusqu'alors adoptée. \*\*

On continua de procéder au jugement.

Ni les sollicitations d'Elisabeth, ni les supplications de Lennox, ne purent rien gagner sur l'esprit de Marie. Le jugement ne fut point différé. Au jour

\* Good. vol. II. 352.

\*\* Anders. Pref. 60. Appendix. N° XIX.

marqué, Bothwell se présenta, mais avec une suite formidable, capable d'en imposer à ceux qui auroient voulu le condamner, & qui mettoit dans l'impossibilité de le punir. Les amis & les vassaux de Bothwell, qui s'étoient rassemblés des différentes parties du Royaume pour l'assister au jugement, formoient un corps très-nombreux, & il étoit encore suivi par une troupe de soldats soudoyés qui marchoient en signes déployées dans les rues d'Edimbourg. \* La Cour de justice se tint suivant les formalités ordinaires. On présenta l'accusation formée contre Bothwell, & Lennox demandeur fut appellé pour la soutenir. Robert Cunningham, attaché à Lennox, comparut au nom de son maître. Il fit à l'assemblée des excuses de l'absence de Lennox, qui attendu la brièveté des délais, n'avoit pas eu le tems d'assembler ses amis & ses vassaux sans le secours desquels il ne pouvoit pas risquer de se rendre partie contre un adversaire aussi puissant. Il demandoit en conséquence à la Cour de suspendre la procédure, & il protesta con-

1567.

\* Anders. vol. I. 135.

1567.

tre toute sentence qui seroit rendue dans le moment présent, déclarant qu'elle devoit être regardée comme nulle & illégitime. Bothwell, de son côté, insistoit pour que la Cour procédât dans l'instant même au jugement. On produisit une lettre de Lennox par laquelle il demandoit lui-même à la Reine de poursuivre les meurtriers sans aucun délai. Les objections de Cunningham ne furent point écoutées, & les Commissaires composés de Pairs & de Barons du premier ordre, prononcerent que Bothwel n'étoit point coupable du crime qu'on lui imputoit.

Bothwell  
est déclaré  
innocent.

Personne ne comparut pour être accusateur de Bothwell, aucun témoin ne fut entendu, on ne produisoit point contre lui de preuve évidente. Les Juges ne purent ainsi se dispenser de le décharger de l'accusation. Cependant cette sentence ne répondit point aux vœux du peuple & n'appaifa point ses murmures. Toutes les circonstances du procès donnoient lieu à des soupçons qui paroisoient fondés, & qui excitoient l'indignation : & le jugement qui fut prononcé fut plutôt regardé comme un indice du crime de Bothwell, que comme une preuve de

son innocence. On afficha en différens endroits, des écrits injurieux, des satyres envenimées, qui exprimoient dans les termes les plus forts tout le ressentiment du peuple.

1567.

Il parut même que les Juges avoient prévu les reproches que leur maniere de procéder pouvoit leur attirer, & qu'ils crurent devoir les prévenir. Dans le même tems qu'ils firent le rapport de leur sentence qui déchargeoit Bothwell, le Comte de Caithness protesta en leur nom, qu'on ne pouvoit dans cette occasion les taxer d'aucun crime, puisqu'il n'avoit point paru d'accusateur, & qu'on n'avoit fourni aucune preuve de l'accusation. Il observa aussi que dans la dénonciation on avoit donné le neuf Février au lieu du dix, pour le jour auquel le meurtre avoit été commis, circonstance qui prouvoit que le projet d'accusation avoit été dressé avec la plus grande négligence, & dans un tems où les esprits étoient disposés & avec raison à prendre ombrage de tout. Cette remarque minutieuse fortifia & confirma les soupçons.\*

\* Jugement de Bothwell, &c. Anders. Vol. 97.

Bothwell lui-même ne se fioit point au jugement qui avoit été rendu en sa faveur , & il ne le regardoit point comme une entiere justification. Aussitôt après qu'il eut été déchargé de l'accusation , il profita d'un usage qui n'étoit point encore abrogé , & il publia un écrit dans lequel il offroit le combat singulier à tout Noble de bonne renommée , qui oseroit l'accuser d'avoir eu part au meurtre du Roi.

Cependant Marie continuoit à traiter Bothwell , comme s'il eût été pleinement justifié. L'ascendant qu'il avoit pris sur son cœur , & le crédit prédominant qu'il avoit dans ses Conseils , se manifestoient tous les jours de plus en plus. Lennox qui ne pouvoit pas se croire en sûreté dans un pays où le meurtrier de son fils avoit été absous contre toute justice , où le criminel étoit comblé d'honneurs contre toutes les règles de la bienséance , prit le parti de la fuite , & se retira précipitamment en Angleterre. \*

Deux jours après le jugement , le Parlement s'assembla , & à l'ouverture des séances , la Reine donna à Both-

\* Keith , 378. Not. ( a )

well une marque de distinction en le chargeant de porter le sceptre devant elle. \* La plupart des actes qui furent passés avoient pour but de fortifier le parti de Bothwell & de favoriser l'avancement de ses projets. Il y obtint la confirmation de toutes les possessions & de tous les honneurs qu'il tenoit de l'affection de la Reine, & dans l'acte qui fut passé à cet effet, on faisoit les plus grands éloges des fideles services qu'il avoit rendus dans tous les tems à la Couronne. On y confirmoit aussi la démission que le Comte de Mar avoit donnée de son gouvernement du Château d'Edimbourg. La sentence de proscription contre Huntly fut révoquée, lui & ses partisans furent rétablis dans tous les honneurs & biens de leurs ancêtres. La plupart des Membres de la commission qui avoit absous Bothwell, obtinrent la ratification des concessions faites en leur faveur: & comme les écrits satyriques se multiplioient de jour en jour, on fit une loi par laquelle il étoit ordonné à tous ceux entre les mains de qui des papiers de cette espèce pour-

\* *Id. Ibid.*

1567. roient tomber , de les supprimer à l'instant : & s'il arrivoit que par leur négligence , de pareils papiers fussent distribués , ils étoient déclarés atteints de crime capital , comme s'ils en avoient eux-mêmes été les auteurs.

**Loi remar- quable en fa- veur de la Ré- formation.** Mais le consentement que la Reine

donna à un acte du Parlement qui fut alors rendu en faveur de la Religion Protestante, prouva invinciblement l'empire absolu que Bothwell avoit pris sur l'esprit de Marie. L'attachement que la Reine avoit pour la Religion Romaine étoit toujours le même , & toujours également superstitieux. Elle n'avoit jamais perdu le projet de la rétablir , ni perdu l'espérance d'y réussir. Elle avoit encore pris depuis peu à cet effet , de nouveaux engagemens , & elle avoit hazardé publiquement des démarches plus hardies qu'aucunes de celles qui les avoient précédées. Mais des motifs très - puissans encourageoient Bothwell à favoriser cette Loi si avantageuse à la Réformation. Cet homme avoit commis des crimes qui le rendoient , & avec juste raison , l'objet de l'exécration publique. Il rouloit dans sa tête d'autres projets , & il prévoyoit que ces nouvelles entreprises excite-

roient plus que jamais contre lui une indignation générale. Il espéroit que cette Loi agréable au peuple pourroit faire une diversion, & éloigner les ressentimens de la Nation. Il se flattoit d'expier tous ses forfaits, en procurant à la Religion Protestante une sécurité à laquelle on n'avoit pas lieu de s'attendre; d'appaiser par ce moyen les clamours du Clergé, & d'amener le peuple à soutenir ses entreprises criminelles, ou du moins à les tolérer. En effet ce nouvel acte étoit si favorable à la doctrine des Réformés, que le Parlement qui s'assembla l'année suivante sous des chefs disposés bien plus favorablement pour la Réforme, ne put y rien ajouter de plus fort ni de plus clair, & jugea qu'il suffissoit de le ratifier de point en point. \* L'approbation d'un acte de cette espece étoit de la plus grande inconséquence par rapport à toutes les maximes que la Reine avoit adoptées dans toutes les époques de sa vie: mais le crédit prédominant de Bothwell triompha de la résistance de Marie, & il obtint

1567.

\* Parl. I. Jac. VI. C. 31.

1567. d'elle une chose qu'elle avoit constamment refusée aux sollicitations des assemblées de l'Eglise, & aux suppli-cations de ses peuples. \*

Bothwell Jusqu'alors Botwell avoit eu dans ses entreprises tout le succès que l'au-dace la plus téméraire pouvoit lui ne à l'épou-faire espérer. Il avoit gagné entière-fer.

obtient des Nobles d'en-gager la Rei-ne à l'épou-faire espérer. Il avoit gagné entière-ment le cœur de la Reine: le meurtre du Roi n'avoit excité aucun souleve-ment parmi le peuple: les Pairs l'a-voient renvoyé absous, avoient décla-ré qu'il n'avoit aucune part à ce crime, & le Parlement avoit en quelque sorte ratifié cette décision. Mais dans un

\* Buchanan, *Hist. 355.* ne fait aucune mention de cette Loi: il assure au contraire que la Reine, malgré les promesses qu'elle avoit faites en faveur de la Religion réformée, ne voulut laisser passer aucun acte à l'avantage de cette Religion, & qu'elle congédia même avec mépris les Députés du Cler-gé. Spotswood, 202. & Caldervood, *Vol. III. 41.* affirment les mêmes choses. J'aurois pu me dispen-ser de remarquer le peu d'exactitude de Buchanan, mais il est étonnant qu'un auteur aussi versé dans la connoissance de nos Loix que Spotswood, qu'un homme aussi scavan que Calderwood, ayant pu tomber dans une pareille erreur, pendant que le statut en original est encore existant dans les regil-tres du Parlement de Marie, & qu'ils avoient mê-me sous leurs yeux les actes imprimés du Parlement de Murray. On voit aussi que Buchanan lui-même avoit eu connoissance de cet acte.

Royaume où l'autorité royale étoit extrêmement limitée, où la puissance des Nobles étoit formidable, il n'osa pas, sans leur approbation, risquer une démarche qui étoit le terme de tous ses desirs, & le but où tendoient tous ses projets ambitieux. Il voulut donc commencer par s'assurer de la Noblesse, & à cet effet, il prit le moment où le Parlement se séparoit pour inviter tous les Nobles qui y avoient assisté, à se rendre chez lui. Sa maison étoit remplie de ses amis & vassaux qu'il y avoit rassemblés, & il avoit eu soin de la faire entourer de gens armés. \* Il déclara alors aux Nobles le dessein qu'il avoit formé d'épouser la Reine dont il avoit déjà, disoit-il, obtenu le consentement, & il leur demanda leur approbation sur un mariage qui selon lui n'étoit pas moins agréable à la Reine qu'honorale pour lui-même. \*\* Huntly & Seaton confidens & complices de tous les projets de Bothwell, & qui travailloient avec zèle à en assurer la réussite, applaudirent aussi-tôt à la proposition de Bothwell, & ils furent secondés par

\* Good. Vol. II. 141. \*\* Anders. Vol. I. 69.

1567.

les Ecclésiastiques papistes, gens entièrement dévoués à la Reine, & toujours disposés à flatter ses passions. Les autres intimidés par le crédit immense de Bothwell, & qui appercevoient dans toutes les démarches de la Reine les progrès étonnans de l'affection qu'elle avoit pour lui, se déterminerent à souffrir ce qu'ils ne pouvoient empêcher, & sentant qu'ils chercheroient inutilement à s'y opposer, ils voulurent se faire un mérite de leur approbation. D'autres, mais en petit nombre, paroisoient déconcertés & furieux. Mais à la fin Botwell fut employer si à propos les caresses, les menaces, les espérances, la terreur & la force, qu'il vint enfin à bout de faire signer à tous ceux qui étoient présens un écrit déshonorant pour la Nation, & qui répandit sur le génie & sur l'honneur des Ecossois une note d'opprobre dont on n'avoit point eu d'exemple dans tout le cours de ce siècle.

Ce papier contenoit les déclarations les plus précises de l'innocence de Bothwell : les expressions de reconnoissance les plus fortes, pour les bons services qu'il avoit rendus au Royaume.

Si dans la suite on venoit à former quelque accusation contre lui pour raison du meurtre du Roi, les Nobles qui avoient donné leurs signatures, s'engageoient à se réunir comme un seul homme, à se tenir fortement attachés à lui, & à risquer leurs biens & leurs vies pour sa défense. Ils le recommandoient à la Reine comme celui qu'elle devoit choisir pour mari préférablement à tout autre: & ils ajoutoient que si elle se déterminoit à lui donner cette marque distinguée de son affection, ils se chargeroient de faire réussir le mariage, & de se joindre à Bothwell avec toutes leurs forces pour s'opposer à tous ceux qui voudroient y apporter quelque empêchement. \* Parmi ceux qui signerent ce papier, les uns étoient les principaux confidens de la Reine, les autres n'avoient point entrée dans ses conseils, & avoient même encouru sa disgrâce: quelques-uns lui resterent fidèlement attachés dans tous les revers de sa fortune, d'autres furent les principaux instrumens de ses malheurs: on y voyoit un mélange des person-

1567.

\* Anders. Vol. I. 177.

1567.

nes qui étoient les plus attachées aux superstitions Romaines & des plus zélés défenseurs de la Religion Protestante.\* On ne peut pas supposer que l'intérêt commun eût porté des hommes engagés dans des partis si opposés & de sentimens si différens , à se réunir pour encourager la Reine à une démarche aussi déshonorante & qui fut si fatale à sa tranquillité. Ce bizarre assemblage fut l'effet des artifices de Bothwell. Il fit dans cette occasion un coup de maître , & qui peut être regardé comme un trait de la politique la plus adroite & la plus audacieuse. Une chose remarquable , c'est que dans tous les démêlés qui s'éléverent dans la suite entre les deux partis , dans tous les reproches qu'ils se firent , il ne fut jamais parlé de cette indigne convention. Forcés par le témoignage de leur propre conscience à condamner eux - mêmes la conduite qu'ils avoient tenue dans cette occasion , ils sentoient qu'à l'examen elle seroit toujours susceptible de mauvaises interprétations , & qu'elle feroit le plus grand tort à leur répu-

eration. Ils évitoient toujours avec soin d'en faire mention, ils vouloient sans doute la laisser dans l'obscurité & l'enfouir dans un éternel oubli. Cependant comme ce papier avoit été signé par un si grand nombre de personnes alors en faveur auprès de la Reine & qui s'y maintinrent encore dans la suite, les soupçons qu'on avoit conçus contre Marie se fortifierent; on jugea qu'elle avoit eu connoissance des projets ambitieux de Bothwell, & qu'elle ne les avoit point désaprouvés. \*

\* Parmi tous les raisonnemens qu'on a formés sur cet événement, ceux de Camden paroissent les moins exacts & les plus mal fondés. Il prétend que Bothwell avoit encouru la haine de Murray, de Morton & autres qui avoient été ses complices & ses associés dans le meurtre du Roi, & qui cherchoient alors à perdre Bothwell. Il affirme en même tems, que Murray & ses associés obtinrent les signatures de cet écrit, sans croire que Bothwell pût remplir toutes ses espérances, ni révéler le secret du complot. 404. Mais, outre qu'il est absurde de supposer que les ennemis d'un homme veuillent l'élever à un si haut point de grandeur sur des espérances incertaines de le détruire dans la suite: outre l'impossibilité de faire un tel mariage si la Reine n'en avoit pas eu connoissance, ou s'il lui avoit été désagréable: il est à propos d'observer que cette supposition est détruite par le témoignage même de la Reine qui attribue le consentement des Nobles aux artifices de Bothwell, qui l'obtint, dit-elle, en leur donnant à entendre que

1567.

Ces soupçons sont confirmés par les preuves les plus évidentes. Melvil étoit alors en grande faveur auprès de la Reine. Il avoit conservé , ainsi que son frere , des correspondances secrètes en Angleterre , avec ceux qui favorisoient les prétentions de Marie à cette Couronne. Le bruit qui s'étoit déjà répandu dans ce Royaume du mariage projeté de la Reine avec Bothwell , y avoit excité une indignation générale. Melvil en avoit reçu des lettres qui lui annonçoient dans les ter-

*nous en étions contens. Anders. Vol. I. 94.* Ce n'auroit pas été un petit avantage pour Marie , si elle avoit pu représenter le consentement des Nobles comme ayant été de leur propre mouvement. Il est encore plus surprenant de voir Lefly Evêque de Ross attribuer cet écrit à Murray & à sa faction. *Anders. vol. I. 26.* Cet Evêque étoit lui-même un de ceux qui l'avoient signé. *Keith, 383.* Dans la conférence qui se tint à Yorck en 1568 , les Commissaires du Roi avancerent qu'aucun des Nobles excepté le Comte de Huntly , n'avoit voulu signer le papier jusqu'à ce qu'on eût montré un ordre de la Reine par lequel il leur seroit permis de le faire : & les Commissaires qui étoient porteurs de cet ordre , le produisirent aussi-tôt. *Anders. Vol. IV. Part. II. 59.* Ce récit diffère de celui de Buchanan qui prétend que tous les Nobles qui étoient présens , signerent l'écrit le 19 Avril , & que le lendemain ils obtinrent l'approbation de ce qu'ils avoient fait , comme pour leur servir de décharge & sûreté. 555.

1128

mes les plus forts les funestes effets de cette démarche imprudente. Il les remit entre les mains de la Reine, & il les appuya avec chaleur. Non-seulement la Reine n'eut aucun égard à ces vives remontrances, mais elle communiqua même le tout à Bothwell; & Melvil, pour mettre sa vie en sûreté, fut obligé de s'enfuir de la Cour, où il n'osa plus revenir jusqu'à ce que la colere du Comte fût appaisée. \*

1567.

\* *Melvil*, 156. Suivant le rapport de Melvil, le Lord Herreis fit aussi de très-sages remontrances contre le Mariage. Il se jeta, dit cet Historien, aux genoux de la Reine, & il la supplia d'abandonner ces idées d'une alliance aussi déshonorante. 156. On répond à cela, 1<sup>o</sup> qu'Herreis fut un des Nobles qui signa l'Ecrit le 19. Avril. *Keith*, 383. 2<sup>o</sup> Que le 14 Mai, il fut un des témoins lorsqu'on dressa les articles du mariage entre la Reine & Bothwell. *Good Vol. II. 61.* 3<sup>o</sup>. Que le 17 Mai, il étoit dans le Conseil avec Bothwell. *Keith*, 386. Mais ces remontrances du Lord Herreis contre le Mariage, avoient précédé celles de Melvil. 157. Les remontrances de Melvil peuvent avoir été faites avant l'assemblée du Parlement: car après avoir offensé Bothwell, il se retira de la Cour: il laissa à la colere de Bothwell, le tems de se calmer, & il ne revint auprès de la Reine, qu'après le mariage accompli le 24 Avril. 158. Suivant ce détail, il put s'écouler un tems suffisant pour gagner Herreis, pour le détacher de ses oppositions au mariage, & le faire devenir partisan zélé des desseins de Bothwell. Melvil, dans le récit de ce fait, peut être tombé dans quelque erreur

Tom. II.

L

1567. Dans le même tems Elisabeth avoit tissoit Marie de l'infamie & des dangers auxquels elle s'exposoit par l'indécence de son choix. Mais Marie eut encore moins d'égards pour les représentations & les avis de la Reine d'Angleterre. \*

Bothwell  
mene la Rei-  
ne par force  
à Dumbar.

Trois jours après la séparation du Parlement, Marie vint d'Edimbourg à Stirling pour y voir le Prince son fils. Cependant les projets de Bothwell étoient parvenus à leur maturité. Il avoit pris toutes les précautions nécessaires pour pouvoir en toute sûreté hazarder le coup décisif & qui devoit mettre fin à ses entreprises. Son impétuosité naturelle ne lui permit pas de délibérer plus long-tems. Il rassemble ses vassaux sous le prétexte d'une expédition contre des brigands qui infestoient les frontières : il sort d'Edimbourg avec mille chevaux, tourne tout

24 Avril. court vers Linlithgow, rencontre la Reine en chemin pour revenir & à peu de distance de son palais, écarte sa suite qui étoit peu nombreuse &

pour ce qui concerne le Lord Herreis. Mais cet Historien ne peut point s'être trompé dans ce qui le concerne personnellement.

\* Anders. Vol. I. 106.

qui lâcha pié sans faire de résistance, se saisit de la personne de la Reine, la conduit comme prisonnière dans son Château de Dumbar, & fait en même tems arrêter quelques gens de sa Cour. On n'aperçut de la part de la Reine ni surprise, ni terreur, ni indignation d'un tel outrage fait à sa personne, de cette insulte faite à son autorité: elle parut au contraire céder sans efforts & sans regrets. \* Melvil étoit alors à sa suite. L'Officier qui l'arrêta lui dit que rien ne s'étoit fait sans le consentement de la Reine. \*\* Si l'on doit ajouter foi aux lettres publiées sous le nom de Marie, le plan de cette entreprise lui avoit été communiqué, & toutes les démarches pour y réussir s'étoient faites avec sa participation & par ses avis. \*\*\*

La Reine & Bothwell espéroient l'un & l'autre tirer avantage de cette violence apparente. La Reine croyoit qu'elle pourroit lui servir d'un prétexte honnête pour excuser sa conduite, & qu'en publiant qu'elle s'étoit rendue à la force, elle

\* Keith, 383. \*\* Melvil, 158. \*\*\* Good. Vol. II. 37.

1567.

sauveroit sa réputation chez les étrangers, ou qu'elle diminueroit au moins les reproches auxquels elle s'étoit exposée. Bothwell n'avoit pas une entière confiance dans les moyens qu'il avoit jusqu'alors employés pour se justifier d'avoir eu part à l'assassinat du Roi. Tourmenté par ses remords, par cette terreur inséparable du crime, il ne se croyoit point en sûreté, s'il n'obtenoit des lettres de rémission scellées du grand sceau. Suivant les loix d'Écosse, le crime le plus atroce doit être nommé dans les lettres de grâce, & alors toutes les fautes légères que le coupable a pu commettre, sont censées comprises dans cette clause générale, & *tous autres crimes quelconques*. Se faire de la personne du Prince, est un crime de haute trahison. Bothwell espéroit que le pardon qu'il obtiendroit pour ce crime, entraîneroit la rémission de l'assassinat dont il étoit accusé. \*

Bothwell ayant ainsi la Reine en sa possession, ne pouvoit sans manquer à toutes les règles de la politique & celles de la galanterie, différer plus

\* Anders, Vol. IV. Part. II. 61

1567.

29 Avril.

long-tems l'exécution de ses projets. A cet effet il présenta aussi-tôt une requête pour obtenir une sentence de séparation d'avec sa femme la Lady Jeanne Gordon sœur du Comte de Huntly. Ce procès fut suivi en même tems devant des Juges Protestans & devant des Juges Catholiques. Les premiers formant une Cour de Commissaires, les autres la Cour Ecclésiastique ou Officialité de l'Archevêque de S. André dont la Reine veoit de rétablir la juridiction. Les moyens qui furent plaidés n'étoient que des trivialités & des prétextes scandaleux. L'affaire ne fut point penchée au poids du sanctuaire de la justice; l'autorité de Bothwell fit pencher la balance. La sentence de divorce fut prononcée dans les deux Tribunaux avec la même indécence, la même précipitation, & elle donna lieu à de grands soupçons. \*

Pendant le cours de cette infâme négociation, la Reine se tenoit à Dumbar, où elle étoit gardée comme prisonniere, mais toujours traitée avec les plus grandes marques de respect.

\* Anders. I. 132.

1567.

Aussi-tôt après que le jugement fut prononcé, Bothwell suivi d'une troupe nombreuse de gens dans sa dépendance, vint prendre la Reine & la conduisit à Edimbourg. Mais au lieu de la loger dans le Palais d'Holy-rood-House, il la placa dans le château dont il étoit Gouverneur. Le mécontentement de la Nation rendoit cette précaution nécessaire. Le Palais n'a voit point de fortifications : on auroit pu facilement enlever la Reine & la tirer des mains de Bothwell. Dans une place fortifiée, il étoit à couvert de toutes les entreprises de ses ennemis.

Il restoit encore un obstacle à surmonter. Bothwell tenoit la Reine dans une sorte de captivité. Un mariage qu'elle auroit contracté dans ces circonstances, auroit eu l'air d'avoir été extorqué par la force, & auroit pu être taxé de nullité. Pour remédier à cet inconvénient, Marie se rendit à la Cour de Sessio, & là en présence du Chancelier, des autres Juges, & de plusieurs membres de la Noblesse; « Je suis, dit-elle, actuellement en pleine liberté: la violence que Bothwell auroit exercée contre moi en se faisissant de ma person-

ne, avoit dans les premiers momens —————  
 , excité mon indignation, mais depuis,  
 , il s'est comporté à mon égard d'une  
 , maniere si respectueuse, qu'il a non-  
 , seulement calmé tous mes ressentis-  
 , mens, mais que je suis même déter-  
 , minée à l'élever aux plus grands hon-  
 , neurs. \*

1567.

Le public apprit bientôt quels étoient Bothwell  
 ces honneurs que Marie préparoit à épouse la  
 Bothwell. Il obtint d'abord le titre de Reine.  
 Duc d'Orkney, & le 15 Mai son  
 mariage avec la Reine fut célébré: ce  
 mariage qui avoit été pendant si long-  
 tems l'objet de tous ses desirs, la  
 source & le motif de tous ses crimes.  
 Adam Bothwell Evêque d'Orkney,  
 un des Prélats qui en petit nombre  
 avoient embrassé le parti de la Réfor-  
 mation, fit la cérémonie en public sui-  
 vant les rits de l'Eglise Protestante;  
 & le même jour elle fut faite en par-  
 ticulier, conformément aux usages de  
 l'Eglise Romaine. \*\* Tout annonça  
 manifestement à la Reine les vives  
 impressions que son projet faisoit sur  
 tous les esprits, le mécontentement gé-  
 néral de ses propres sujets. Craig Mi-

\* Anders. II. 87. \*\* Anders. 136. 2. 276.

1567.

nistre Protestant chargé de la publication des Bans, déclama avec véhémence contre le dessein de la Reine: on vit très-peu de Nobles à la cérémonie: lorsque la Reine se montra en public, un silence morne & méprisant lui fit appercevoir les sentimens du peuple; elle connut ceux de ses alliés par le refus que fit Ducroc Ambassadeur de France, de se trouver à la célébration du mariage & au festin des nôces, & elle vit clairement ce qu'ils pensoient de la conduite qu'elle avoit tenue dans cette occasion. En effet Marie pouvoit justifier toutes ses autres démarches, ses actions pendant tout le cours de sa vie paroissoient dirigées avec prudence, fondées sur les principes de la vertu: mais ce mariage fatal, qui portoit le caractère du crime, laissa au moins des preuves incontestables de son peu de jugement.

Le premier soin de la Reine fut de faire distribuer dans les Cours de France & d'Angleterre une apologie de sa conduite. On a encore les instructions qu'elle donna à cet effet à ses Ambassadeurs. On voit qu'elles avoient été dressées par une main habile. Cependant malgré tout l'art qui

y est employé, au travers des fausses couleurs qu'on cherche à y donner à cet événement, il est aisément d'apercevoir que toutes les démarches de la Reine en cette occasion étoient inex- cuses, & qu'elle étoit elle-même intérieurement convaincue de l'irrégularité de sa conduite. \*

1567.

Tout fut accordé à Bothwell, à l'exception du titre de Roi. Marie l'avoit donné à Darnly, mais elle avoit senti les inconveniens de cette démar- che imprudente. Malgré la violence de sa passion pour Bothwell, elle ne put se déterminer à lui déferer cet honneur. Mais elle permit que tous les actes qui feroient publiés en son nom fustent munis de la signature de Bothwell par forme de consentement.\*\* Au reste cette réserve de la Reine n'étoit qu'une simple formalité : elle abandonnoit réellement à Bothwell toute l'autorité d'un Roi. Il étoit plus que jamais entouré d'un cortége nombreux de gens qui lui étoient dévoués. Maître absolu de la personne de la Reine, aucun sujet ne pouvoit obtenir d'audience sans la permission de Bothwell, ses confidens.

\* Anders I. 89. \* Good. 2. 60.

1567.

avoient seuls la permission de converser avec la Reine. \* On étoit accoutumé à voir les Rois d'Ecosse vivre en peres avec leurs sujets , sur un ton d'égalité , sans grande pompe ni appareil , & sans donner aucune marque de méfiance. Une garde armée toujours aux portes du Palais , un accès difficile , l'éloignement & la retraite du Souverain , étoient des choses nouvelles & désagréables au peuple.

Bothwell Cependant Bothwell étoit obligé  
essie de se de prendre toute ces précautions pour  
rendre maî- maintenir & assurer le degré de puissance  
tre de la per- où il étoit parvenu. Mais il regardoit  
sonne du comme précaire & incertain tout ce qu'il  
Prince. avait obtenu jusqu'alors, s'il ne se ren-  
doit pas maître de la personne du jeune  
Prince. La Reine avoit confié son fils  
aux soins du Comte de Mar. La  
probité & la fidélité de ce Seigneur  
étoient trop connues pour espérer qu'il  
voulût consentir à remettre le Prince  
entre les mains de celui qui étoit si  
violemment soupçonné d'avoir été le  
meurtrier du Roi. Bothwell travailloit  
néanmoins avec tant d'empressement  
& d'inquiétudes à se faire remettre le  
jeune Prince , qu'il donnoit lieu aux

plus noirs soupçons. Il employa toute son adresse & toute son autorité, pour venir à bout de son dessein, & pour y faire consentir le Comte de Mar, par la force ou par les voies de la persuasion. \* Le Comte résista à toutes les sollicitations, & sa généreuse résistance fit bien l'éloge de son courage & de sa dextérité. Il parvint à empêcher qu'une vie aussi intéressante pour la Nation, que celle du jeune Prince, fût livrée à la merci d'un homme que la terreur & l'ambition pouvoient porter aux dernières extrémités, & aux entreprises les plus violentes.

Toutes les Nations voisines portoient des regards attentifs sur ces étranges révolutions arrivées en Ecosse dans le cours de trois mois. Un Roi assassiné cruellement à la fleur de son âge dans sa Ville Capitale ; celui qui étoit soupçonné de ce crime odieux, non-seulement se montrant en public avec assurance, mais même admis en la présence de la Reine, honoré de marques particulières de sa bienveil-

La conduite de la Reine excite une indignation générale.

\* Melvil, 160. Buchan. 361.

1567. lance, & chargé de la principale direction de ses affaires : traduit devant un Tribunal qui le juge avec une partialité honteuse, & qui l'absout par une sentence qui ne sert qu'à confirmer les soupçons & à constater son crime : séparé d'avec sa femme sous des prétextes frivoles & indécens : ensuite au lieu d'être couvert de l'ignominie due à tant de forfaits, au lieu de subir les peines qu'il avoit méritées par tant de crimes, on lui permet ouvertement & sans aucune opposition d'épouser la Reine, la femme de ce Prince qu'il avoit assassiné, de ce Monarque gardien de ces mêmes loix que Bothwell avoit si indignement violées. On ne trouve dans aucune autre Histoire, cette suite rapide d'événemens aussi atroces & aussi singuliers. Les étrangers les regarderent comme une note d'infamie imprimée sur la Nation. Les Ecoffois n'étoient vus qu'avec horreur dans toute l'Europe : ils n'osoient se montrer dans aucun lieu public : après avoir laissé commettre avec impunité des actions aussi détestables, on les accusoit généralement d'être des gens sans courage, sans bu-

manité , & également indifférens pour la réputation de leur Reine & pour l'honneur de leur pays. \*

1567.

Le cri général de toutes les Nations réveilla les Nobles Ecofois de leur assoupiissement. Bothwell les avoit jusqu'alors séduits par ses artifices , ou intimidés par l'étendue de son pouvoir. La maniere impérieuse avec laquelle il exerçoit l'autorité qu'il avoit acquise ; ses entreprises répétées pour se rendre maître de la personne du jeune Prince ; quelques paroles indiscretes & menaçantes qui lui échappaient , & qui laissoient appercevoir qu'en tre ses mains la vie du Prince seroit en danger , \*\* firent prendre aux Nobles des résolutions violentes. Ils s'assemblerent en grand nombre à Stirling , & ils y formerent une association pour la défense de la personne du Prince. Argill , Athol , Mar , Morton , Glencairn , Home , Lindsay , Boid , Murray de Tullibardin , Kirkaldi de la Grange & le Secrétaire Maitland , furent les Chefs de cette confédération. \*\*\* Stuard Comte d'Athol s'é-

Les Nobles  
conspirent  
contre Both-  
well.

\* Anders Vol. I. 134. Melvil. 163. Append. N°. XX.

\*\* Melyil , 161. \*\*\* Keith , 394.

1567.

toit toujours distingué par son attachement constant & superstitieux pour le Papisme. Mais l'indignation qu'il avoit conçue du meurtre du Roi dont il étoit proche parent , son zèle pour la conservation des jours du Prince , l'emportèrent en ce moment sur toute autre considération , & l'engagerent à se réunir avec les Protestans les plus zélés. Quelques-uns des Nobles agirent avec franchise , par des motifs louables , pour la sûreté du Prince & l'honneur de leur patrie. Mais pendant le cours de ces révolutions, quelques-autres se conduisirent de maniere à faire appercevoir qu'ils n'agissoient réellement que par des motifs d'ambition & de ressentiment: & qu'en soutenant une cause juste & nécessaire , ils étoient souvent agités de passions , & conduits par des principes absolument inexcusables.

Les premières nouvelles que la Reine & Bothwell reçurent de cette ligue , les jetterent dans la plus grande consternation. Ils n'ignoroient point ce que la Nation pensoit de leur conduite : on ne s'étoit point à la vérité opposé publiquement à leur mariage , mais ils sçavoient qu'il avoit excité

le mécontentement & les murmures des personnes de tous les états. Ils prévoyoient que ces sentimens d'indignation renfermés pendant si long-tems, éclateroient bientôt avec violence. Marie, pour prévenir cet orage, fit publier une déclaration par laquelle elle <sup>28 Mai.</sup> demandoit à ses sujets de prendre les armes & de se rendre à jour nommé auprès de son mari. Dans le même tems elle fit répandre une espece de manifeste où elle faisoit l'apologie de sa conduite & de son gouvernement, & où elle exposoit dans les termes les plus pathétiques, ses soins & ses attentions pour la sûreté & prospérité du Prince son fils. Ces démarches ne produisirent pas de grands effets. On obéit mal à sa proclamation, & on ajouta peu de foi à son manifeste. \*

Les Lords confédérés faisoient de leur côté leurs préparatifs avec autant d'activité & avec bien plus de succès. Des hommes puissans & agréables à la Nation, ne trouverent pas de grandes difficultés à appeler aux armes un peuple guerrier, & ils eurent bientôt mis une armée sur pié. Ils étoient

\* Keith., 387. 395. 396.

1567.

prêts à se mettre en marche, avant que la Reine & Bothwell fussent en état de leur résister. Le Château d'Edimbourg étoit la place la plus sûre pour la personne de la Reine & dans laquelle elle devoit naturellement se retirer. Mais les Confédérés avoient trouvé le moyen d'ébranler ou de corrompre la fidélité du Lieutenant de Roi, le Chevalier Jacques Balfour, & Bothwell n'osa pas lui confier un dépôt de cette importance. Il conduisit la Reine au Château de Borthwick, & le Lord Home s'étant montré devant cette place à la tête de ses vassaux, Bothwell s'enfuit avec précipitation à Dumbar, & la Reine l'y suivit déguisée en homme. Les Confédérés s'avancèrent vers Edimbourg. Huntly essaya inutilement d'encourager les habitans à défendre leur ville, les Lords associés y entrerent sans aucune opposition ; plusieurs citoyens vinrent se joindre aux confédérés, & devinrent par leur zèle le plus ferme appui du parti. \*

Les Nobles associés travaillerent ensuite à justifier leur conduite, à la

1567.

mettre dans le jour le plus favorable, & à exciter l'indignation publique contre Bothwell. Ils publierent à cet effet une déclaration où ils exposoient les motifs qui les avoient engagés à prendre les armes. Tous les crimes passés de Bothwell y étoient rapportés dans le plus grand détail : toutes ses intentions perverses y étoient développées & même exagérées : & ils y exhortoient tout fidèle Ecoffois à se joindre à eux, pour tirer vengeance du passé, & pour prévenir les noirs desseins de Bothwell. \*

Cependant Bothwell rassembloit ses forces à Dumbar, & comme il avoit dans ce canton beaucoup de gens dans sa dépendance, il eut bientôt formé un corps de troupes assez considérable pour hazarder de se mettre en campagne & de marcher aux Confédérés. Leurs troupes étoient peu nombreuses. Leur entreprise avoit été si prompte & si secrete, que ceux de leurs amis qui étoient éloignés n'avoient pas eu le tems de les joindre. Comme ils n'avoient point reçu de subsides d'Angleterre, & qu'il ne paroît pas

\* Anders. Vol. I. 228.

1567.

même qu'Elisabeth les eût, sur cela ; entretenus d'aucune espérance, ils n'avoient pas pu se tenir long-tems rassemblés en corps d'armée. Bothwell n'osoit pas risquer un délai. \* Son armée ne le suivoit qu'avec répugnance & ne le servoit point dans cette querelle avec affection. La seule espérance de succès qui lui restoit, étoit de surprendre l'ennemi & de frapper le coup avant que ses troupes eussent le tems de se reconnoître, avant qu'elles fussent imbues des opinions désavantageuses qu'on avoit de ses actions, & qui étoient répandues dans tout le reste de la Nation. Ces raisons déterminerent la Reine à marcher en avant avec une précipitation imprudente & qui lui fut fatale.

Les Nobles  
marchent à  
la rencontre  
de la Reine.

Aussi-tôt que les Confédérés eurent nouvelle que la Reine approchoit, ils s'avancerent pour aller à sa rencontre : ils trouverent ses troupes campées sur le même terrain que les Anglois avoient occupé en l'année 1547 à la bataille de Pinkey. Les deux armées étoient à peu près égales pour le nombre, mais elles étoient bien différentes pour l'ordre & la discipline. L'armée de la

\* Keith, 401.

Reine étoit composée d'une multitude rassemblée à la hâte, n'ayant ni courage ni expérience dans l'art de la guerre. Les troupes des Confédérés étoient formées de la réunion de Nobles du premier ordre & de la plus grande réputation, & ils étoient suivis de leurs vassaux les plus affidés qui n'étoient ni moins braves que leurs Chefs, ni moins zélés pour la cause qu'ils défendoient. \*

1567.

Du Croc, Ambassadeur de France, s'étoit mis en mouvement, & travaillloit par ses négociations tant auprès de la Reine, qu'auprès des Nobles, à terminer la querelle sans effusion de sang. Il représentoit aux Confédérés que la Reine ne desiroit que la paix, & qu'elle étoit disposée à pardonner toutes les offenses qu'elle avoit reçues de leur part. Morton repliqua avec chaleur qu'ils n'avoient point pris les armes contre la Reine, mais contre le meurtrier de son mari : que si Sa Majesté vouloit livrer le coupable entre les mains de la justice, ou le bannir de sa présence, ils étoient prêts à lui rendre l'obéissance que des sujets

L'Ambas-  
sadeur de  
France es-  
saye de faire  
un accom-  
modement.

1567. doivent à leur Souverain. Glencairn ajoûtoit qu'ils n'étoient pas venus pour demander pardon d'aucune offense, mais pour punir ceux qui avoient offensé. L'audace & la fierté de ces réponses firent juger à l'Ambassadeur que sa médiation feroit inutile, & que les esprits étoient trop échauffés pour entendre à aucune proposition de paix, ou pour consentir à se retirer après avoir été si loin. \*

L'armée de la Reine étoit postée avantageusement sur une éminence. Les Confédérés s'avançoient fièrement pour l'attaquer, mais en bon ordre, & avec les précautions nécessaires à ceux qui ont le désavantage du terrain. Les troupes de la Reine prirent l'allarme à leur approche, & ne marquoient aucun desir de combattre. Marie essaya en vain de les encourager : ses larmes, ses menaces, des reproches de leur lâcheté, tout fut inutile. Un petit nombre de gens de la suite de Bothwell & qui lui étoient le plus attachés, montroient de l'ardeur pour le combat: les autres étoient chancelans, irrésolus, & quelques-uns même com-

\* Keith, 401.

1567.

mencoient à se disperser dans la campagne & à déserte<sup>r</sup>. Bothwell entrepr<sup>it</sup> de les ranimer en offrant de décider lui seul la querelle, & de justifier son innocence par un combat singulier contre celui de ses adversaires qui voudroit se présenter. Kirkaldy de la Grange, Murray de Tullibardin & le Lord Lindsay se disputerent l'honneur d'entrer en lice contre Bothwell. Mais on vit bientôt que ce défi n'étoit qu'une bravade. Bothwell qui se sentoit coupable refusa le cartel qu'on lui envoya, soit que son ame énervée par les remords eût perdu toute sa fermeté, soit que la Reine eût employé son autorité pour empêcher qu'un homme qui lui étoit si cher risquât sa vie dans un combat singulier. \*

Marie qui voyoit la terreur répan<sup>due</sup> dans son armée, auroit fait une

\* Cald. Vol. II. 50.

La Grange lui envoya donc ( à Bothwell ) un Cartel, à quoi l'autre lui répondit qu'il n'étoit ni Comte, ni Lord, mais Baron seulement, & qu'ainsi il y avoit trop d'inégalité entre leurs personnes. Il fit la même réponse à Tullibardin, & quand à la fin Milord Lindsay le défia, ce qui ôtait tout prétexte de refuser le combat, le cœur lui manqua & l'on connut que son bras n'étoit pas si vaillant que sa langue. *Melvil, 2d, pag. 262. La Haye 1694. 2. vol. 12.*

faute inexcusable si elle avoit hazardé  
 1567. la bataille ; le parti de la retraite étoit  
 une chose impraticable en présence de  
 l'ennemi qui avoit déjà investi avec  
 une partie de sa Cavalerie la colline  
 sur laquelle étoit assis le camp de la  
 Reine. Dans cette position , elle se  
 trouvoit réduite à la cruelle nécessité  
 de se remettre elle-même entre les  
 mains de ses sujets qui avoient pris les  
 armes contre elle. Elle demanda une  
 entrevue à Kirkaldy homme brave &  
 généreux , qui commandoit un corps  
 avancé des ennemis. Kirkaldy apres  
 avoir pris le consentement des autres  
 Chefs du parti vint la trouver , & lui  
 promit en leur nom , que si elle vou-  
 loit bannir Bothwell de sa présence ,  
 & gouverner le Royaume par les avis  
 des Nobles , elle recevroit de leur  
 part toutes les preuves du respect &  
 de l'obéissance qu'ils devoient à leur  
 Souveraine. \*

Bothwell  
 est obligé de  
 s'enfuir.

Pendant cette conférence , Bothwell  
 fit ses derniers adieux à la Reine , &  
 prit la fuite accompagné de quelques-  
 uns de ses vassaux , mais en petit nom-  
 bre. Il éprouva ce fatal revers de for-

\* Good. Vol. II. 164. Melv. 165.

tune, précisément un mois après avoir  
accompli ce mariage qui lui avoit coû-  
té tant de crimes, & qui a laissé sur  
la mémoire de Marie une tache inef-  
façable.

1567.

Marie se  
rend aux  
Nobles.

Aussi-tôt après la retraite de Both-  
well, la Reine se rendit à Kirkaldy  
qui la conduisit à l'armée des Confé-  
dérés. Les Chefs la reçurent avec tout  
le respect qui lui étoit dû, & Mor-  
ton lui fit en leur nom, les plus for-  
tes protestations de fidélité & d'obéis-  
sance pour l'avenir. \* Mais les soldats  
la traiterent avec insolence & avec la  
dernière indignité. Lorsqu'elle passa le  
long des rangs, ils la chargerent d'op-  
probres, ils lui donnerent les noms  
les plus odieux, & qu'on n'employe  
ordinairement que pour les criminels  
les plus infâmes, & de la plus vile  
condition. Par-tout où elle portoit ses  
regards, on lui présentoit une espece  
d'étendart sur lequel étoit peint le corps  
du feu Roi étendu sur la terre, &  
tout auprès le jeune Prince à genoux,  
proférant ces mots: *Juge & venge ma  
cause, ô Seigneur!* Marie détournoit  
les yeux de ce spectacle horrible & si

1567.

insultant pour elle. Elle commença dès lors à ressentir la triste condition d'un Prince réduit à la captivité. Elle déploroit amèrement son malheureux sort, elle versoit un torrent de larmes : on pouvoit à peine la soutenir sur son cheval , & l'empêcher de succomber entièrement à sa douleur. Les Confédérés lui firent prendre la route d'Edimbourg , où ils arriverent après une marche prolongée par les délais affectés de la Reine. Cette Princesse infortunée se nourrissoit de ces vaines espérances si ordinaires au comble du malheur , & elle se flattoit toujours de recevoir quelque secours extraordinaire & inopiné. Lorsqu'elle entra dans Edimbourg , le peuple accourroit en foule dans les rues par où elle passoit. Un coup de théâtre aussi nouveau y avoit rassemblé une infinité de gens : les uns conduits par leur zèle , les autres attirés par la curiosité. La Reine excédée de fatigue , couverte de poussière , baignée dans ses larmes , fut ainsi donnée en spectacle à ses propres sujets , & conduite dans la maison du Prévôt. Malgré toutes ses instances & ses supplications , on porta toujours devant elle ce tableau affreux , on ne

cell

cessa point de l'insulter & de l'accabler des mêmes reproches. Une femme jeune, belle, & dans l'adversité, doit naturellement exciter la compassion. On est ordinairement touché des malheurs des personnages illustres : nous nous sentons attendris, lorsque nous comparons leur misère présente avec leur ancienne splendeur. Mais dans cette occasion le peuple regardoit d'un œil tranquille l'état déplorable où la Reine étoit réduite, & ne donna aucune marque de sensibilité. Les Ecossois étoient si fortement persuadés que la Reine étoit coupable, leur indignation contre elle étoit portée à un tel point, que toutes les souffrances de Marie ne pouvoient calmer leur ressentiment, ni exciter en eux cette compassion qu'on refuse rarement aux Princes infortunés. \*

\* Melvil, 166. Buchan. 364.

---

# HISTOIRE D'ECOSSE.

## LIVRE CINQUIEME.

— **L**es Lords confédérés s'étoient portés à de telles extrémités contre leur Souveraine, qu'il ne leur étoit plus possible ni d'abandonner leurs projets, ni de rallentir leurs démarches. Plusieurs Nobles avoient refusé de prendre part à leur entreprise, d'autres la condamnoient ouvertement. La multitude étoit alors fortement animée contre la Reine ; le moindre événement pouvoit calmer l'indignation du peuple, & arrêter cet applaudissement général qui étoit le soutien le plus assuré de la puissance des Confédérés. Ces considérations firent penser à quelques-uns d'entre eux, qu'il étoit à propos de traiter la Reine avec beaucoup de douceur.

Cependant la passion de Marie pour Bothwell continuoit avec plus de vi-

lence que jamais. Elle refusa avec opiniâtreté d'écouter les propositions qu'on lui faisoit de faire casser son mariage, & elle ne put jamais se déterminer à abandonner un homme à qui elle avoit déjà fait tant de sacrifices. \* Les Nobles confédérés appercevoient que s'ils rendoient à Marie le pouvoir suprême, le premier usage qu'elle en feroit, seroit de rappeller Bothwell; & ils avoient raison de penser que les remords de sa propre conduite, & les ressentimens de tous leurs procédés à son égard, la porteroient aux plus violens efforts de la vengeance. Ces réflexions l'emporterent sur toute autre considération. L'attachement irrémédiable de Marie pour Bothwell leur parut une excuse légitime pour manquer à tous les engagemens qu'ils avoient pris avec elle lorsqu'elle s'étoit elle-même remise entre leurs mains. Sans considérer ce qu'ils devoient à leur Reine, sans consulter les autres Nobles, le lendemain au soir ils la conduisirent avec une forte escorte, au Château de Lochlevin, & ils signerent un ordre à Guillaume Douglas propriétaire de ce Château, de

\* Keith, 419, 446, 449. Melv. 167. Append. N<sup>o</sup>. XXI.

Les Lords  
a l'ociés conf-  
t tuent la  
Reine prison-  
niere dans le  
Château de  
Lochlevin.

1567.

l'y retenir comme prisonniere d'Etat. Lochlevin est situeé dans une petite isle, au milieu d'un lac. Douglas, Seigneur de ce lieu, étoit proche parent de Morton, & il avoit épousé la mere du Comte de Murray. Marie resserrée étroitement, avec une suite peu nombreuse, éprouva dans cette place toutes les rigueurs de la plus dure captivité, & elle y étoit continuellement exposée aux insultes d'une femme altiere qui se vantoit d'avoir été la femme légitime de Jacques V. \*

Aussi-tôt après l'emprisonnement de la Reine, les Confédérés ne songerent qu'à fortifier leur parti. Ils firent une nouvelle ligue d'association, & ils prirent le titre de *Lords du Conseil secret*, & sous cette dénomination, sans avoir aucun autre droit, ils s'arrogerent toute la puissance Royale. Leur premier acte d'autorité, fut de rechercher dans la ville d'Edimbourg ceux qui avoient trempé dans l'assassinat du Roi. Cette preuve de zèle augmenta la réputation du parti, & condamnoit indirectement la négligence de la Reine. On arrêta quelques personnes soupçonnées. Le

\* Keith, 403. not. (b)

Capitaine Blackadder, & trois autres furent condamnés & exécutés. Mais on ne découvrit rien de fort important. Suivant le rapport de quelques historiens, on eut assez de preuves pour convaincre ces criminels. D'autres assurèrent qu'ils furent condamnés injustement, & qu'ils nierent jusqu'au dernier soupir, d'avoir eu aucune connaissance du crime pour lequel on les faisoit mourir. \*

1567.

Un événement imprévu mit entre les mains des ennemis de Marie, des papiers qu'ils regarderent comme des preuves évidentes de son crime. Bothwell avoit laissé dans le Château d'Edimbourg, une cassette qui renfermoit quelques lettres & sonnets écrits de la propre main de la Reine. Il envoia une personne affidée pour lui rapporter ce précieux dépôt. Celui qu'il avoit chargé de la commission, fut arrêté comme il étoit en chemin pour s'en retourner, & la cassette fut interceptée par Morton. \*\* Ce qu'elle contenoit fut aussi-tôt publié par les Confédérés, comme une pleine justification de leur conduite, & comme une preu-

\* Cald. vol. II. 53. Crawf. Mem. 35.

\*\* Anders, vol. II. 92. Good. vol. II. 90.

1567. ve incontestable, qu'ils n'avoient point chargé leur Souveraine de fausses imputations ni de crimes imaginaires. \*

Quelques Nobles favorisent la Reine. Cependant au milieu de ces succès extraordinaire, les Confédérés ne jouissoient pas d'une entiere satisfaction. Plusieurs Nobles étoient offensés de voir que quelques membres de leur corps & qui en formoient la moindre partie, prétendoient disposer de la personne de la Reine, & s'emparer sans le concours du reste de la Noblesse, de l'autorité qui appartenloit à sa Majesté. Ils regardoient cette entreprise comme une présomption dont il n'y avoit point d'exemple. Quelques-uns d'entre eux s'assemblerent à Hamilton pour délibérer sur le parti qu'ils avoient à prendre dans une conjoncture aussi difficile. Les Confédérés essayèrent de former une union avec eux, mais ils ne purent y réussir. Ils tenterent avec aussi peu de succès, de leur faire accepter, par l'entremise de l'assemblée du Clergé, une entrevue à Edimbourg. Cependant ce parti, formidable pour le nombre, conduit par des chefs

\* Dissertat. à la suite de l'Appendix.

qui avoient beaucoup d'autorité, perdit bientôt toute sa réputation par le défaut de résolution & d'unanimité. Toutes ses délibérations se terminerent à des murmures & à des plaintes, & ils ne concerterent entre eux aucun projet pour arrêter les progrès des Confédérés. \*

1567.

Mais les Nobles associés se virent bientôt menacés d'un autre danger. Elisabeth s'entremet pour la délivrance de la Reine. Cette grande révolution s'étoit faite en Ecosse, sans qu'on eût demandé de secours à Elisabeth, & cette Princesse n'en avoit pas même eu connoissance. \*\* Elle voyoit sans doute avec plaisir les troubles qui s'étoient élevés dans ce Royaume, une rivale qu'elle haïssoit, réduite au comble du malheur. Mais elle auroit désiré qu'une faction ne prît point assez d'ascendant sur une autre pour la subjuger entièrement; & elle étoit en même tems offensée des démarches hardies des Confédérés. Elisabeth étoit affable & populaire, elle gouvernoit ses sujets avec douceur; mais elle étoit fortement entêtée des prérogatives de l'autorité Royale, & elle les portoit au

\* Keith, 407. \*\* *Id.* 415.

1567.

30 Juin.

plus haut point. Elle pensoit que les Confédérés avoient empiété sur les droits du Souverain ; qu'il ne leur appartenloit point de contrôler la conduite de la Reine , & que la violence qu'ils lui faisoient étoit un attentat contre une personne qu'ils devoient regarder comme sacrée. Ils donnoient un exemple dangereux aux sujets des autres Royaumes ; la cause de Marie devenoit celle de tous les Souverains.\* Elisabeth parut dans cette occasion oublier ses intérêts , & embrasser ceux de la Reine d'Ecosse avec une cordialité qui ne lui étoit point ordinaire. Elle dépêcha aussi-tôt Throgmorton en Ecosse , avec pouvoir de négocier tant avec la Reine qu'avec les Confédérés. On voit avec étonnement dans les instructions données à cet Ambassadeur , les inquiétudes d'Elisabeth , & ses soins empressés pour obtenir la liberté & même pour conserver la réputation de la Reine d'Ecosse. \*\* Le choix d'un homme aussi dévoué que Throgmorton aux intérêts de Marie , prouve qu'Elisabeth agissoit alors avec sincérité. Cependant ni les bons offices

\* Keith , 412 , 415. \*\* Keith , 411.

d'Elisabeth, ni le zéle de Throgmorton, ne furent d'aucune utilité à la Reine d'Ecosse. Les Confédérés apperçeoient les suites de ces démarches de la Reine d'Angleterre ; ils prévoyoient que Marie encouragée par cette puissante protection, rejetteroit avec hau-  
teur les propositions qu'ils étoient sur le point de lui faire. Ils refuserent ainsi affirmativement à Throgmorton, tout accès auprès de la Reine prisonniere ; ils ne voulurent écouter aucune des propositions que cet Ambassadeur leur fit en faveur de Marie, ou ils vinrent à bout de les éluder. \*

1567.

Ils se mirent ensuite à délibérer sur les moyens de se tirer d'un pas aussi difficile, sur les arrangemens qu'ils prendroient par rapport à la Nation, & sur ce qu'ils feroient de la personne de la Reine. Cependant Elisabeth voyant que les négociations de son Ambassadeur n'avoient point réussi, & que les Confédérés ne vouloient écouter aucune des propositions qu'elle leur faisoit en faveur de Marie, essaya si elle réussiroit mieux auprès des Nobles assemblés à Hamilton. Elle les

\* Keith, 417. 427.

1567.

sollicita de prendre les armes pour remettre leur Reine en liberté , & elle leur promit de les aider de tout son pouvoir dans cette entreprise. \* Mais il y avoit toujours entre eux la même désunion ; toujours également incapables de se porter à aucune action de vigueur , ils paroisoient insensibles aux malheurs de leur Reine & à ceux de leur patrie. Ils voyoient tranquillement la partie la moins considérable du corps de la Noblesse , soit pour le nombre , soit pour l'autorité , s'emparer du gouvernement du Royaume , & ils lui permirent de disposer à son gré de la personne de la Reine. Les Confédérés tinrent plusieurs conseils pour délibérer sur ces deux objets. Les avis se trouverent partagés ; les uns vouloient qu'on suivît le plan sur lequel la Confédération avoit d'abord été formée ; & après avoir puni les meurtriers du Roi , fait casser le mariage de Bothwell , pourvu à la sûreté du jeune Prince , mis à couvert la Religion Protestante , ils se proposoient de rendre à la Reine l'autorité qui lui étoit accordée par les loix. D'autres encoura-

gés par les succès de leurs armes, ————— concevoient des idées plus violentes & plus audacieuses. Rien ne pouvoit les satisfaire que le procès, le jugement, la condamnation de la Reine elle-même, comme étant à la tête de la conspiration formée contre la vie de son Mari, & contre les jours de son fils. \* Maitland avoit ouvert le premier avis; mais ce système de paix & de modération n'étoit point analogue au caractère & aux vœux du parti. Le second avis étoit appuyé par le Clergé & adopté avec chaleur par plusieurs Laïcs. Cependant les Nobles n'osèrent ou ne voulurent point s'engager dans une entreprise aussi téméraire, & dont il n'y avoit point d'exemple. \*\*

1567.

A la fin les deux partis convinrent d'un plan qui tenoit un milieu entre les avis proposés; qui n'étoit ni si modéré que celui de Maitland, ni si violent que celui des autres Nobles. Ce

Les Nobles obligent la Reine de se démettre du gouvernement.

\* Keith, 420, 421, 422, 582.

\*\* On a lieu de croire que l'avis de mettre la Reine à mort, fut ouvert par quelques-uns de ses sujets. On voit dans plusieurs écrits de ce tems-là, qu'Elisabeth se vantoit que Marie devoit la vie à ses bons offices. Digges's compl. Amb. 14. &c. Appendix, N<sup>o</sup>. XVIII.

1567. fut de tâcher de persuader à la Reine de se démettre de la Couronne , & de l'y forcer si elle refusoit de se rendre à leurs sollicitations : de mettre le jeune Prince sur le trône , de le proclamer Roi , & de donner pendant sa minorité le gouvernement du Royaume au Comte de Murray avec le titre & l'autorité de Régent. On ne décida rien pour ce qui concernoit la personne de la Reine. Il paroît que l'intention des Confédérés étoit de la tenir dans une prison perpétuelle ; mais pour l'intimider elle-même & en imposer à ses partisans , ils voulurent toujours se réserver le pouvoir de se porter contre elle aux dernières extrémités.

Il étoit aisé de prévoir les difficultés qui pouvoient se rencontrer dans l'exécution de ce projet. Engager Marie à reconnoître son incapacité pour le gouvernement , à renoncer à la dignité & au pouvoir dont elle jouissoit depuis sa naissance , à se rendre dépendante de ses propres sujets , à consentir elle-même à son esclavage , à remettre tous ses honneurs & toute son autorité à des hommes qu'elle regardoit comme les auteurs de

les désastres , & à les enrichir ainsi de ses dépouilles , étoient autant de points également difficiles à obtenir d'une Reine jeune , ambitieuse , altiere , née sur le trône & accoutumée à commander. Telle fut néanmoins l'entreprise des Confédérés , & ils ne manquoient pas de moyens pour en assurer le succès. Marie avoit souffert , depuis quelques semaines , toutes les rigueurs , toutes les horreurs de la plus dure captivité : elle ne voyoit aucune apparence de recouvrer sa liberté : aucun de ses sujets n'avoit pris les armes pour sa défense , ne s'étoit même donné des soins pour la secourir. \* Tous ceux en qui elle auroit pu avoir confiance , étoient bannis de sa présence , on refusoit même l'entrée de sa chambre aux Ambassadeurs de France & d'Angleterre. Une femme dans cet état de solitude , sans conseil , sans amis , succombant sous le poids de ses malheurs , ayant toujours devant les yeux l'image effrayante des plus grands dangers , se trouvoit forcée d'écouter presque toutes les ouvertures d'accommode-ment qu'on pouvoit lui faire. Les Con-

1567.

fédérés furent tirer avantage de sa position & de ses craintes. Ils chargerent le Lord Lindsay le plus féroce de tous les Conjurés, de communiquer leur plan à la Reine, & de lui faire signer tous les actes nécessaires pour en assurer l'exécution. Lindsay s'acquitta de cette commission brutallement & avec la plus grande rigueur : & il fit sentir à la Reine que sa mort étoit assurée si elle refusoit d'exécuter ce qu'on lui demandoit. D'un autre côté la Reine fut dans le même tems avertie par le Chevalier Robert Melvil, de la part d'Athol, de Maitland & de Kirkaldy, ceux des Confédérés qui marquoient le plus d'attention pour les intérêts de Marie, qu'une démission extorquée par la crainte, accordée pendant sa détention, étoit nulle par la Loi, & qu'elle pourroit être révoquée lorsque Sa Majesté feroit en liberté. Throgmorton lui insinua les mêmes choses par un billet qu'il trouva moyen de lui faire parvenir. \* La Reine par déférence pour leurs avis, & pour prévenir le danger dont elle se croyoit menacée, céda sur tous les points, & signa tous

\* Keith, 425. not. (b) Melvil, 169.

1567.

24 Juillet.

les actes qu'on lui présenta. Par l'un de ces actes, elle abdiquoit la Couronne, elle renonçoit à la portion qui lui appartenloit dans le gouvernement de l'Etat, & elle consentoit que le jeune Prince fût couronné. Par un autre, elle nommoit le Comte de Murray Régent du Royaume, & elle lui donnoit tous les pouvoirs & priviléges attribués à cet haut office. Par un troisième écrit, elle substituoit un autre Noble au Comte de Murray, en cas que le Comte refusât l'honneur qui lui étoit offert. La Reine, après avoir signé ces actes, fondit en larmes. La douleur de voir arracher de ses mains ce sceptre qu'elle portoit depuis si long-tems, la jeta dans un accès de fureur & d'indignation le plus terrible que le cœur humain puisse peut-être jamais ressentir.

Les Confédérés travaillerent aussi-tôt de tout leur pouvoir à donner à cette abdication toute sa force & sa validité, en procédant sans délai au nommé Ré-Couronnement du jeune Prince. La cérémonie se fit le vingt neuf de Juillet avec peu de solemnité, en présence de tous les Nobles du parti, d'un nombre considérable de petits Ba-

1567.

rons & d'une grande affluence de peuple. L'administration & tous les actes qui y avoient rapport se firent tout de suite au nom de Jacques VI \*

Jamais une révolution aussi considérable ne s'étoit faite avec autant de facilité, & par des voies aussi disproportionnées à leur objet. Dans un siècle guerrier, en moins de deux mois, une faction de Nobles qui n'étoient ni des plus puissans, ni des plus riches de la Nation, & qui n'étoient point en état de mettre trois mille hommes en campagne, se saisissent de la personne de la Reine, la tiennent prisonniere, la forcent d'abdiquer la Couronne, & sans répandre une seule goutte de sang, placent sur le Trône son fils qui n'étoit encore âgé que d'un an.

Diversité des opinions sur la conduite des conjurés. Pendant ces progrès rapides des Confédérés, toute la Nation frappée d'étonnement portoit sur eux ses regards; chacun portoit son jugement sur les mesures extraordinaires qu'ils avoient prises, & les sentimens étoient partagés.

Les partisans de la Reine prétendoient que même dans un gouverne-

1567.

ment aristocratique tel que celui qui prévaloit en Ecosse , malgré les priviléges exorbitans dont les Nobles jouissoient dans ce Royaume , on ne devoit point empiéter sur les droits du Prince , ni faire outrage à sa personne , si ce n'étoit dans des cas où la liberté & le bonheur de la Nation ne pouvoient pas être assurés par d'autres moyens : Que ces sortes de cas arrivoient rarement , & qu'alors il n'appartenoit point à une seule partie de la Noblesse , mais à tout le corps en général , ou du moins à la plus grande partie de la société , de juger si ces cas existoient réellement . Sur quelle action de Marie , peut-on , disoient-ils , l'accuser d'avoir envahi les droits & les biens de ses sujets , quel projet a-t-elle formé contre la liberté & la constitution du Royaume ? Quelles craintes , quels soupçons , quelles raisons peut-on alléguer pour justifier l'emprisonnement d'une Reine qui tient sa Couronne de ses ancêtres , & d'une aussi longue suite de Monarques ? Le principal auteur de tout ce qu'on pouvoit regarder comme reprehensible dans la conduite de la Reine , n'étoit-il pas actuellement banni de la présence de Sa Majesté ? Les meurtriers du Roi

1567. pouvoient être punis comme ils le méritoient , les jours du Prince auroient été mis en sûreté , la Religion Protestante pouvoit être affermee sans qu'il fût besoin d'arracher le sceptre des mains de la Reine ni de la condamner à une prison perpétuelle. Quelque droit qu'un Parlement libre pût avoir de prendre des résolutions aussi rigoureuses , quelque nom qu'il pût donner à ses déterminations , une sentence de cette nature rendue par quelques Nobles , sans en avoir fait part au reste de la Nation & sans l'avoir consultée , devoit suivant l'opinion des partisans de la Reine être regardée comme une rébellion contre le gouvernement , & comme une conspiration contre la personne du Souverain.

Ceux qui suivoient le parti des Confédérés , raisontoient bien différemment. Il étoit selon eux évident , ou que la Reine avoit précédemment donné son consentement au meurtre du Roi , ou qu'elle avoit dans la suite approuvé cette horrible action. Son attachement pour Bothwell , le pouvoir & les honneurs qu'elle lui avoit prodigués , l'irrégularité du procès fait à Bothwell , avouée par la Reine : la

précipitation indécente avec laquelle elle avoit épousé un homme fouillé de tant de crimes , fortifioient , disoient-ils , le premier soupçon , & ne laissoient aucun doute sur le second. Ils regardoient comme honteux pour la Nation , comme déshonorant pour la Reine & dangereux pour le Prince , de laisser le pouvoir suprême entre les mains d'un homme ambitieux , capable des actions les plus atroces & les plus désespérées , & il n'y avoit felon eux d'autre ressource que la voie des armes. On avoit exhorté la Reine à abandonner un mari si indigne d'elle , son affection pour Bothwell continuoit toujours avec la même force : depuis la fuite de Bothwell , elle avoit marqué son indignation contre ceux qui étoient les auteurs de cette séparation , & elle l'avoit souvent exprimée dans les termes les plus forts. Si nous lui rendions , disoient-ils , son ancienne autorité , nous l'armerions d'un pouvoir dont elle se serviroit pour nous détruire : nous la mettrions en état de rappeller Bothwell , nous lui donnions la facilité de suivre avec plus de vivacité & plus de succès , des projets funestes à la Nation. Il ne nous

1567.

1567.

reste donc d'autre parti à prendre ; que de nous délivrer nous & notre patrie , par une action de vigueur & d'éclat , des maux que nous avons lieu de craindre pour l'avenir. L'expédient que nous avons choisi est également respectueux pour le sang Royal & nécessaire pour la sûreté publique. Nous avons mis la Couronne sur la tête d'un Prince qu'on négligeoit comme incapable de gouverner encore par lui-même , mais qui est incontestablement le représentant de nos anciens Rois.

Quelque jugement que la postérité puisse porter , en comparant les raisons alléguées par les deux partis , quelque sentiment que nous puissions nous-mêmes avoir sur la justice des mesures prises par les Confédérés , on ne peut pas nier qu'ils n'ayent agi fort prudemment relativement à leurs intérêts.

On pouvoit à la vérité remettre le bon ordre dans l'Etat , sans avoir recours à de pareils moyens , & sans traiter Marie avec tant de rigueur. Mais après avoir fait tant d'injures à la Reine , ils n'avoient point de voies plus assurées pour veiller à leur propre conservation & pour maintenir leur autorité.

1567.

Une grande partie de la Nation approuvoit la conduite des Confédérés, & y trouvoit de la prudence & même de la justice. L'avénement du Roi au Trône fut publié dans toute l'Ecosse, & on se soumit à son autorité sans aucune opposition. Cependant quelques Nobles se tenoient toujours assemblés à Hamilton, & ils paroissoient former quelque complot contre le gouvernement : mais ils furent bientôt découragés, & ils se désisterent de leur entreprise, lorsqu'ils apperçurent que l'association qui soutenoit le parti du Roi, étoit signée & composée d'un grand nombre de personnes qui avoient beaucoup d'influence & d'autorité dans toute la Nation.

Le retour du Comte de Murray donna de nouvelles forces au parti du Roi, & le nouveau gouvernement prit plus de régularité & de confiance. Murray est chargé du gouvernement.

Aussi-tôt après l'assassinat du Roi, Murray s'étoit retiré en France : les historiens ne disent point les raisons qui l'engagerent à faire ce voyage. Pendant le séjour qu'il fit dans ce Royaume, il avoit entretenu une correspondance fort étroite avec les Chefs des Confédérés, & ce fut sur leurs folli-

1567. citations qu'il revint en Ecosse. Il parut d'abord, qu'il n'étoit point disposé à accepter l'office de Régent. Les difficultés qu'il fit à ce sujet, ne peuvent être attribuées ni à des scrupules de conscience, ni à la méfiance de ses forces & de sa capacité. Murray avoit tous les talens nécessaires pour s'acquitter dignement de cette fonction importante, & assez d'ambition pour aspirer à cet honneur. Il avoit d'abord marqué beaucoup de joie, lorsqu'il reçut la nouvelle de sa nomination. Mais il fit semblant d'hésiter pendant quelques jours, pour se donner le tems de réfléchir avec attention sur le plan de sa conduite, de peser exactement les forces & les ressources des deux factions opposées, & de donner de la sûreté & de la solidité aux fondemens sur lesquels il pourroit établir ses succès & sa réputation.

Murray, avant que de déclarer sa dernière résolution, alla voir Marie à Lochlevin. Cette visite d'un frere à sa sœur, à sa Reine, renfermée dans une prison, d'où il n'avoit point intention de la retirer, & sans être même en aucune maniere dans la disposition d'adoucir les rigueurs de sa captivité, est

un de ces événemens qui fait bien appercevoir la grossiereté de ce siecle. 1567.

Murray, homme d'un caractere dur, & peu poli dans ses manieres, \* reprocha avec tant de chaleur à la Reine la conduite passée, & lui exagéra ses fautes avec si peu de ménagement, que Marie, qui s'attendoit de la part d'un frere à un traitement plus doux, fondit en larmes & s'abandonna entièrement au désespoir. \*\* Cette entrevue, dont Murray ne pouvoit du côté politique retirer aucun avantage, & dans laquelle il montra tant de rigueur & d'inflexibilité, peut être regardée comme une des circonstances les plus dououreuses de la vie de Marie, & est certainement de la part de Murray, une démarche inexcusable.

Murray, aussi-tôt après son retour de Lochlevin, accepta l'office de Régent, & commença à en exercer les 22 Août. fonctions sans aucune opposition,

Pendant le cours de ces événemens si importans & si extraordinaires, on Sort de Bothwell, étoit peu occupé du fort de Bothwell qui en étoit cependant la principale cause. Depuis que les Confédé-

\* Keith, 95. \*\* *Ibid.* 445, 446.

1567. — rés l'avoient forcé à prendre la fuite, il s'étoit pendant quelque tems réfugié chez ses vassaux, aux environs de Dunbar. Voyant qu'il ne pouvoit dans ce pays tenir tête à ses ennemis, ni se mettre à couvert de leurs poursuites, il alla chercher un azile chez l'Evêque de Murray son parent : & lorsque l'Evêque intimidé par les menaces des Confédérés, fut obligé de l'abandonner, il se retira aux isles Orcades. Chassé de place en place, abandonné par tous ses amis, suivi d'un petit nombre de gens aussi désespérés que lui, il éprouvoit toutes les horreurs de l'in-  
famie & de l'indigence. La misere le porta enfin à une démarche qui mit le comble à son déshonneur. Il arma quelques petits bâtimens qui l'avoient suivi de Dunbar, & il se mit à attaquer tous les vaisseaux qu'il rencontroit, cherchant ainsi à pourvoir à sa subsistance & à celle de ses gens, par le métier honteux de Pirate. Les Confédérés envoyèrent contre lui, Kirkaldy & Murray de Tullibardin. Ils surprisent étant à l'ancre ; ils disperserent sa petite flotte, en prirent une partie, & l'obligèrent de s'enfuir vers la Norvege, avec un seul vaisseau. Lors qui

qu'il fut à la vue des côtes de Norvege, il rencontra un vaisseau richement chargé, & il l'attaqua sans hésiter. Les Norvégiens se mirent en mer sur des barques armées, pour aller au secours du vaisseau. On se battit de part & d'autre en désespérés. A la fin, après un combat long & opiniâtre, Bothwell & sa troupe furent faits prisonniers. On ignoroit le nom & la qualité de Botwell, & il fut d'abord traité avec toute la rigueur & toute l'indignité que la haine qu'on porte au crime odieux de la piraterie, peut inspirer. Cependant on découvrit bientôt ce qu'il étoit ; sa qualité le préserva de la mort infâme qu'on fit souffrir à ses associés, mais elle ne lui procura ni la liberté, ni aucun adoucissement dans sa captivité. Il languit pendant dix années dans cet état de misère. La mélancolie & le désespoir lui firent perdre l'esprit, & il termina à la fin ses jours, sans laisser aucun regret à ses concitoyens, & sans avoir pu obtenir aucun secours de la part des étrangers. \* On voit peu d'hommes qui soient parvenus à l'exécution de

\* Melvil, 168.

1567. leurs projets ambitieux par de plus indignes moyens, & qui en ait retiré moins d'avantages. Il passa les premières années de sa vie dans le trouble & l'agitation, continuellement occupé de quelque nouvelle entreprise, toujours au milieu des dangers & des alternatives de bons & de mauvais succès. La grandeur à laquelle il étoit parvenu au prix de tant de crimes, fut d'une très-courte durée, & le peu de tems qu'il passa dans cet état d'élévation ne fut qu'une suite d'amertumes, de chagrins, & d'inquiétudes. Dans ses dernières années, réduit au comble de la misere, il fut accablé de malheurs réservés aux criminels ordinaires, & que les personnes élevées à un aussi haut rang éprouvent rarement.

Succès de la Régence de Murray. On ressentit bientôt les avantages de l'avénement du Comte de Murray à la Régence. Le parti de la Reine étoit foible. On n'y voyoit qu'irréolution & mésintelligence. Aussi tôt que le gouvernement fut remis entre les mains d'un homme aussi distingué par ses talents que par l'affection que le peuple lui portoit; les Nobles qui composoient ce parti, perdirent toute espérance & commencerent à traiter chacun en par-

ticulier avec le Régent. Il y en eut parmi eux un si grand nombre qui se laisserent entraîner à reconnoître l'autorité du Roi, qu'il ne resta plus dans le Royaume aucune apparence d'opposition au gouvernement qu'on venoit d'établir. S'ils étoient restés attachés à la Reine, s'ils avoient montré quelque fermeté, il y a lieu de croire qu'Elizabeth, dans les dispositions où elle étoit alors, leur auroit donné des secours suffisans pour les mettre en état de tenir la campagne devant leurs ennemis. Mais le peu de vigueur & d'union qu'on voyoit dans leurs conseils, découragerent la Reine d'Angleterre, & elle ne jugea point à propos d'épouser leur querelle. Le Régent fut tirer avantage de leur situation, & il les obligea de se soumettre au nouveau gouvernement, sans leur accorder aucunes conditions, ni pour eux-mêmes, ni pour la Reine. \*

Le Régent ne fut pas moins heureux dans l'entreprise qu'il forma de se saisir des places fortes du Royaume. Balfour, Lieutenant de Roi du Château d'Edimbourg, remit cette place,

\* Keith, 447, 450, 463.

1567.

& abandonna Bothwell son chef & son protecteur. Balfour obtint de grands avantages pour récompense de sa perfidie. Le Gouverneur de Dunbar qui voulut se piquer de plus de fidélité pour Bothwell, fut bientôt forcé de capituler. Quelques autres petits forts se rendirent sans faire aucune résistance.

Assemblée  
du Parle-  
ment.

15 Déc.

Ces apparences du rétablissement de la tranquillité dans le Royaume, encouragerent le Régent à convoquer une assemblée du Parlement. Il ne manquoit plus que l'approbation de cette Cour suprême, pour confirmer l'autorité du Roi, & légitimer les procédés des Confédérés; & comme toutes leurs entreprises avoient été couronnées par des succès, il étoit à présumer qu'ils obtiendroient aisément cette approbation. Le concours fut grand dans cette assemblée qui avoit pour objet de délibérer sur des matières d'une telle importance. On ouvrit les séances avec les plus grandes solemnités, & tous les actes passèrent à l'unanimité. Cependant la plupart des Lords qui avoient montré l'attachement le plus fort pour la Reine y étoient présens. Mais ils avoient fait leur paix avec le Régent. Argyll, Huntly & Herreis reconnurent franche-

ment en pleine assemblée que leur conduite envers le Roi, étoit un crime & une rébellion.\* La condescendance de ces Lords pour les mesures prises par le parti du Régent, étoit peut-être la condition qu'on leur avoit imposée pour rentrer en grâce, ou peut-être aussi étoit-elle concertée entre eux pour donner une preuve de la sincérité de leur réconciliation avec le parti dominant.

1567.

Le Parlement accorda aux Confédérés tout ce qu'ils lui demanderent, soit pour la sûreté de leurs personnes, soit pour cimenter la forme de gouvernement qu'ils avoient établie dans le Royaume. L'abdication de la Reine fut acceptée, & déclarée valable. L'autorité du Roi, & la nomination de Murray à l'office de Régent, furent reconnus & confirmés; l'emprisonnement de Marie, & tous les autres procédés des Confédérés furent déclarés légitimes. On produisit les lettres que Marie avoit écrites à Bothwell, & la Reine fut en conséquence déclarée complice du meurtre du Roi. \*\* Tous les actes du Parlement de 1560, en faveur de la Religion Protestante, furent aussi ratifiés

Le Parlement confirme ce qui avoit été fait par les Confédérés.

\* Anders. vol. IV. 133. Append. N°. XXIII.

• Good. vol. II. 66. Anders. vol. II. 206.

1567.

publiquement, on fit de nouveaux statuts pour le même sujet, & en général, on n'oublia rien de ce qui pouvoit déraciner les restes du Papisme, ou encourager les accroissemens de la Réformation.

Cependant il est à remarquer que l'esprit d'épargne prévalut dans ce Parlement ainsi que dans celui de 1560. Le Clergé Protestant, malgré les dégoûts qu'on lui avoit donnés en bien des occasions, & restant toujours dans une extrême pauvreté, exerçoit depuis sept ans toutes les fonctions religieuses dans le Royaume. Les expédiens qu'on avoit proposés pour subvenir à son entretien, avoient jusqu'alors été sans effet, & peut-être avoit-on eu desslein que cela fût ainsi. Cependant, malgré la connoissance qu'on avoit de son état d'indigence, & les vives remontrances de l'assemblée du Clergé, qui se tint cette même année, le Parlement ne fit rien de plus en sa faveur, que de rendre quelques ordonnances au sujet du payement du tiers des bénéfices qui lui étoit assigné, ce qui ne pouvoit pas faire un changement fort considérable dans la fortune du Clergé Protestant.

1568.  
3 Janvier.

Quelques jours après la séparation du Parlement, quatre des partisans de Botwell furent convaincus d'avoir eu part à l'assassinat du Roi, & subirent la peine due aux crimes de haute trahison. Leurs aveux donnerent des éclaircissements sur quelques circonstances de ce crime barbare, & sur la maniere dont il avoit été commis. Mais ces gens étoient de basse extraction, & il paroît qu'ils n'avoient point été dans le secret de la conspiration.\*

Le Régent étoit ainsi généralement reconnu, tout étoit soumis à son autorité. Cependant on murmuroit toujours dans le secret, tout le Royaume étoit rempli de cabales. Les partisans de la maison d'Hamilton regardoient l'élévation de Murray comme une injure faite au Duc de Chatellerault, qui par sa qualité de premier Prince du sang, avoit selon eux un droit incontestable à l'office de Régent. La longueur des souffrances de Marie, & la rigueur dont on usoit à son égard, commençoient à exciter dans l'ame de bien des gens des mouvemens de commisération. Tous ceux qui étoient restés attachés aux

\* Anders. vol. II. 165.

1568.

anciennes opinions au sujet de la Religion, redoutoient le zèle du Comte de Murray. Ce Seigneur, quoique très-habile, manquoit des talens nécessaires pour calmer la fureur des factions, & dissiper leurs craintes. Il auroit pu par adresse & par insinuation, appaiser & même gagner plusieurs de ceux qui lui étoient opposés; mais ces voies de douceur lui étoient étrangeres. Sa vertu étoit austere, sa conduite pleine de réserve & de hauteur envers ses égaux, particulierement depuis qu'il étoit en possession de la Régence. Cette maniere d'agir offensoit quelques Nobles & en allarmoit plusieurs autres. La faction de la Reine qu'on avoit dispersée avec tant de facilité, commença à se rassembler & à se réunir, & elle fut secrètement soutenue par quelques-uns de ceux qui avoient jusqu'alors adopté toutes les mesures des Confédérés. \*

Maries s'é-  
vade de Lo-  
chleven.

La Nation étoit dans ces favorables dispositions pour la Reine, lorsque sa Majesté recouvrira sa liberté, par un événement extraordinaire, qui surprit ses amis, & que ses ennemis n'avoient pas

1568.

pu prévoir. On avoit déjà essayé de faire évader la Reine. Un concours de circonstances imprévues, ou la vigilance de ceux qui la gardoient, avoient jusqu'alors déconcerté les mesures qu'on avoit prises pour lui en faciliter les moyens. A la fin Marie employa toute son adresse pour gagner George Douglas, jeune homme de dix huit ans, frere de celui à qui sa garde étoit confiée. La Reine étoit d'un naturel doux & insinuant. Elle traitoit le jeune Douglas avec une distinction capable de le flatter. Elle lui fit même concevoir de grandes espérances, & elle donna carrière à son ambition en laissant échapper quelques mots qui lui faisoient entendre qu'elle pourroit le choisir pour mari. \* Un homme de cet âge attaqué avec autant d'art, pouvoit-il résister à une tentation aussi forte? Il y succomba, il fit entrer quelques personnes dans son complot, & le Dimanche 2 Mai, pendant que son frere étoit à souper, & que les domestiques qui ne le servoient point s'étoient retirés pour faire leurs prières, un des complices trouva le moyen de prendre les clefs dans la

\* Keith, 469.

1568.

chambre du Comte de Douglas , ouvrit les portes à la Reine & à une de ses femmes , referma les portes , & jeta les clefs dans le lac. Marie courut avec précipitation gagner une barque préparée pour favoriser sa fuite. Elle trouva sur le rivage le jeune Douglas , le Lord Seaton , & le Chevalier Jacques Hamilton , suivis d'un petit nombre de domestiques. Ils la reçurent avec les plus grands transports de joie. Elle monta aussi tôt à cheval & s'enfuit à toute bride à Niddrie , lieu de la Résidence du Lord Seaton dans la Lothiane Occidentale. Elle y arriva dans la même nuit , sans être poursuivie , & sans avoir rencontré aucun obstacle. Après y avoir pris quelques heures de repos , elle partit pour Hamilton , où elle arriva le lendemain matin , avec autant de bonheur.

La Reine arrive à Hamilton & leve une armée nombreuse.

Tous les partisans de la Reine étoient dans de si favorables dispositions pour elle , que le moindre événement pouvoit les encourager. A la première nouvelle de son évaison , ils coururent aux armes. En peu de jours , sa Cour fut remplie d'une troupe de Nobles , bien équipés , & suivis d'un si grand nombre de vassaux , qu'ils composoient

une armée de plus de six mille hommes. Elle déclara en leur présence, que son abdication de la Couronne, & les autres actes qu'elle avoit signés pendant sa détention, lui avoient été extorqués par la crainte. Le Chevalier Robert Melvil confirma cette déclaration; & sur son rapport & celui de plusieurs autres, cette assemblée de Nobles, & les Chefs de son parti, prononcerent que toutes ces transactions étoient nulles & illégitimes. On forma en même-tems une association pour la défense de la personne & de l'autorité de Marie; cet acte fut signé par neuf Comtes, neuf Evêques, dix-huit Lords, & plusieurs autres personnes de distinction. \* On trouve, dans ces signatures, les noms de plusieurs Seigneurs qui avoient assisté au dernier Parlement, & qui avoient souscrit l'association contraire pour la défense du gouvernement du Roi. Mais ces sortes d'inconséquences, & ces changemens subits, étoient alors fort ordinaires, & ne donnoient même aucune atteinte à la réputation.

1568.  
8 Mai.

\* Keith, 475.

1568. Le Régent lors de l'évasion de la Reine étoit à Glasgow, où il tenoit sa Cour de justice. Ses adhérens furent frappés d'un événement qui renversoit toutes leurs espérances, & qui détruisoit tous leurs projets. Ils paroissoient presque tous chancelans, irrésolus ; les uns entamerent secrètement des négociations avec la Reine, d'autres se révolterent ouvertement. Le Régent dans une conjoncture aussi difficile, prit conseil de ses associés les plus affidés. Les sentimens se trouverent partagés. Quelques-uns furent d'avis de se retirer promptement à Stirling. L'armée de la Reine étoit déjà très-nombreuse, & elle n'étoit qu'à huit milles de distance. Tout le pays des environs étoit rempli des amis & des vassaux de la maison d'Hamilton, & d'autres Lords de la faction de la Reine. Glasgow étoit une grande ville sans aucune fortification. La suite du Régent étoit peu considérable, & telle qu'on avoit accoutumé de la voir dans des tems de paix. Toutes ces raisons parloient pour la retraite ; mais on s'appuyoit d'un autre côté sur des motifs qui étoient d'un grand poids. Les citoyens de Glasgow étoient fort affectionnés au parti du

Les parti-  
fiers du Ré-  
gent tom-  
beat dans la  
confénerna-  
tion.

Régent. On avoit sous sa main les vassaux de Glencairn, de Lennox, de Semple, tous gens pleins de zèle, & qui formoient un corps nombreux. On pouvoit en peu de tems, rassembler d'autres secours des autres parties du Royaume. A la guerre, les succès dépendent plutôt de la réputation que du grand nombre des combattans. L'affermissement ou la perte entiere de cette réputation dépendoit des premieres démarches. La retraite, dans ces circonstances, auroit eu tout l'air & toute l'ignominie d'une fuite, auroit découragé les amis du Régent, auroit inspiré de l'audace à ses ennemis. Dans une position aussi critique, on vit briller toute la supériorité de génie du Comte de Murray. Il se détermina avec sagesse & il agit avec vigueur. Il décida contre le parti de la retraite, & il établit son quartier général à Glasgow. Cependant il amusa la Reine pendant quelques jours en faisant semblant de se prêter à quelques ouvertures d'accordement qu'elle avoit faites, & il sut profiter avec art de ce délai pour rassembler ses adhérens des différentes parties du Royaume. Il fut ainsi bientôt en état de tenir la cam-

1568.

Conduite  
prudente du  
Régent.

1568.

pagne, & quoique fort inférieur pour le nombre à son ennemi, il prit une telle confiance dans la valeur de ses troupes, & dans l'habileté de ses officiers, qu'il rompit brusquement la négociation & prit le parti de risquer une bataille.

13 Mai.

Cependant les Généraux de l'armée de la Reine avoient ordonné à leurs troupes de se mettre en marche. Leur dessein étoit de conduire la Reine au Château de Dunbarton, place très-forte, & que le Régent n'avoit pas pu tirer des mains du Lord Fleming qui en étoit Gouverneur, & ils étoient déterminés à ne point refuser le combat si l'ennemi se présentoit pour les arrêter. Dans la situation où étoit Marie, cette résolution étoit de la dernière imprudence. Elle n'avoit encore rassemblé qu'une partie de ses forces. On attendoit incessamment Huntly, Ogilvie, & les tribus du Nord. Les souffrances de Marie avoient diminué, ou même effacé entièrement les préjugés désavantageux pour elle qui s'étoient répandus parmi ses sujets: l'adresse avec laquelle elle avoit surmonté les dangers qui s'opposoient à son évasion, éblouissoit le peuple & l'in-

1568.

téressoit : le concours de tant de Nobles donnoit de l'éclat à son parti : elle pouvoit compter entièrement sur l'amitié & l'appui de la France : elle devoit s'attendre à la protection de l'Angleterre : ses ennemis ne pouvoient se flatter d'en tirer aucun secours : si elle avoit pris le parti de temporiser , si elle avoit mis plus de prudence dans ses démarches , elle avoit tout à espérer , ses ennemis avoient tout à craindre.

Mais Marie naturellement présomptueuse dans des momens d'espérance , impétueuse dans ses passions , étoit si transportée hors d'elle-même de ce passage subit du comble du malheur à des apparences de prospérité , que rien ne put la faire douter un moment du succès. Son armée étoit presque le double de celle de l'ennemi. Elle étoit principalement composée des Hamiltons & de ceux qui étoient dans leur dépendance : l'Archevêque de Saint André étoit à leur tête. Ce Prélat espéroit que la victoire le mettroit en état de perdre Murray l'ancien ennemi de sa maison , & qu'elle le rendroit maître de la personne de la Reine ; il comptoit ensuite obliger Sa Majesté , ou à épouser un des enfans du Duc d'Ha-

1568.

milton, ou bien au moins à lui donner la principale direction des affaires. L'ambition du Prélat fut fatale à la Reine, à lui-même & à toute la maison d'Hamilton.\*

**Bataille de Langside.** La mauvaise conduite des Généraux de Marie mit le comble à l'imprudence que la Reine avoit faite en se déterminant à donner la bataille. Il y avoit entre les deux armées sur le chemin qui menoit à Dunbarton, une éminence appellée *Langside-Hill*, la colline de Langside. Le Régent avoit eu la précaution de s'emparer de ce poste avantageux, & il avoit étendu ses troupes dans des enclos & des jardins qui étoient aux environs. Il attendoit dans cette position les approches de l'ennemi qui lui étoit bien supérieur en cavalerie, & dont les efforts devenoient inutiles à cause de l'inégalité du terrain. Les Hamiltons qui faisoient l'avant-garde commencerent l'attaque avec précipitation, ils arriverent tout hors d'haleine, & laissant bien loin derrière eux le gros de l'armée. Le choc des piquiers fut furieux, ils se battirent en désespérés; mais comme les troupes des Hamiltons étoient d'un côté expo-

\* Anders. vol. IV. 32, Melv. 181.

1568.

fées à un feu roulant de mousqueterie , d'un autre côté prises en flanc par l'élite de l'armée du Régent , sans pouvoir être soutenues par le reste des troupes de la Reine , elles furent obligées de lâcher pied , & la déroute devint bientôt générale. Au milieu des horreurs d'une guerre civile , chez un peuple barbare , jamais victoire ne coûta moins de sang , & ne fut remportée avec moins d'effort. Trois cents hommes resterent sur le champ de bataille ; il y en eut peu de tués dans la poursuite des fuyards. Le Régent & ses principaux officiers courroient de tous côtés , conjurant les soldats d'épargner leurs compatriotes. Le nombre des prisonniers fut grand , & il se trouva parmi eux plusieurs personnes de distinction. Le Régent retourna à Glasgow , & rendit publiquement des actions de grâces au Seigneur de cette victoire signalée , & qui de son côté avoit été si peu meurtrière. \*

Défaite de  
l'armée de la  
Reine.

Pendant le combat , Marie étoit sur une colline peu éloignée du champ de bataille , & d'où elle pouvoit appercevoir tout ce qui se passoit. On au-

1568.

roit peine à décrire le trouble de son ame , lorsqu'elle vit cette armée , son unique ressource , mise en déroute & jettée dans un désordre & une confusion où il n'y avoit plus de remede ; ce courage que toutes ses infortunes passées n'avoient pu ébranler , l'abandonna en un instant. Confernée au dernier point de ce revers , elle prit la fuite , & la terreur s'étoit tellement emparée de ses sens , qu'elle courut sans s'arrêter ni prendre aucun repos jusqu'à ce qu'elle eût gagné l'Abbaye de Dundrenan dans la Province de Galloway à soixante milles de l'endroit où la bataille s'étoit donnée. \*

Ces révolutions dans la fortune de Marie avoient été également rapides & extraordinaires ; dans l'espace d'onze jours elle avoit été prisonniere & à la merci de ses plus cruels ennemis : elle s'étoit vue ensuite à la tête d'une armée formidable , & ayant à ses ordres une suite nombreuse de Nobles , & elle étoit alors fugitive dans le plus grand danger de sa vie , & obligée de se cacher à une des extrémités de son Royaume. Elle ne se

erut pas même encore en sûreté dans cette retraite. Ses craintes la porterent à une action d'une imprudence extrême, & qui mit le comble à ses malheurs. Elle prit le parti de se retirer en Angleterre : démarche qu'elle auroit dû par bien des raisons regarder comme dangereuse & inconsidérée.

1558.

Marie se détermine à se réfugier en Angleterre.

Avant l'arrivée de Marie en Ecosse, la méfiance & la jalousie étoient établies entre elle & la Reine d'Angleterre. Tout ce qui s'étoit passé depuis, de la part des deux Reines, n'avoit servi qu'à irriter ces passions & à les enflammer de plus en plus. Marie par des négociations & des intrigues secrètes, avoit cherché à soutenir ses prétentions à la Couronne d'Angleterre, & avoit jetté le trouble dans le gouvernement d'Elisabeth. La Reine d'Angleterre qui avoit une puissance plus étendue, & qui agissoit avec moins de réserve, avoit protégé ouvertement les sujets rebelles de Marie, & avoit fomenté les troubles & les dissensions qui déchiroient l'Ecosse depuis que Marie étoit sur le Trône. Elisabeth devoit selon toutes les règles de la politique, suivre le même plan, puisqu'en entretenant le trouble & la

1568. discorde en Ecosse , elle assuroit de plus en plus la paix & la tranquillité dans son propre Royaume. Le Régent après sa victoire , avoit marché à Edimbourg , & ne sachant quelle route la Reine avoit prise , il avoit été pendant quelques jours sans songer à la poursuivre. \* Elle auroit pu se retirer dans des endroits du Royaume où elle avoit des sujets entièrement dévoués à ses intérêts , & s'y tenir cachée jusqu'à ce que son parti , plutôt dispersé que détruit par sa dernière défaite , eût eu le tems de rassembler ses forces , & qu'elle eût pu se mettre à leur tête sans exposer sa personne à aucun danger. Au reste il n'y avoit point de périls qu'elle ne dût braver , plutôt que de se remettre elle-même entre les mains d'un ennemi qui lui avoit déjà fait tant d'injures , & qui par inclination & par intérêt étoit porté à les renouveler.

Cependant ces considérations pouvoient être balancées par plusieurs autres. Elisabeth s'étoit déclarée ouvertement contre les procédés des sujets de Marie , & elle avoit sollicité la li-

1568.

berté de cette Reine infortunée , avec une chaleur & un empressement qui donnoient à ses démarches toutes les apparences de la sincérité. Elle avoit invité Marie à se refugier en Angleterre , & elle lui avoit promis d'aller la recevoir en personne , & de la traiter en Reine & en parente.\* Lorsque Marie étoit en possession de toute son autorité , ses entreprises pouvoient causer quelque ombrage à Elisabeth. Mais la Reine d'Écosse n'étoit plus à craindre , ses infortunes la rendoient plutôt un objet de commisération : il y auroit eu de la lâcheté & de la barbarie à vouloir tirer avantage du malheureux état où elle étoit réduite. Toutes les horreurs de la prison étoient encore gravées dans l'ame de Marie , la mémoire en étoit toute récente. S'il lui arrivoit de retomber entre les mains de ses sujets , elle devoit s'attendre de leur part à toutes sortes de mauvais traitemens , à toutes les entreprises que la présomption du succès pourroit leur inspirer. Le projet de se retirer en France étoit dangereux , & même presque impraticable

\* Camden. 489. Anders. vol. IV. 99 , 120.  
Murdin , 369.

## 310 HISTOIRE

1568.

dans la position où elle étoit. De plus auroit-elle pu supporter l'idée de jouer le rôle d'exilée & de fugitive dans un Royaume où elle avoit paru autrefois avec tout l'éclat de la Royauté? Ces raisons prévalurent dans l'esprit de Marie : elle regarda l'Angleterre comme son unique azile, & elle s'entêta de cette opinion à un tel point, qu'elle partit précipitamment pour aller s'y refugier malgré les instances du Lord Herreis, de Fleming, & de plusieurs autres personnes de sa suite qui se jettèrent à ses genoux, la conjurant de ne point se fier aux promesses d'Elisabeth, & de ne point compter sur la générosité de cette Princesse. Herreis écrivit par l'ordre de la Reine à Lowter Lieutenant de Roi de Carlisle, pour savoir

Reception de la Reine à les craintes & l'impatience de Marie Carlisle.

de quelle maniere il la receyroit. Mais ne lui permirent pas d'attendre la réponse, elle se jeta dans une barque de Pêcheur suivie d'une vingtaine de personnes, & elle prit terre à Wirkington dans le Cumberland, & de là elle fut conduite à Carlisle avec de grandes marques de respect. \*

\* Keith, 483. Anders, vol. IV. 2.

Aussi-tôt que Marie fut arrivée en Angleterre, son premier soin fut d'écrire à la Reine. Elle lui faisoit dans les termes les plus touchans le tableau de ses malheurs ; un long détail de tout ce qu'elle avoit eu à souffrir de ses propres sujets, & elle réclamoit la commisération & l'affilance qui lui étoient si nécessaires dans le triste état où elle étoit réduite. \* Un événement aussi extraordinaire, & la conduite qu'on devoit tenir dans cette occasion, devinrent l'objet des attentions d'Elisabeth & de son Conseil, & firent le sujet de leurs délibérations. S'ils ne s'étoient déterminés que par les règles de la justice & de la générosité, l'affaire n'auroit été ni difficile à résoudre, ni d'une longue discussion. Une Reine chassée par ses propres sujets, menacée par eux de la perte de sa vie & de sa liberté, fugitive pour se soustraire à leurs violences, venoit se jettter elle-même entre les bras d'une Reine dont les Etats confinoient aux siens, qui étoit sa plus proche parente, & dont elle avoit reçu tant d'assurances d'amitié & de

1568.

Elisabeth  
délibéré sur  
la maniere  
dont elle doit  
traiter la Rei-  
ne d'Ecossé.

\* Anders. vol. IV. 29.

1568.

protection. Toutes ces raisons étoient autant de titres qui devoient lui attirer le respect & la compassion, & qui mettoient dans l'obligation ou de la rétablir sur son Trône, ou de lui laisser au moins la liberté d'aller chercher des secours dans un autre pays. Mais Elisabeth & ses Conseillers ne s'attacherent point à examiner ce qui étoit le plus juste & le plus généreux, mais ce qui étoit le plus avantageux pour la Reine & pour la Nation Angloise. Trois différens avis furent proposés dans le Conseil d'Elisabeth, au sujet de la Reine d'Ecosse : de la rétablir dans son Royaume, de lui permettre de se retirer en France ou ailleurs, ou bien de la retenir en Angleterre. Les conséquences de ces différentes opinions méritoient la plus grande attention. On voit aussi par les papiers qui nous sont restés, \* qu'elles furent pesées avec le plus grand soin & examinées avec cette exactitude de scrupuleuse que les Ministres d'Elisabeth apportoient dans toutes les affaires d'une grande importance.

Ils observerent qu'en remettant Ma-

\* Anders. vol. IV. 34, 99, 102.

rie dans le plein exercice de l'autorité Royale en Ecosse, on la rendroit plus puissante que jamais, que les Nobles d'Ecosse qui étoient le plus attachés aux intérêts de l'Angleterre, éprouveroient bientôt tout l'effort du ressentiment de Marie. La reconnoissance est, disoient-ils, une vertu qui prend peu de force & de consistance dans l'ame des Princes lorsqu'il s'agit de leurs intérêts: Marie perdra bientôt la mémoire des services qu'Elisabeth lui aura rendus: elle renouvellera aussi-tôt l'ancienne alliance de la Nation Ecossoise avec la France: & elle fera revivre ses prétentions à la Couronne d'Angleterre. Ils n'imaginoient point de conditions qu'on pût imposer à la Reine d'Ecosse, & qui fussent capables de l'enchaîner & de la lier de maniere à prévenir ces dangers. Le parti de Marie en Ecosse étoit nombreux & puissant. Son retour même fans aucun soutien de la part de l'Angleterre, auroit encouragé les amis de la Reine; leur auroit inspiré un nouveau zèle; une seule victoire pouvoit leur rendre cette supériorité, qu'une seule défaite leur avoit enlevée. Elle pouvoit ren-

1568.

dre Marie une rivale plus formidable que jamais pour Elisabeth.

Ils appercevoient avec une égale évidence le danger qu'il y auroit à permettre à Marie de se retirer en France. Le Roi de France ne pouvoit pas refuser son secours pour remettre sur le Trône une sœur & une alliée. Elisabeth verroit encore une armée étrangère aborder dans les Isles Britanniques, tenir en crainte les Ecossois, & prête à entrer dans son Royaume : & si les soulevemens de France au sujet de la Religion venoient à s'apaiser, les Princes Lorrains pouvoient reprendre leurs anciens projets : & les forces réunies de France & d'Ecosse pouvoient envahir l'Angleterre par le côté le plus foible & le moins défendu.

Elisabeth se détermine à retenir Marie en Angleterre.

Il ne restoit donc plus d'autre parti à prendre que celui de retenir Marie en Angleterre, & de lui permettre d'y vivre en liberté, ou bien de la reléguer dans une prison. Le premier expédition étoit dangereux. La Cour de Marie seroit devenue un azile pour tous les Catholiques Romains, pour tous les mécontents, pour tous les gens avides de nouveautés. Elisabeth affectoit de

regarder les prétentions de Marie à la Couronne d'Angleterre comme extravagantes & mal fondées ; mais en même tems , elle n'ignoroit pas que ces prétentions de la Reine d'Ecosse n'étoient point regardées du même œil par la Nation , & que bien des gens donnoient même la préférence au droit de Marie sur celui d'Elisabeth. Si l'activité des émissaires de Marie lui avoit acquis tant de partisans , que n'avoit-on point à craindre de sa présence ? L'admiration & la pitié que sa beauté , son adresse & ses souffrances devoient naturellement exciter , ne pouvoient pas manquer d'entraîner dans son parti une infinité de personnes. \*

Cependant Elisabeth devoit craindre d'exciter contre elle-même une indignation générale en traitant Marie comme prisonniere , & de perdre cette réputation de justice & d'humanité qu'elle avoit acquise , en usant alors d'une sévérité inouïe envers une Reine qui avoit imploré , & à qui elle avoit promis sa protection ; mais les Monarques Anglois avoient souvent été occupés de garantir leur Royaume des entre-

\* Anders. vol. IV. 56. 60.

— prises des Ecossois, & ils avoient rarement été scrupuleux sur les moyens qu'ils employoient pour y réussir. Henri IV avoit fait arrêter le Prince héritaire du Royaume d'Ecosse, forcé par la tempête de relâcher dans un port d'Angleterre; & au mépris des droits de l'hospitalité, sans égard pour l'âge tendre du Prince, pour les larmes & les supplications d'un pere, il le retint prisonnier pendant plusieurs années. Ce procédé étoit en horreur à la postérité; cependant Elisabeth se détermina à le prendre pour modele. Sa vertu ne fut pas plus à l'épreuve que celle d'Henri IV contre la tentation de l'intérêt, & elle fut plus sensible à un avantage présent qu'au soin de sa réputation pour l'avenir. La satisfaction de mortifier une rivale, dont la beauté & les talens étoient pour Elisabeth des objets perpétuels de jaloufie, contribuerent peut-être autant que les considérations politiques, à déterminer la Reine d'Angleterre au parti qu'elle prit dans cette conjoncture. Cependant pour éviter les justes reproches que cette conduite devoit lui attirer, & pour faire croire que c'étoit plutôt par nécessité que par choix qu'elle traitoit ainsi la Reine d'Ecosse,

elle voulut conserver quelques appa-  
rences d'attention pour les intérêts de  
Marie , & de commisération pour les  
souffrances de cette Princesse infortu-  
née.

1568. 20 Mai.

Dans cette vue , elle dépêcha à l'in-  
stant le Lord Scroope Gardien des Mar-  
ches Occidentales , & le Chevalier  
François Knollys son Vice-Chambel-  
lan , vers la Reine d'Écosse , & elle les  
chargea de lettres remplies de termes  
d'affection pour cette Reine , & d'ex-  
pressions de regrets de ses infortunes.  
Mais par des instructions particulières ,  
elle les chargeoit d'observer toutes les  
démarches de Marie , & de bien pren-  
dre garde qu'elle ne s'échappât pour  
retourner dans son Royaume. \* A leur  
arrivée , Marie demanda une entrevue  
avec la Reine , pour lui exposer tou-  
tes les injures qu'elle avoit souffertes ,  
& lui demander l'amitié & les bons  
offices qu'elle lui avoit fait esperer. Ils  
lui répondirent que c'étoit avec regret  
qu'on lui refusoit dans le moment pré-  
sent cette entrevue ; mais qu'étant char-  
gée d'un crime aussi énorme que l'af-  
fassinat de son mari , la Reine leur maî-  
Marie de-  
mande une  
entrevue  
avec Elisa-  
beth.

\* Anders. Vol. IV. 36. 70. 92.

1568.

tresse , à qui elle étoit aussi étroitement unie par les liens du sang , ne pouvoit pas , sans faire tort à sa réputation , l'admettre en sa présence ; cependant ils promettoient à Marie qu'aussi-tôt qu'elle se seroit lavée de cette imputation , elle obtiendroit une réception convenable à sa dignité & des secours proportionnés à ses malheurs. \*

**Marie offre de se justifier & de prendre Elisabeth pour juge.** Rien de plus frivole que ce raisonnement , mais il étoit relatif aux vues d'Elisabeth & de ses Ministres. Ils vouloient que Marie vînt d'elle-même s'embarrasser dans le piège qu'ils lui tendoient. La Reine d'Écosse qui ne s'attendoit point à la réponse des Ministres Anglois , parut fort surprise du prétexte qu'ils prenoient pour éluder sa demande ; mais elle avoit reçu tant de protestations d'amitié de la part d'Elisabeth , qu'elle ne pouvoit pas se résoudre à douter de la sincérité de cette Princesse. Elle répondit avec franchise aux Envoyés , qu'elle offroit de soumettre sa cause au jugement d'Elisabeth , & elle leur dit qu'elle produiroit tant de preuves de son innocence , & de la fausseté des accusations qu'on avoit in-

1568.

tentées contre elle, qu'elle parviendroit aisément à détruire les préventions, & à satisfaire la délicatesse de la Reine d'Angleterre. C'étoit précisément là le point où Elisabeth vouloit amener la Reine d'Ecosse. Cet appel de Marie au Tribunal de la Reine d'Angleterre, rendoit Elisabeth juge des démêlés survenus entre la Reine d'Ecosse & ses sujets. On pouvoit traîner les informations en longueur, & y faire naître tant d'embarras & de difficultés, que l'affaire ne pourroit jamais se terminer. Cependant Elisabeth ne manqueroit pas de prétextes pour éloigner de sa Cour la Reine d'Ecosse, & pour s'excuser de lui donner des secours pour la remettre sur son Trône. La conduite de Marie avoit été très-imprudente, les soupçons qu'on avoit de son crime étoient fondés sur des présomptions très-fortes, ses sujets pouvoient parvenir à justifier les accusations qu'ils avoient formées contre elle, & si par le résultat des perquisitions, son crime venoit à être constaté, elle cessoit d'être un objet d'égards & de compassion, & la froideur & l'indifférence qu'Elisabeth lui marquoit, ne méritoient plus aucun reproches. Dans une af-

Elisabeth  
accepte l'of-  
fre de la Rei-  
ne d'Ecosse.

1568.

faire aussi obscure & aussi compliquée; il n'étoit pas vraisemblable que Marie pût donner des preuves assez évidentes de son innocence, pour rendre la conduite de la Reine d'Angleterre absolument répréhensible. Marie pouvoit aussi souffrir impatiemment la contrainte dans laquelle on la retenoit, concevoir des soupçons de la partialité d'Elisabeth, découvrir les artifices de cette Princesse, se laisser entraîner dans des cabales & des complots, & justifier ainsi la grande rigueur dont on voudroit user envers elle.

Elisabeth avoit apperçu de bonne heure tous les avantages qu'elle retireroit de cet examen, de la conduite de la Reine d'Ecosse, qui se feroit sous son autorité. On pouvoit craindre néanmoins que Marie ne découvrît trop tôt les intentions d'Elisabeth, & qu'en retirant l'offre qu'elle avoit faite de s'en rapporter au jugement de la Reine d'Angleterre, elle n'arrêtât le cours des informations. Mais Elisabeth étoit déterminée à ne les point suspendre, & elle avoit déjà imaginé divers expédiens pour les continuer, quelque chose qui pût arriver. La Comtesse de Lennox étoit convaincue que Marie

1568.

avoit eu part au meurtre du Roi d'Ecosse ; le desir de la vengeance si naturel à une mere , avoit porté la Lady Lennox à réclamer la justice d'Elisabeth , & à la supplier les larmes aux yeux , tant en son nom qu'en celui du Comte de Lennox , de mettre la Reine d'Ecosse en justice pour ce crime. \* Les pere & mere de l'infortuné Darnly étoient en droit de former cette accusation contre la Reine d'Ecosse , & Elisabeth qui étoit leur plus proche parente , ne pouvoit pas être blâmée d'écouter une demande aussi juste. De plus les Nobles d'Ecosse accusoient ouvertement Marie de ce même crime , & ils prétendoient être en état de donner des preuves assurées de ce qu'ils avançoient. Il n'étoit pas difficile de les engager à demander à Elisabeth de prendre connoissance de la procédure qu'ils suivoient contre leur Reine , & l'avis du Conseil d'Angleterre étoit , qu'il seroit à propos de recevoir cette requête & d'y faire droit. \*\* On commençoit aussi dans ce même tems à réveiller cette prétention surannée de la prééminence de l'Angleterre sur l'E-

\* Camd. 412. Haynes , 469.

\*\* Anders. vol. IV. 37.

1568.

cosse, & on croyoit en conséquence que le jugement des contestations entre la Reine d'Ecosse & ses sujets, appartenloit de droit à Elisabeth. Cependant, Elisabeth sans perdre de vue tous ces expédiens, & bien déterminée à s'en servir dans l'occasion, aurroit désiré que ces recherches sur la conduite de Marie parussent ne se faire que par complaisance pour cette Princesse, à sa propre réquisition, & dans le dessein de faire éclater son innocence ; & tant qu'on pourroit conserver ces apparences, Elisabeth étoit déterminée à ne point employer d'autres moyens.

Lorsque Marie avoit consenti à se soumettre au jugement d'Elisabeth, elle étoit bien éloignée d'en appercevoir les conséquences dangereuses, & de croire que cette démarche pût servir de fondement à des prétentions qui fussent à sa charge. Elle comptoit exposer les raisons qu'elle avoit à alléguer pour sa défense, & qu'Elisabeth les écouteroit & les examineroit ; mais elle regardoit la Reine d'Angleterre comme son égale ; elle vouloit bien lui faire le détail de sa conduite & la soumettre à sa censure, mais non pas la

reconnoître comme un supérieur devant qui elle étoit obligée de plaider sa cause. Elisabeth donnoit un sens tout-à-fait différent aux offres de Marie. Elle se considéroit comme ayant été choisie pour juge entre la Reine d'Ecosse & ses sujets, & elle commença à agir en conséquence. Elle proposa de nommer des Commissaires pour entendre les plaidoyers des deux parties, & elle écrivit au Régent d'Ecosse de nommer & d'autoriser des personnes pour comparoître en son nom devant ces Commissaires, & y produire les raisons qu'il auroit à alléguer pour justifier ses procédés envers sa Souveraine.

1568.

Marie avoit eu jusqu'alors une entière confiance dans les assurances d'affection qu'elle avoit reçues d'Elisabeth, & elle espéroit toujours que ces assurances d'amitié tant de fois répétées, seroient à la fin réalisées par quelques bons offices; mais elle fut bientôt détrompée lorsqu'on lui proposa de plaider sa cause contradictoirement avec ses sujets devant des Commissaires nommés. Elle apperçut alors clairement tous les artifices d'Elisabeth: elle fentit vivement tout le deshonneur de se mettre de niveau avec

Marie est très offensée de la conduite d'Elisabeth.

Ovj

1568.

ses sujets rebelles, & de comparaître avec eux devant le Tribunal d'un Supérieur & d'un Juge. Elle rétracta l'offre qu'elle avoit faite , & dont on avoit si indignement abusé en lui donnant un sens contraire à ses intentions. Elle insista plus que jamais sur la demande qu'elle avoit faite d'être admise en la présence d'Elisabeth , elle changea de ton avec cette Princesse , elle lui écrivit d'un style bien différent de celui dont elle avoit usé jusqu'alors , elle lui ouvrit son cœur & elle exposa vivement la douleur & l'indignation dont elle étoit pénétrée. » Dans

Lettre de  
Marie à Eli-  
sabeth.

30 Juin.

» la position où je me trouve ; je ne  
» veux ni ne puis , ( disoit-elle ) ré-  
» pondre aux accusations que mes su-  
» jets ont osé former contre moi. Je  
» vous ai offert de mettre sous vos yeux la  
» justification de ma conduite & de lever  
» tous vos scrupules , je suis prête encore  
» à le faire par amitié pour vous. Mes  
» sujets ne sont pas mes égaux : je ne  
» veux point les reconnoître pour tels ,  
» en paroissant avec eux en justice ré-  
» glée. Je me suis jetté entre vos bras ,  
» j'ai eu recours à ma parente la plus  
» proche , j'ai espéré que je trouverois en  
» vous une véritable amie. J'ai cru vous

## D'ÉCOSSE. LIV. V. 325

1568.

» faire honneur , en vous choisissant  
» par préférence à tout autre Prince ,  
» pour venger une injure faite à une  
» Reine. A-t-on jamais vu un Prince  
» blâmé pour avoir entendu en person-  
» ne les plaintes de ceux qui en ap-  
» pellent à sa justice , & qui la ré-  
» clament contre les fausses accusations  
» de leurs ennemis ? Vous admettez  
» mon frere en votre présence , un bâ-  
" tard , un homme coupable du crime  
» de rébellion , & vous me refusez cet  
» honneur ! A Dieu ne plaise que je  
» donne jamais lieu à rien qui puisse  
» noircir votre réputation ! j'ai vou-  
» lu au contraire vous procurer une  
» occasion d'en relever l'éclat par la  
» maniere dont vous vous comporte-  
» riez à mon égard. Souffrez que je ré-  
» clame l'assistance d'autres Princes  
» moins délicats sur ce point d'hon-  
» neur , & plus compatissans pour mes  
» malheurs : ou laissez-moi recevoir de  
» vous des secours qu'il vous convient  
» mieux qu'à tout autre Prince de  
» m'accorder , & mettez-moi dans le  
» cas de m'attacher à vous par les liens  
» d'une éternelle reconnaissance. « \*

\* Anders. Vol. IV. 94.

1568.

20 Juin.  
Précaution  
d'Elisabeth  
contre Ma-  
rie.

Cette lettre ne laissa pas de décon-  
certer les mesures d'Elisabeth, mais  
elle n'en suivit pas ses projets avec  
moins de chaleur. Elle mit cette affai-  
re en délibération dans son Conseil  
privé, & il fut décidé que, malgré  
les instances & les représentations de  
la Reine d'Ecosse, on procéderoit à  
l'examen de sa conduite; qu'il falloit  
d'abord terminer ces informations, &  
qu'en attendant Elisabeth ne pouvoit,  
sans faire tort à sa réputation, & sans  
risquer la sûreté de son gouvernement,  
ni donner à Marie l'assistance qu'elle  
lui demandoit, ni lui permettre de  
sortir du Royaume: & dans la crain-  
te que Marie ne trouvât l'occasion de  
s'échapper, si elle continuoit sa rési-  
dence dans le voisinage de l'Ecosse,  
on jugea qu'il étoit à propos de la  
transférer dans quelque place très-  
éloignée des frontières. \*

Conduite  
du Régent à  
l'égard de la  
Reine & de  
ses adhé-  
sions.

Pendant que la Cour d'Angleterre  
étoit occupée à ces délibérations, le  
Régent songeoit à retirer tous les  
avantages de sa victoire de Langside. Cet  
événement étoit pour lui de la dernière  
importance. La Reine chassée de son

\* Anders. Vol. IV. 102.

propre Royaume, laissoit tous ceux de son parti dispersés, sans Chef, & à la merci du Régent. Il parut d'abord déterminé à procéder en toute rigueur contre les adhérens de la Reine. Six prisonniers de quelque distinction faits dans la bataille, furent mis en justice, & condamnés à mort, comme rebelles au gouvernement du Roi. Ils furent conduits au lieu de l'exécution, mais Knox intercéda pour eux, & il eut le crédit de leur faire obtenir leur grace. Hamilton de Bothwellhaugh étoit de ce nombre, & il donna lieu dans la suite au Régent & à Knox, de se repentir de cet acte de clémence.\*

1568.

Aussi-tôt après, le Régent marcha vers les frontières occidentales avec une armée composée de quatre mille chevaux & de mille hommes d'infanterie. Les Nobles de cette partie du Royaume étoient affectionnés à la Reine, mais comme ils n'étoient point assez en force pour tenir tête au Régent, ils se voyoient obligés ou de se soumettre au Roi, ou de laisser porter le fer & le feu dans leur pays. Mais

\* Cald. vol. II. 99.

1568.

Elisabeth qui avoit intérêt à entretenir les troubles en Ecosse , en tenant la balance égale entre les deux partis , & qui cherchoit à calmer Marie par quelques marques de condescendance , céda en cette occasion aux instances de la Reine d'Ecosse , & lui accorda son entremise. Le Régent après avoir tenu la campagne pendant quinze jours , licentia son armée , & une expédition qui devoit être fatale à tout le parti opposé au Régent , se termina à quelques coups de main. \*

Marie est conduite à Bolton.

Cependant la résolution prise par le Conseil privé d'Angleterre , par rapport à la personne de Marie , fut aussi-tôt mise à exécution , & sans égards pour les représentations & les plaintes de cette Reine infortunée , on la conduisit à Bolton , château appartenant au Lord Scroope , sur les frontières de la Province d'York. \* La situation de cette place rendoit la correspondance de Marie avec les amis qu'elle avoit en Ecosse bien plus difficile , & elle lui ôtoit toute espérance de pouvoir s'échapper. Elle vit bien alors qu'elle étoit absolument en la puissance

\* Cald. vol. II. 99. \*\* And. vol. IV. 14.

1568.

ce d'Elisabeth, & quoiqu'on affectât encore de rendre à Marie tous les respects dus à une Reine, elle étoit réellement dans la captivité. Elle ressentoit vivement la perte de sa liberté, & elle regardoit cette privation comme le plus grand de tous les malheurs : elle avoit la mémoire encore toute récente des horreurs de la prison dont elle venoit de sortir, & elle se voyoit sur le point de rentrer dans une autre. Elisabeth fut profiter de ce moment d'agitation & de terreur, & elle saisit cette conjoncture favorable pour lui renouveler ses premières propositions. Elle fit demander à Marie de permettre que le Régent & ses adhérens fussent appellés en Angleterre, & de consentir qu'ils fussent entendus dans les défenses qu'ils avoient à proposer pour la justification de leur conduite. Elisabeth promettoit en même tems que quel que fût le résultat de ces informations, elle employeroit tout son pouvoir pour rétablir Marie sur son Trône, en y mettant seulement quelques conditions & restrictions, mais que personne ne pourroit regarder comme déraisonnables. La crainte, <sup>La Reine</sup> l'impatience, le désespoir balancés par d'Ecosse con-

1568.  
sent à l'exa-  
men de sa  
conduite.

ces espérances flatteuses dont Elisabeth accompagnoit sa proposition, arrachèrent enfin le consentement de Marie, & elle accorda à la Reine d'Angleterre tout ce qu'elle lui demandoit. \*

Diffimula-  
tion de Ma-  
rie au sujet  
de la Reli-  
gion.

La Reine d'Ecosse avoit toujours été inflexible sur le point de la Religion. Constamment attachée pendant tout le cours de ses malheurs à la Religion Romaine, elle fut également inébranlable dans les mêmes sentiments jusqu'à la fin de ses jours & de ses infortunes. Cependant pour persuader qu'elle desiroit sincèrement de se lier aussi étroitement qu'il lui feroit possible avec Elisabeth, elle chercha à se concilier la bienveillance de cette Princesse, en faisant paroître quelque disposition à se relâcher sur cet article. Elle marqua beaucoup de vénération pour la liturgie de l'Eglise Anglicane : elle assistoit souvent au service divin suivant les rits de l'Eglise réformée : elle fit le choix d'un Ecclésiastique Protestant pour desservir sa chapelle, elle l'écoutoit avec attention prêcher contre les erreurs du Pa-

\* Anders. Vol. IV. 109. Haynes, 468.

pisme, & elle paroifsoit l'entendre avec plaisir : elle donna même toutes les marques d'une conversion prochaine. \* Mais la superstition de la Reine d'Ecosse, & son attachement au Papisme, étoient trop connus, pour qu'on ajoûtât aucune foi à la sincérité de ses démarches. Rien au contraire ne donnoit des marques plus assurées de l'état misérable où elle étoit réduite, & de la terreur qui s'étoit emparée de son ame, que de se prêter ainsi à une basse dissimulation, & de trahir sa propre conscience, après avoir montré dans tous les tems sur le fait de la Religion une délicatesse aussi fcru-puleuse.

Dans ce même tems, le Régent convoqua un Parlement pour procéder au jugement & à la condamnation de ceux qui refusoient de reconnoître l'autorité du Roi. La faction de la Reine en fut allarmée. Argyll & Huntly que Marie avoit nommés ses Lieutenans l'un dans le midi, l'autre dans le Nord de l'Ecosse, commencerent à rassembler leurs forces pour empêcher cette assemblée. On étoit touché de

18 Août.  
Convoca-  
tion du Par-  
lement d'E-  
cosse.

1568. compassion pour les maux de la Reine, on portoit envie à ceux qui gouvernoient au nom du Roi, & le parti de Marie s'étoit fortifié à un tel point que le Régent auroit eu bien de la peine à lui résister. Mais Elisabeth pria Marie d'ordonner à ses amis de mettre bas les armes, & d'attendre tranquillement la décision qui seroit prononcée en Angleterre ; & la Reine d'Ecosse qui avoit soumis sa cause au jugement d'Elisabeth, ne put le lui refuser. Elisabeth en procurant ainsi cette cessation d'armes, suivoit ainsi toujours son plan d'équilibre entre les deux partis, & elle donna ainsi fort à propos à la faction du Régent, le même secours qu'elle avoit précédemment accordé au parti de la Reine. \*

Cependant le Régent, malgré les sollicitations d'Elisabeth, ne voulut jamais se désister de l'assemblée du Parlement qu'il avoit convoquée. Mais on y donna des marques de modération qui ne peuvent être attribuées qu'au Régent, & à Maitland qui employa toute son éloquence pour enga-

ger ses concitoyens à ne point s'armer  
les uns contre les autres. Ceux qui  
s'opposoient avec plus de chaleur au  
gouvernement du Roi, furent con-  
damnés, on laissa toujours aux autres  
quelque espérance d'obtenir leur gra-  
ce. \*

1568.

Aussi-tôt que la Reine d'Ecosse eût  
soumis sa cause au jugement de sa ri-  
vale, Elisabeth avoit sommé le Régent  
d'envoyer des Députés à Yorck, mu-  
nis des instructions nécessaires pour  
justifier sa conduite devant les Com-  
missaires Anglois. Ce ne fut pas sans  
hésiter, ni sans de grandes inquiétu-  
res, que le Régent se détermina à fai-  
re cette démarche. Son autorité étoit  
établie en Ecosse & confirmée dans  
le Parlement. Il étoit bien humiliant  
de souffrir qu'elle fût révoquée en  
doute, & soumise à l'examen d'une  
jurisdiction étrangere. Il étoit odieux  
d'intenter une accusation contre sa  
Souveraine devant des étrangers qui  
étoient les plus anciens ennemis du  
nom Ecossois. Il étoit dangereux de  
succomber dans cette démarche, &  
désagréable d'y réussir. Mais le Régent

Elisabeth  
demande au  
Régent de  
justifier sa  
conduite,  
tant devant  
elle que de-  
vant ses  
Commissai-

1568.

voyoit de jour en jour les accroissemens de la faction qui lui étoit opposée. Il craignoit qu'elle ne parvînt à obtenir l'entremise & les secours du Roi de France. Dans cette position , il étoit difficile de désobéir à Elisabeth & de contester avec elle sur un point qu'elle suivoit avec tant de vivacité. \*

L'obligation de comparoître en personne à Yorck , ajoûtoit encore à l'ignominie de la démarche où le Régent se trouvoit engagé. Tous ses associés cherchoient à s'en excuser. Ils ne vouloient point apparemment s'exposer à la haine & aux dangers qu'il étoit aisé de prévoir en s'acquittant d'une pareille commission , malgré les offres du Régent qui consentoit à les partager avec eux. Le Comte de Morton , Bothwell Evêque d'Orkney , Pitcairn Commandeur de Dunfermling & le Lord furent associés au Régent en qualité de Commissaires. Macgill de Rankeilor & Balnaves de Halhil deux fameux Docteurs en Droit civil , George Buchanan qui par la beauté de son génie faisoit l'honneur de son siècle , Maitland & quelques autres furent

\* Buchan. 372 , Append. N° XXV.

1568.

nommés pour assister & accompagner les Commissaires. Le Régent n'aimoit point Maitland, mais il le fit nommer & il lui procura cette distinction parce qu'il le craignoit. Maitland s'étoit élevé hautement contre cette démarche. Il desiroit qu'on restât en bonne intelligence avec l'Angleterre, mais il ne vouloit point que l'Ecosse se mit dans la dépendance des Anglois, & il auroit voulu qu'on rendît à la Reine une portion d'autorité qui ne fût point incompatible avec celle que le Roi poslédoit. Le Régent ne pouvoit pas avec sûreté laisser pendant son absence dans le Royaume, un homme dont les vues étoient si opposées aux siennes, & qui par des talens supérieurs avoit acquis dans la Nation un crédit que d'autres ne devoient qu'à l'ancienneté & à la puissance de leurs familles.\*

Marie choisit Lesly Evêque de Ross, le Lord Livingston, le Lord Boyd, le Lord Herreys, Gavin Hamilton Commandeur de Kilvinning, le Chevalier Jean Gordon de Lochinvar & le Chevalier Jacques Cockburn de

\* Buch. 372. Anders. vol. IV, 35. Melv. 186, 188.

1568. Skirling, pour comparoître en son nom. \*\*

Elisabeth nomma Commissaires pour entendre les deux parties, Thomas Howard Duc de Norfolk, Thomas Rateliff Comte de Sussex, & le Chevalier Ralph Sadler.

**Conférence d'Yerck.** Le quatre Octobre fut le jour fixé pour l'ouverture de la Conférence.

Les grands talens des Députés de part & d'autre, la dignité des Juges devant lesquels ils devoient comparoître, le rang suprême des personnes dont la cause devoit être entendue, & l'importance des points qui étoient en contestation, rendoient cette assemblée également illustre & singuliere. Rien n'est plus frappant que cette époque de la vie d'Elisabeth, & l'appareil de grandeur & de magnificence avec lequel elle parut dans cette occasion. Une rivale, une Reine indépendante, l'héritiere d'une ancienne race de Rois, est prisonniere entre les mains d'Elisabeth & comparoît par des Ambassadeurs devant son Tribunal. Le Régent d'Ecosse qui représentoit la Majesté du Roi, & qui en possédoit

\* Anders. vol. IV. 53.

l'autorité,

l'autorité , vient en personne se soumettre à ce même Tribunal ; & Elisabeth se trouve maîtresse absolue de disposer du sort de ce Royaume dont ses ancêtres avoient tant de fois redouté la puissance , & qu'elle-même n'avoit jamais pu subjuguer par la force des armes.

Au reste les parties qui donnerent le consentement à cette conférence , avoient des vœux bien opposées & des espérances bien différentes.

Vues des différentes parties.

Le principal objet de Marie étoit de recouvrer son ancienne autorité , & elle se prétoit par cette raison à des mesures auxquelles elle avoit résisté pendant si long-tems. Les promesses d'Elisabeth avoient fait concevoir à Marie l'espérance d'être rétablie dans son Royaume ; & elle auroit pour cela fait bien d'autres sacrifices au parti du Roi ; de plus l'ennui de l'état où elle se trouvoit , l'impatience de s'en retirer , & le pouvoir d'Elisabeth étoient capables de déterminer Marie à des démarches encore bien plus extraordinaires. \* Le Régent n'avoit point d'autre but que d'assurer à son parti

\* Anders. vol. IV. 33. Good. vol. II. 337.

1568. la protection d'Elisabeth, & il ne pa-  
roît pas qu'il eût eu la moindre idée de  
se prêter à aucun accommodement avec  
Marie. Les vues d'Elisabeth étoient  
plus vastes, ses projets plus compli-  
qués, & le plan qu'elle suivoit étoit  
plus étendu. Elle paroissoit unique-  
ment occupée de l'honneur de Marie,  
& empressée de voir effacer les taches  
qui avoient flétri la réputation de la  
Reine d'Ecosse. Elle amusoit ainsi Ma-  
rie, & elle éludoit les sollicitations de  
la France & de l'Espagne, en ne cessant  
de leur répéter qu'elle ne feroit aucun  
déplaisir à la Reine d'Ecosse, & que  
même elle l'assisteroit lorsqu'elle se fe-  
roit justifiée. Mais sous ces apparences  
d'affection & de générosité, Elisabeth  
cachoit des sentimens d'une espece  
bien différente. Elle comptoit que le  
Régent accuseroit Marie d'avoir trem-  
pé dans l'assassinat de son Mari, & elle  
l'encourageoit autant que la bienféan-  
ce pouyoit le permettre à cette dé-  
marche hardie & dangereuse. \* Cette  
accusation pouvoit se terminer en  
deux manieres, & dans l'un & l'autre  
cas Elisabeth avoit formé le plan de

\* Anders, Vol. IV. II. 45. Haynes, 487.

la conduite qu'elle devoit tenir. Si les imputations contre Marie paroisoient bien fondées, Elisabeth étoit déterminée à prononcer que la Reine d'Ecosse étoit indigne de porter la Couronne, & à déclarer qu'elle ne chargeroit jamais sa conscience d'une action aussi détestable que celle de rétablir Marie dans son Royaume. \* Si les allégations des accusateurs de la Reine d'Ecosse ne fournisoient aucunes preuves de crime, mais seulement de mauvaise administration, Elisabeth comptoit faire alors un traité pour la rétablir, mais à de telles conditions, qu'elle rendroit Marie pour toujours dépendante de l'Angleterre & esclave de ses propres sujets. \*\* Comme Elisabeth disposoit également des progrès & du résultat de la conférence, elle avoit toujours la liberté de choisir celui des deux partis qu'elle voudroit prendre, & si elle trouvoit quelque danger ou quelque inconvénient à suivre l'un ou l'autre, elle pouvoit traîner l'affaire en longueur, y faire naître des difficultés sans fin, & susciter des embarras dont on ne pourroit jamais sortir.

\* Anders. vol IV. II. \*\* *Ibid.* 16.

1568.  
Plaintes  
des Commissaires de la  
Reine contre le Régent.

Cependant la Conférence s'ouvrit avec de grandes solemnités. On apperçut dès le commencement que le dessein d'Elisabeth étoit de fomenter en Ecosse le feu de la discorde, & d'entretenir les dissensions & les animosités qui s'étoient élevées dans ce Royaume ; on ne chercha point à réconcilier les parties, ni à calmer la violence de leur haine, en engageant la Reine à offrir de pardonner tout le passé, ou bien en portant ses sujets à lui promettre de lui rendre à l'avenir l'obéissance qu'ils lui devoient. On permit au contraire aux Commissaires de Marie de présenter une plainte contre le Régent & ses adhérens. On y faisoit une longue énumération de toutes leurs trahisons, de l'audace qu'ils avoient eue de prendre les armes contre leur Reine, de se faire par force de sa personne, de la jettter dans une prison, de la forcer d'abdiquer la Couronne, de s'emparer de l'autorité royale, & d'abuser du nom de son fils pour colorer leur usurpation. Ils demandoient une réparation prompte & effective de tous ces crimes énormes, & telle que les injures faites à une Reine l'exi-

géoient de la justice d'une autre Souveraine. \*

1568.

On s'attendoit alors que le Régent alloit révéler toutes les circonstances de ce crime barbare auquel il prétenoit que la Reine avoit participé , & qu'il les mettroit dans l'évidence nécessaire pour constater l'accusation qu'il avoit formée. Mais le Régent, bien-loin d'accuser Marie, ne daigna pas seulement répondre aux imputations dont il étoit lui-même chargé. Il montra de la répugnance à faire le personnage d'accusateur , il proposa à ce sujet plusieurs doutes & scrupules , sur lesquels il consulta Elisabeth elle-même.

\* La plus grande partie des Commissaires Anglois , & les associés même du Régent furent également surpris de cette réserve & de cette irrésolution du Comte de Murray. Ils favoient qu'il ne pouvoit justifier sa propre conduite sans charger la Reine du meurtre du Roi , & que jusqu'alors il n'avoit pas montré beaucoup de délicatesse sur ce point. Une intrigue qui avoit été conduite dans le plus grand secret depuis l'arrivée du Ré-

\* Anders. vol. IV. 62. \*\* Haynes , 478.

1568. gent à York , dévoila tout ce mystère.

Le Duc de Norfolk étoit alors un des plus puissans Seigneurs de l'Angleterre & des plus agréables au peuple. Il venoit de perdre sa femme , & il avoit aussi-tôt formé le projet qu'il suivit dans la suite plus ouvertement, de se placer sur le Trône d'Ecosse en épousant la Reine. Il voyoit l'infamie qui résulteroit d'une accusation formée publiquement contre Marie , & le tort que cela feroit à cette Princesse pour les prétentions qu'elle avoit à la succession d'Angleterre. Norfolk entreprit de garantir la Reine d'Ecosse de cette ignominie. Il s'adressa d'abord à Maitland. » Je suis étonné ( lui dit-il , ) » qu'un homme comme vous , jouissant » d'une aussi grande réputation de sagesse & de prudence , se soit engagé avec » le Régent dans des mesures aussi déshonorantes pour vous-même , pour » votre Reine , & pour votre patrie ; » que vous ayez soumis les affaires publiques de votre Nation au jugement des étrangers ; que vous ayez publié les fautes & l'ignominie de votre Souveraine , pendant que suivant toutes les regles du devoir & de la faine

» politique, vous auriez dû les cacher  
» & les ensevelir dans l'oubli. » Mai-  
tland, qui étoit dans les mêmes senti-  
mens que le Duc, se justifia aisément  
de ces reproches. Il l'assura qu'il avoit  
employé tout son crédit pour dissuader  
ses Concitoyens, & qu'il contribue-  
roit toujours de tout son pouvoir à les  
détourner de cette entreprise. Norfolk  
encouragé par le succès de cette pre-  
miere démarche, va trouver le Ré-  
gent, lui communique ces mêmes idées,  
lui répète tout ce qu'il avoit dit à Mai-  
tland, ajoûte encore de nouvelles rai-  
sons, lui représente le danger auquel  
il s'expose par une action de violence  
aussi téméraire que celle d'accuser pu-  
bliquement sa Souveraine. » Croyez-  
» vous, ( lui disoit-il, ) » que Marie  
» puisse jamais vous pardonner la note  
» d'infamie dont vous avez voulu la  
» noircir. Si elle parvient un jour à re-  
» couvrir la moindre portion de son  
» autorité, votre perte est inévitable,  
» vous serez la première victime qu'elle  
» immolera à son ressentiment, & vous  
» l'aurez justement mérité. Vous ne de-  
» vez point compter sur la protection  
» d'Elisabeth : voudroit-elle approuver  
» publiquement votre conduite ? De-

1568.

» plus, quelques preuves que vous puissiez donner du crime de Marie, Eliabeth ne se déterminera jamais à prononcer dans cette affaire une sentence définitive. Faites-lui demander que la cause soit jugée aussi-tôt que les preuves auront été produites, & vous serez alors pleinement convaincu que ses intentions sont fausses, que ses démarches sont infidieuses, & que par conséquent il ne vous convient en aucune manière de vous porter pour accusateur de votre Souveraine. \* « La candeur de Norfolk, la justesse de ses raisonnemens, la vérité de ses représentations, toucherent le Régent, & firent sur lui de fortes impressions. De plus, il recevoit tous les jours de la part de Marie, de nouvelles assurances de l'intention où elle étoit de se réconcilier avec lui, s'il vouloit se désister de l'accusation & ne la point charger de ce crime odieux; mais elle lui annonçoit une haine irréconciliable, s'il prenoit un parti contraire. \*\* Toutes ces considérations & ces circonstances déterminerent le Régent à chan-

\* Melvil, 187. Haynes, 573.

\*\* Anders. vol. IV. 77. Good. vol. II. 157.  
Append. N°. XXVI.

ger le plan de sa conduite , & à profiter des ouvertures & des avis du <sup>1568.</sup> ~~Duc~~ de Norfolk.

Le Régent déclara en conséquence , <sup>9 Octob.</sup> qu'avant que d'aller plus avant , il désirroit de savoir , si les Commissaires Anglois étoient munis de pleins-pouvoirs suffisans pour prononcer judiciairement sur le crime imputé à la Reine , & pour la déclarer coupable ; s'ils vouloient promettre de donner leur sentence sans aucun délai ; si la Reine seroit gardée assez étroitement pour lui ôter tous les moyens de troubler le gouvernement qu'on venoit d'établir en Ecosse ; & si Elisabeth , en cas qu'elle approuvât les démarches du parti du Roi , s'engageroit à lui accorder sa protection pour l'avenir. \* Ces demandes du Régent furent rédigées par écrit , signées de lui seul , & sans qu'il les eût même communiquées à aucun de ceux qui l'avoient accompagné , excepté à Maitland & à Melvil. \*\* On ne pouvoit pas blâmer le Régent de ses inquiétudes , il étoit naturel qu'il voulût savoir à quoi s'en tenir. Il auroit agi avec une imprudence impardonnable ,

\* Anders. Vol. IV. 55. \*\* Anders. 56. Melv. 190.

1568.

s'il s'étoit engagé dans une entreprise aussi extraordinaire & aussi dangereuse que celle d'accuser sa Souveraine , sans savoir auparavant s'il pouvoit agir avec sûreté. Cependant Elisabeth , qui ne s'attendoit pas , de la part du Régent , à des difficultés de cette espece , n'avoit pas donné aux Commissaires Anglois des pouvoirs assez étendus pour qu'ils fussent en état de le satisfaire sur de pareilles demandes. On fut donc obligé de les faire passer à la Reine d'Angleterre ; les articles furent dressés par le Duc de Norfolk , il eut soin de mettre les demandes du Régent dans tout leur jour , & le tour qu'il leur donna fit bien connoître qu'il avoit eu dessein de laisser de fortes impressions dans l'ame d'Elisabeth , & d'en imposer à ses Ministres . » Votre Majesté pense-t-elle , ( disoit Norfolk à la Reine , ) » que les Ecossois poussent trop loin les scrupules & l'exactitude ? Considérons leur conduite comme nous voudrions que la nôtre fût considérée en pareil cas. Ils courent de grands hasards , ils risquent leurs biens , leur vie , leur honneur. Ils peuvent dans le moment présent , ou se réconcilier avec leur Reine , ou l'offenser irré-

missiblement. Dans une affaire de cette importance, les précautions portées au dernier point ne peuvent ja- mais être regardées comme excessives. » \*

1568.

Pendant que les Commissaires Anglois attendoient de plus amples instructions, relativement aux demandes du Régent, celui-ci travailloit de son côté à répondre aux plaintes qu'on avoit formées contre lui au nom de la Reine d'Écosse. L'écrit du Régent étoit conçu dans des termes entièrement conformes au système qu'il avoit alors adopté ; il n'y étoit fait aucune mention que la Reine eût eu part au meurtre de son mari ; le style d'aigreur, particulier à ce siecle, y étoit considérablement adouci ; il soutenoit que l'infamie du mariage de Bothwell avoit mis dans la nécessité de prendre les armes pour le faire casser ; que l'attachement de Marie pour cet homme odieux, justifioit la prison dans laquelle cette Princesse avoit été retenue pendant quelque tems, au reste il ne disoit rien par rapport à ces deux objets, que ce qui étoit indispensablement nécessaire pour sa propre dé-

— fense. Les Commissaires ne manqueront  
 1568. pas de répliquer à l'écrit du Régent. \*  
 17 Octob. Mais tant qu'il ne fut point question du  
 meurtre du Roi, ces débats n'étoient  
 que des especes d'escarmouches ; on se  
 battoit de loin, sans que cela fût d'au-  
 cune utilité pour terminer la querelle ;  
 Elisabeth & ses Commissaires y faisoient  
 aussi fort peu d'attention.

La Confé- Cependant ces opérations de la Con-  
 rence est férence avoient jusqu'alors été dirigées  
 transférée à de maniere qu'Elisabeth voyoit ses pro-  
 jets déconcertés, sans avoir pû en re-  
 tirer aucun des éclaircissemens qu'elle  
 en avoit espéré. La distance d'York à  
 Londres, & la nécessité de consulter  
 la Reine sur chaque difficulté qui se  
 présentoit, faisoit perdre beaucoup de  
 tems. De plus les intrigues de Norfolk  
 avec le Régent d'Ecosse, quoique tra-  
 mées dans le plus grand secret, n'é-  
 toient pas vraisemblablement inconnues  
 à une Princesse qui avoit autant de sa-  
 gacité qu'Elisabeth, autant d'adresse à  
 découvrir les desseins de ses ennemis, &  
 à pénétrer leurs projets les plus ca-  
 chés. \*\* Ce fut sans doute ce qui la  
 détermina à ne faire aucune réponse

\* Anders. vol. IV. 64. 80.

\*\* Good. vol. II. 169. Anders. vol. III. 24.

aux demandes du Régent ; à transférer la Conférence d'York à Westminster , & à nommer de nouveaux Commissaires en qui elle pût avoir une entiere confiance. Elle n'eut pas de peine à faire approuver ces nouveaux arrangemens par la Reine d'Ecosse & par le Régent. \*

1568.

On voit qu'alors Marie se vantoit souvent de la supériorité de ses Commissaires dans la conférence d'York , & qu'elle se glorifioit de ce qu'ils étoient venus à bout par la force de leurs raisons , de confondre leurs adversaires & d'éluder toutes leurs chicanes. \*\* En effet les débats entre son parti & celui de ses adversaires , étoient établis sur un pied qui rendoit sa victoire très-facile. L'accusation d'avoir participé au meurtre du Roi , étoit la seule chose qui pouvoit justifier les procédés violens de ses sujets. Or comme ils évitoient avec soin de faire mention de ce point , leur cause perdoit beaucoup par la suppression de ce moyen essentiel , & celle de la Reine gagnoit à proportion.

Elisabeth prit le parti d'empêcher

\* Haynes , 484. Anders. vol. IV. 94.

\*\* Good. vol. II. 186 , 284 , 350.

## 350 HISTOIRE

1568.

Marie de jouir de ce même avantage dans la conférence qui se tiendroit à Westminster. Elle délibéra avec la plus grande attention sur les mesures qu'elle prendroit pour lever les scrupules du Régent & pour l'engager à accuser la Reine , & sur les moyens les plus propres à persuader aux Commissaires de la Reine , de répondre à ce chef d'accusation. Elle apperçut que les promesses qu'elle seroit obligée de faire au Régent pour le gagner , ne pourroient point être ignorées par la Reine d'Ecosse , & qu'elle en seroit aigrie au dernier point. Elisabeth se détermina en conséquence à resserrer Marie plus étroitement , & quoique le Lord Scroop n'eût donné aucun lieu de douter de sa vigilance & de sa fidélité , cependant comme il étoit beau-frere du Duc de Norfolk , Elisabeth crut qu'il étoit à propos de transférer Marie le plus tôt qu'il seroit possible à Tuthbury dans la province de Stafford , & de la confier à la garde du Comte de Shrewsbury à qui le Château de Tuthbury appartenoit. \*

Soupçons  
de la Reine

Marie commença à pénétrer le but

\* Haynes, 487.

où tendoit cette seconde conférence , —————  
 & quoiqu'elle eût d'abord marqué 1568.  
 beaucoup de satisfaction de voir sa d'Ecosse sur  
 cause portée plus immédiatement sous la conduite  
 les yeux de la Reine , \* elle donna d'Elisabeth.  
 de nouvelles instructions à ses Com- 21 Octobre  
 missaires , & elle prit des précautions  
 pour éviter d'être obligée de répondre  
 à ses sujets , s'ils poussoient l'audace  
 jusqu'à former une accusation contre  
 elle. \*\* La Reine d'Ecosse vit bien-  
 tôt ses soupçons confirmés par une  
 circonstance dont elle fut vivement  
 touchée. Le Régent arrivé à Londres  
 pour se trouver à la conférence , fut  
 aussi-tôt admis en la présence de la  
 Reine qui le reçut d'une maniere très-  
 distinguée & même avec de grands té-  
 moignages d'affection. Marie vit avec  
 douleur le crédit que ses adversaires  
 avoient auprès d'Elisabeth , qui don-  
 noit des preuves aussi claires de sa  
 partialité. La Reine d'Ecosse dans la  
 premiere chaleur de son ressentiment ,  
 écrivit à ses Commissaires. Elle leur  
 ordonnaient de se plaindre en présence  
 des Nobles d'Angleterre & des Am-  
 bassadeurs des Princes étrangers du-

1568.

traitement qu'elle avoit jusqu' alors éprouvé, & des injures qu'elle avoit lieu d' appréhender pour l' avenir : de représenter qu'elle étoit bannie de la présence de la Reine, & que des sujets rébelles y étoient admis : qu'on les laissoit jouir d' une liberté entiere, & qu'on la faisoit languir dans une longue prison : qu'on les encourageoit à former contre elle une accusation, pendant qu'on ne lui permettoit de se défendre qu' avec beaucoup de désavantage. Elle renouvelloit en conséquence la demande qu'elle avoit déjà faite d' une entrevue avec la Reine : & dans le cas d' un refus, les Commissaires de Marie étoient autorisés pour déclarer en son nom, qu'elle révoquoit le consentement qu'elle avoit donné à la conférence de Westminster, qu'elle protestoit contre tout ce qui seroit fait dans cette assemblée, & qui devoit étre dès à présent regardé comme nul & de nulle valeur. \*

Marie se conduisit dans cette occasion avec beaucoup de prudence. Les prétextes dont elle se servoit pour décliner la juridiction de la conféren-

\* Good. vol. II. 184.

ce étoient plausibles : elle avoit saisi un moment favorable. Mais soit que la lettre de la Reine n'eût point été rendue assez tôt à ses Commissaires , soit qu'ils se fussent laissé gagner par les protestations d'Elisabeth qui affe-  
toit des sentimens d'amitié pour leur maîtresse , ils donnerent leur consentement à l'ouverture de la conférence.\*

Elisabeth augmenta le nombre de ses Commissaires ; le Chevalier Nico-  
las Bacon garde du grand Sceau , les Comtes d'Arondel & de Leicester , le Lord Clinton & le Chevalier Guillaume Cecil , furent associés à ceux qui avoient déjà comparu en son nom à la conférence d'York.\*\* Les difficultés survenues à York dans le cours des délibérations , furent bientôt écartées. On donna au Régent des réponses satisfaisantes sur ses demandes , & d'ail-  
leurs il n'étoit plus dans les mêmes dispositions d'hésiter dans ses démar-  
ches , ou de former de nouvelles ob-  
jections. Ses intrigues avec Norfolk avoient été découvertes par quelques personnes de la suite de Marie , qui en avoient fait part à Morton , & ce-

25 Nov.

\* Anders. vol. III. 25. \*\* Anders. vol. IV. 99.

lui-ci les avoit communiquées à Cecil.

1568.

\* La conservation de la personne du Régent, ainsi que la continuation de son autorité, dépendoient d'Elisabeth. Elle pouvoit, en favorisant Marie, perdre le Régent. Elle avoit d'ailleurs eu l'adresse d'élever une question sçavoir : A qui, suivant les loix de l'Ecosse, la Régence devoit appartenir pendant une minorité : & elle laissoit ainsi appercevoir que sans rétablir la Reine, elle pouvoit déposséder le Régent de la direction suprême des affaires. \* Ces considérations qui furent puissamment secondées par les avis de plusieurs associés du Régent, le déterminerent à la fin à intenter son accusation contre la Reine. \*\*

Le Régent Cependant il sentit combien cette accuse la Reine d'avoir participé au meurtre de son mari. démarche étoit déshonorante pour lui, & il chercha à en diminuer l'opprobre en protestant que ce n'étoit qu'avec une extrême répugnance qu'il entreprenoit une affaire aussi désagréable : que ceux de son parti avoient souffert pendant long-tems les reproches les plus vifs, les sinistres interprétations qu'on donnoit à leur conduite, plu-

\* Melvil, 191. \*\* Haynes, 484.

1568.

tôt que d'exposer les crimes de leur Souveraine aux regards des étrangers : mais que l'insolence & les persécutions du parti contraire étoient portées à un tel point , qu'ils étoient maintenant forcés de publier ce qu'ils avoient jusqu'alors essayé de tenir caché , même à leur grand préjudice. Ces prétextes étoient honnêtes , & si le parti dans tout le reste de sa conduite , avoit montré quelque délicatesse ou quelque réserve par rapport aux actions de la Reine , on auroit pu croire qu'il agissoit réellement sur ces principes. Mais la maniere dont il avoit précédemment traité la Reine , empêchoit qu'on ne pût ajouter foi à ces protestations. Quant au Régent , il est certain qu'il fut entraîné par la nécessité de ses affaires & par les artifices d'Elisabeth , & qu'il se trouvoit dans une situation où il n'avoit plus la liberté du choix. Il étoit obligé ou de s'avouer coupable du crime de rébellion , ou d'accuser Marie d'avoir commis l'assassinat de son mari.

L'accusation étoit d'ailleurs conçue dans les termes les plus forts. Marie étoit chargée non-seulement d'avoir consenti au meurtre du Roi , mais

3568. même d'avoir trempé dans le complot formé pour l'exécution du crime. On avançoit que Bothwell n'avoit échappé aux poursuites de la justice, que par la protection de la Reine : qu'elle avoit formé des projets également dangereux pour la vie du jeune Prince, & capables de renverser les priviléges & les constitutions du Royaume. Que si on vouloit nier quelqu'un de ces crimes, on étoit prêt à en produire des preuves invincibles, bien circonstanciées, & qui mettoient ces forfaits dans la plus grande évidence.\*

29 Nov. Le Comte de Lennox se présenta dans la première assemblée que tinrent les Commissaires à Westminster, & après avoir déploré le malheureux sort, la mort tragique & violente de son fils, il implora la justice d'Elisabeth contre la Reine d'Ecosse, qu'il accusoit, avec serment, d'être l'auteur de ce crime, & il produisoit des écrits qui prouvoient, à ce qu'il prétendoit, tout ce qu'il avoit avancé. Le début de ce nouvel acteur, introduit si à propos sur la scène, dans une conjoncture aussi critique, ne pouvoit point être regardé

\* Anders. vol. IV. 119.

comme l'effet du hazard. On vit bien que c'étoit une suite des intrigues d'Elisabeth qui, par cette accusation subsidiaire, vouloit décrier de plus en plus la Reine d'Ecosse. \*

1568.

Les Commissaires de la Reine marquerent la plus grande surprise, & témoignèrent leur indignation du procédé du Régent qui osoit charger la Reine de calomnies, qu'elle avoit, disoient-ils, si peu méritées. Mais au lieu de chercher à venger son honneur, & de répondre à l'accusation, ils s'attachèrent à un point de leurs instructions, qu'ils avoient négligé de suivre dans un moment plus convenable. Ils demanderent une audience à Elisabeth, & après avoir renouvellé, au nom de leur maîtresse, la proposition d'une entrevue entre les deux Reines, ils déclarerent, qu'en cas de refus de la part d'Elisabeth, ils protestoient contre tout ce qui seroit fait à l'avenir par les Commissaires. \*\* Une protestation de cette espece, faite dans un moment aussi critique, lorsqu'on venoit d'intenter contre Marie une accusation aussi grave, lorsqu'on étoit sur le point de procé-

Les Commissaires de la Reine refusent de répondre à l'accusation.

\* Anders. vol. IV. 119.

\*\* Anders. vol. IV. 133, 158.

1568.

der à l'examen des preuves alléguées pour la soutenir, donnoit lieu de croire que la Reine d'Ecosse craignoit le résultat de cet examen. Ce soupçon fut encore accrédité par une autre circonstance. Ross & Herveis, avant que d'être admis à l'audience d'Elisabeth, pour y faire leur protestation, insinuerent en particulier à Leicester & à Cecil, que leur maîtresse avoit, dès le commencement, marqué le désir qu'elle avoit de voir terminer à l'amiable les démêlés qui s'étoient élevés entre elle & ses sujets, & que malgré l'accusation audacieuse du Régent, elle étoit toujours dans les mêmes dispositions.\*

Une telle modération est rarement compatible avec la force du ressenti-  
ment qui doit naturellement remuer l'ame d'un innocent calomnié; elle n'é-  
toit pas moins extraordinaire de la part de la Reine d'Ecosse qui avoit toujours montré tant d'ardeur à se venger. Dans la situation où Marie se trouvoit, une proposition faite ainsi à contremes, ne pouvoit être considérée que comme un aveu de la foiblesse de sa cause. On connoissoit le caractere & les ta-

\* Anders, vol. IV. 134. Cabhala, 157.

lens de ses Commissaires, on ne pouvoit ni les taxer d'imprudence ni les soupçonner de trahison. Il étoit plus naturel de penser qu'ils étoient intérieurement convaincus que la conduite de leur maîtresse ne pourroit point soutenir la rigueur des recherches, & qu'ils s'étoient par cette raison engagés dans cette démarche inconsidérée pour éviter l'examen.

1568.

Aucune de ces obseruations n'échappa aux regards attentifs d'Elisabeth, & elles lui servirent de prétextes pour rejeter les voies de conciliation.

» Dans les conjonctures présentes, (disoit-elle aux Commissaires de Marie,) » un accommodement seroit pour vo » tre maîtresse, le comble du déshon » neur. Il paroîtroit qu'on n'auroit eu » en vue que d'embrouiller ainsi la ma » tierie pour supprimer les preuves, & » cacher la honte de la Reine d'Ecos » se; quant à moi, je ne puis avec » bienséance accorder à Marie l'en » trevue qu'elle me demande, tant » qu'elle sera chargée de l'infamie d'une » accusation publique.

Les Commissaires de Marie se reti » rerent avec cette réponse, & comme » ils refuserent de répondre à l'accusa »

1568.

tion, le Régent se trouvoit dans l'obligation de produire ses preuves, & il n'avoit plus de prétextes pour s'en dispenser. Mais les vues d'Elisabeth n'avoient point été entièrement remplies, si ces preuves n'avoient pas été remises entre ses mains. Elle eut recours à ses artifices ordinaires, & elle les employa avec le même succès qui avoit jusqu'alors accompagné toutes ses entreprises. Elle ordonna à ses Commissaires de déclarer qu'elle étoit irritée & indignée de la présomption du Régent, qui oublioit les devoirs d'un sujet au point d'osier accuser sa Souveraine de crimes aussi atroces. Le Régent craignant de se décréditer dans l'esprit d'Elisabeth & de perdre une aussi puissante protection, offrit aussi-tôt de prouver que les accusations qu'il avoit formées, n'étoient ni mal fondées, ni l'effet d'aucune mauvaise volonté. Il produisit alors les actes du Parlement d'Écosse qui confirmoient l'autorité de la Régence, la résignation de la Reine, les dépositions de ceux qui avoient été exécutés pour le meurtre du Roi, & cette fatale cassette qui renfermoit les lettres, les sonnets, les conyentions entre la Reine & Bothwell, dont nous ayons

avons déjà parlé, & il remit le tout aux Commissaires Anglois.

1568.

Elisabeth munie de ces armes contre sa rivale, changea de ton, & ne se servit plus comme auparavant, dans ses lettres à la Reine d'Ecosse, d'expressions de respect & d'affection. Elle écrivit à la Reine d'Ecosse ; « j'ai ( lui disoit Elisabeth ) entre les mains, des présomptions très-fortes de votre crime & qui approchent de la certitude ; vous avez tort de refuser de vous justifier d'une accusation à laquelle vous ne pouvez pas vous dispenser de répondre sans compromettre ouvertement la dignité de votre caractere & votre réputation ; je vous déclare, que si vous ne prenez le parti de vous défendre, vous ne devez espérer aucun changement dans votre situation. \* » Le dessein d'Elisabeth, en faisant une déclaration aussi précise de ses sentiments, étoit d'intimider Marie sans lui donner le tems de se reconnoître & de se remettre du coup porté à sa réputation par le Régent. Elle vouloit forcer Marie à confirmer la résignation qu'elle avoit faite de la Cou-

\* Anderson, vol. IV. 179, 183. Good. vol. II. 266.

1568. ronne ; à ratifier l'autorité de Régent, au Comte de Murray ; & à consentir à venir elle-même & son fils, résider en Angleterre sous la protection de la Reine. Elisabeth suivoit ce plan avec ardeur, elle faisoit ces propositions, tantôt à Marie, tantôt aux Commissaires de la Reine d'Ecosse ; elle les soutenoit par les raisons les plus fortes, elle employoit tout son art pour les faire accepter. Marie de son côté appercevoit, qu'en cédant ce qu'on lui demandoit, elle portoit un coup fatal à sa réputation, qu'elle ruinoit ses prétentions, & qu'elle risquoit même la sûreté de sa personne. Elle rejetta, sans hésiter, les propositions d'Elisabeth.

» La mort, (disoit-elle) est moins à  
 » craindre pour moi qu'une démarche  
 » aussi honteuse ; je risquerois mille fois  
 » ma vie plutôt que de laisser tomber  
 » de mes mains la Couronne que je  
 » tiens de mes ancêtres ; les derniers  
 » mots que je proférerai fortiront de  
 » la bouche de la Reine d'Ecosse. \*

Cependant Marie parut sensible au tort qu'elle feroit à sa réputation, si elle restoit sans réponse sur une accu-

\* Haynes, 497, Good. vol. II, 274, 301, Appendix  
 N°. XXVII.

sation aussi publique. Quoique la Conférence fût alors séparée, elle donna pouvoir à ses Commissaires, de présenter un mémoire pour réfuter les allégations de ses ennemis. Elle y nioit absolument les crimes qu'on lui imputoit; elle chargeoit en récrimination le Régent & ses adhérens, d'avoir concerté & exécuté le meurtre du Roi; \* mais le Régent & ses associés soutinrent leur innocence avec beaucoup de chaleur. Cependant Marie insistoit toujours sur une entrevue personnelle avec Elisabeth, quoiqu'elle fût que cet article ne feroit jamais accordé. \*\* Elisabeth de son côté pressoit Marie de se justifier & de venger son honneur. Mais les défaites, les subterfuges, les délais que les deux Reines employerent tour à tour, prouvoient évidemment que Marie évitoit la continuation des recherches, & qu'Elisabeth ne desiroit point de les suivre.

Le Régent étoit impatient de retourner en Ecosse, où ses adversaires cherchoient à exciter des soulevemens pendant son absence. Avant son départ, il fut appellé au Conseil Privé pour y

1568.

24 Déc.

\* Good. 2, 285. \*\* Good. 2, 283.

1569.

2 Février.

Elisabeth

congédie le

Régent sans

approuver ni

blâmer sa

conduite.

Q ij

1569.

recevoir la dernière déclaration des sens-  
timens d'Elisabeth. Cecil déclara au  
nom de la Reine, que d'une part on  
n'avoit rien allégué à la charge du Ré-  
gent qui pût blesser son honneur, ni  
qui fût incompatible avec ses devoirs;  
mais que d'un autre côté, ce que le  
Régent avoit produit contre sa Souve-  
raine n'étoit pas suffisant pour asseoir  
des opinions désavantageuses sur la con-  
duite de la Reine d'Ecosse. Que par  
cette raison Elisabeth étoit déterminée  
à laisser les affaires d'Ecosse, absolu-  
mement dans la même situation où elle les  
avoit trouvées au commencement de  
la Conférence. Les Commissaires de  
Marie furent presque tous congédiés  
avec une pareille réponse. \*

Le résultat de cette Conférence, qui  
depuis plus de quatre mois fixoit l'at-  
tention & les regards des deux Na-  
tions, paroît au premier coup d'œil  
une chose triviale & ridicule. Cepen-  
dant en examinant les vues d'Elisabeth  
dans leur source, on apperçoit que  
rien n'étoit plus conforme à ses idées,  
ni plus avantageux pour assurer à l'a-  
venir l'exécution du plan qu'elle avoit

formé. Elle affectoit d'être impartiale, mais son dessein n'étoit pas de rester neutre dans cette affaire; & elle ne balançoit point sur le parti auquel elle vouloit accorder sa protection. Avant que le Régent partît de Londres, Elisabeth lui avoit fait remettre une somme d'argent considérable, & elle l'avoit engagé à soutenir de tout son pouvoir l'autorité du Roi d'Écosse. \* Marie, par sa conduite, fortifia Elisabeth dans ces résolutions. La Reine d'Écosse avoit découvert, pendant la tenue de la Conférence, les artifices & la fourberie d'Elisabeth. Furieuse de se voir ainsi jouer indignement & sans relâche, hors de toute espérance de recevoir d'Elisabeth aucun secours, elle entreprit de soulever ses adhérents en Écosse & de leur faire prendre les armes, en imputant à la Reine d'Angleterre & à Murray des projets qui ne pouvoient pas manquer de porter l'indignation dans le cœur des Ecossais. Elle publia que le Prince son fils alloit être conduit en Angleterre, & que Murray y avoit donné son consentement; que le Régent étoit convenu

1569:

Elisabeth soutient en secret le parti du Régent,

\* Good. 2. 213. Carte, 3, 478.

3569. de remettre à Elisabeth les places les plus fortes du Royaume, & de reconnoître la Nation Ecoisoise dépendante de la Nation Angloise ; que Murray, pour récompense de sa trahison, devoit être déclaré héritier légitime de la Couronne d'Ecosse ; que dans le même tems, la question au sujet de la succession d'Angleterre devoit être décidée en faveur du Comte de Hartford qui avoit promis d'épouser la fille de Cecil. Le bruit de ces projets chimériques & extravagans fut semé adroitement parmi les Ecoisois. Elisabeth vit bien qu'on avoit le dessein de décrier son gouvernement : elle travailla à en prévenir les effets par une déclaration qui détruisoit tout ce qu'on avoit avancé ; & sa haine pour la Reine d'Ecosse devint plus forte que jamais. \*

Efforts des partisans de Marie contre le Régent. Le Régent à son retour en Ecosse, trouva le Royaume dans la plus parfaite tranquillité. Mais la fureur des adhérens de la Reine n'étoit que suspendue. Ils s'étoient flattés que la Conférence d'Angleterre se termineroit à leur avantage. Trompés dans leur attente, leur rage étoit prête à éclater ; tout menaçoit des hor-

\* Haynes, 500, 503. Append. N° XXVIII.

teurs d'une guerre civile. Ils étoient d'ailleurs encouragés par la présence d'un chef à qui l'éclat de la naissance & de hautes prétentions donnoient beaucoup d'autorité dans la Nation. Le Duc de Chatellerault, qui avoit résidé en France pendant quelques années, venoit d'être envoyé par cette Cour en Ecosse, dans l'espérance que le premier Noble du Royaume pourroit par sa présence fortifier considérablement le parti de la Reine. Elisabeth avoit retenu le Duc en Angleterre, pendant quelques mois, sous divers prétextes, mais elle avoit à la fin été obligée de lui laisser continuer son voyage. Avant son départ d'Angleterre, Marie lui avoit donné l'office de son Lieutenant-Général en Ecosse, & elle y avoit ajouté le titre imaginaire de pere adoptif de la Reine.

1569.

Le Régent ne voulut point donner le tems au Duc de Chatellerault de rassembler ses adhérens, & d'en former une troupe réguliere. Il assembla son armée, & avec son activité ordinaire, il marcha à Glasgow. Les vassaux d'Argyll & de Huntly qui composoient la partie principale de la faction de la Reine, étant dispersés en différens coins

Q iv.

1569.

du Royaume, & la plûpart de ceux du Duc de Chatellerault ayant été tués ou pris dans la bataille de Langside, l'esprit & la force de ce parti furent totalement abattus, & la seule chose que le Duc put faire pour empêcher la perte de ses biens & de ses vassaux, fut de s'accommorder avec le Régent. L'accord se fit sans difficulté & à des conditions assez raisonnables. Le Duc promettoit de reconnoître l'autorité du Roi & celle du Régent, & de ne reclamer aucune jurisdicition en conséquence de la Commission de Lieutenant-Général que la Reine lui avait donnée. Le Régent s'engageoit à révoquer l'acte de proscription qu'il avait fait passer contre quelques adhérens de la Reine ; de rétablir dans leurs honneurs & biens tous ceux qui vouloient se soumettre au gouvernement du Roi, & de tenir une assemblée des Etats, dans laquelle tous les différends entre les deux partis seroient terminés d'un commun consentement. Le Duc livra des otages pour assurance de sa fidélité à accomplir le traité ; il donna aussi des preuves de sa sincérité ainsi que le Lord Herreis, en accompagnant le Régent à Stirling où ces deux Sei-

gneurs présenterent leurs respects au Roi. Le Régent mit en liberté les prisonniers faits à Langside. \*

1569.

Argyll & Huntly refusèrent d'être compris dans le traité. On négociait secrètement en Angleterre en faveur de la Reine captive, & avec tant de succès, que ses affaires commençoièrent à prendre une meilleure face, & que son retour dans son Royaume ne paroissait pas fort éloigné. Le Roi de France venoit de remporter de grands avantages sur les Huguenots ; la ruine entière de ce parti paroissait inévitable, & la France délivrée de ses troubles domestiques, n'avoit plus rien qui l'empêchât de protéger les amis qu'elle avoit dans la Bretagne. Ces circonstances encouragèrent Argyll & Huntly, & elles firent de si vives impressions sur l'esprit du Duc de Chatellerault, qu'il commença à paraître hésitant, irresolu, & qu'il marquoit même le desir qu'il avoit d'échapper l'accomplissement du traité qu'il avoit signé. Le Régent apperçut le danger de laisser le Duc manquer à ses engagements, & il prit aussi-tôt un parti violent, mais justifié par la politique.

¶ Cabbala, 16L Crawf. Mem. 106.

Q v

1569.

Le Duc étoit dans sa Maison d'Edimbourg, & il y étoit venu pour attendre l'assemblée d'Etats à laquelle il avoit donné son consentement. Le Régent ordonna à ses gardes d'aller l'arrêter dans sa propre maison : & sans égard pour la dignité du Duc , le premier Seigneur du Royaume , l'héritier présumptif de la Couronne , malgré les assurances qu'il lui avoit données de sûreté personnelle , & sur lesquelles le Duc se reposoit , il l'envoya , lui & le Lord Herreis , prisonniers dans le Château d'Edimbourg. \* Ce coup fatal & imprévu , découragea le parti. Argyll se soumit à l'autorité du Roi , & fit sa paix avec le Régent sans se rendre difficile sur les conditions. Huntly , resté seul , fut obligé de mettre bas les armes.

26 Avril.

Aussi-tôt après , le Lord Boid revint en Ecosse avec des lettres des deux Reines d'Angleterre & d'Ecosse , adressées au Régent. On tint une assemblée extraordinaire à Perth pour les examiner. La lettre d'Elisabeth contenoit trois propositions différentes par rapport à Marie ; qu'elle fût remis-

\* Crawf. Mem. III. Melv. 202.

fe en pleine possession de son ancienne autorité : ou qu'elle fût admise à regner conjointement avec le Roi son fils : ou bien enfin qu'on lui permit de résider en Ecosse dans une retraite avec un état honnête , & sans avoir aucune part à l'administration du gouvernement. Ces ouvertures de la part d'Elisabeth lui avoient été extorquées par Fenelon Ambassadeur de France. Elles avoient un air de bienveillance pour la Reine d'Ecosse , mais dans le fond elles étoient parfaitement analogues au plan qu'Elisabeth s'étoit formé par rapport aux affaires de l'Ecosse. Elle jugeoit bien du parti qu'on prendroit sur des propositions si différentes & si disproportionnées. Les deux premières furent rejettées , & la dernière demandoit nécessairement de longs délais , entraînoit une foule de difficultés avant qu'on pût combiner tous les arrangemens relatifs à son exécution. \*

Marie demandoit dans sa lettre que son mariage avec Bothwell fût examiné de nouveau par des Juges compétens : & s'il étoit déclaré nul , qu'il

\* Spots. 230.

1569.

fût cassé légalement par une sentence de divorce. Ce mariage fatal étoit la source principale de tous les malheurs dont elle étoit accablée depuis deux ans. Un divorce étoit la seule chose qui pût rétablir sa réputation , & remédier au tort que cette action infâme lui avoit fait dans le public. Il auroit été de son intérêt d'en faire plutôt la proposition , & il ne lui étoit pas facile de justifier le long silence qu'elle avoit gardé sur cet article. On

Projet de Norfolk d'é-  
pouser la Reine d'E-  
cosse.

devina alors aisément le motif particu-  
lier qui la faisoit agir , & sa demande  
fut rejettée par l'assemblée des Etats.

On l'attribuoit bien moins à l'horreur  
qu'elle pouvoit concevoir de son ma-  
riage avec Bothwel , qu'à l'empresse-  
ment qu'elle avoit de contracter de  
nouveaux engagemens avec le Duc de  
Norfolk.

Ce projet de mariage avec ce Sei-  
gneur , étoit l'objet d'une négociation  
qui se tramoit secrètement en Angle-  
terre, comme nous l'avons déjà dit : mais  
elle se termina tragiquement ainsi que  
toutes les mesures qu'on avoit con-  
certées jusqu'alors pour la délivrance de  
la Reine d'Ecosse. Maitland fut le pre-  
mier qui en eut l'idée : son génie far-

elle & entreprenant enfanta ce projet. Il le communiqua à l'Evêque de Ross & au Duc lui-même pendant la conférence qui se tenoit à York. Le Duc adopta aisément un plan qui flattait à un tel point son ambition, & Maitland le regardoit comme un expédient qui devoit selon toutes les apparences, mettre sa maîtresse en liberté & la rétablir sur son Trône. Marie qui entretenoit une correspondance avec le Duc de Norfolk par l'entremise de la Lady Scroop sœur du Duc, n'étoit pas non plus éloignée d'un arrangement qui pouvoit la rétablir dans son Royaume avec tant d'éclat. \* Lorsque la conférence d'York fut transférée subitement à Westminster, l'intrigue fut suspendue, mais elle ne fut jamais entièrement rompue. Maitland & l'Evêque de Ross encourageoient toujours le Duc, & ils étoient ses agents pour faire aller & venir entre la Reine & lui, les lettres & les billets d'amour.

Cependant comme Norfolk ne pouvoit pas se flatter de tromper la vigilance d'Elisabeth, ni de lui dérober long-tems la connoissance de cette in-

Le Duc de  
Norfolk dé-  
guise ses sen-  
timens à Eli-  
sabeth.

\* Caud. 419. Haynes, 573. State Trials, I, 73.

trigue, il entreprit de la surprendre  
1569. par des apparences de candeur, & par  
des artifices qui manquent rarement  
de réussir. Il lui parla des bruits qui  
se répandoient de son mariage avec  
la Reine d'Ecosse: il s'en plaignit com-  
me d'une calomnie qui n'avoit aucun  
fondement: il désavoua toute idée de  
cette espece, & il s'exprima même  
avec beaucoup de mépris sur le carac-  
tère de Marie. Elisabeth toujours en  
réserve sur les choses qui avoient rap-  
port à la Reine d'Ecosse, fit semblant  
d'ajouter foi à ces protestations. \*  
Mais au lieu de rompre l'intrigue, elle  
la laissa se rénouer plus étroite-  
ment, & elle y introduisit de nouveaux  
acteurs. Le Régent d'Ecosse fut de ce  
nombre. Il avoit offensé grièvement  
Norfolk, en accusant publiquement la  
Reine, après avoir pris à York avec  
le Duc des arrangemens tout - à - fait  
opposés. Il étoit alors sur le point de  
retourner en Ecosse: le Duc avoit un  
grand crédit dans le Nord de l'An-  
gleterre. Les Comtes de Northumber-  
land & de Vestmoreland, les deux Sei-  
gneurs les plus puissans dans cette

1569.

partie du Royaume, menacoient de tirer vengeance de l'injure que le Régent avoit faite à sa Souveraine. Le Régent pour assurer sa retraite, s'adressa au Duc de Norfolk. Après lui avoir fait l'apologie de sa conduite passée, « J'approuve infiniment ( lui dit-il ) le dessein que vous avez d'épouser la Reine ma sœur ; cette affaire est également avantageuse pour les deux Royaumes : je me porteraï avec ardeur à concourir à l'exécution d'une chose dont la réussite est si intéressante. \* » Norfolk écouta le Régent avec plaisir, & ajouta foi à ses promesses avec cette confiance si naturelle à ceux, qui passionnés pour une entreprise, sont toujours portés à croire ce qui peut les flatter du succès. Il écrivit aux deux Comtes de ne commettre aucune hostilité contre Murray, & il se chargea de lui procurer le passage libre, sans trouble ni empêchement, par les Comtés du nord.

Norfolk se croyant assuré du Régent, & fier de cette victoire, entreprit de faire entrer dans ses vues les Nobles d'Angleterre. La Nation An-

Norfolk fait approuver son dessein par les Nobles d'Angleterre.

\* Anders. 3, 34.

1569.

gloise commençoit à désespérer qu'Elizabeth voulût se marier. On voyoit que cette Princesse affectoit de laisser toujours en suspens la question au sujet du droit de succession. On avoit la mémoire encore toute récente des fameuses querelles entre les maisons d'York & de Lancastre, & des guerres civiles qui avoient désolé l'Angleterre pendant plus d'un siècle. Toute la Noblesse ancienne de l'Angleterre avoit péri dans ces malheureuses contestations, & la Nation entière s'étoit vue au moment de sa destruction. Le droit de la Reine d'Ecosse au Trône de l'Angleterre étoit regardé comme indubitable ; cependant on prévoyoit qu'elle pourroit avoir des concurrens formidables. Elle pouvoit épouser un Prince étranger, un Papiste, & mettre ainsi en danger la liberté & la Religion. On croyoit prévenir ces malheurs en lui donnant pour mari, un Anglois le plus puissant de tous les Nobles, le plus généralement aimé, le plus zélé pour la Religion Protestante. Presque tous les Pairs du Royaume approuvoient ouvertement ou dans le secret cet établissement, & regardoient ce projet comme une chose ui-

le & salutaire. Les Comtes d'Arundel, de Pembroke, de Leicester & le Lord Lumley, adresserent une lettre à la Reine d'Ecosse, écrite de la propre main du Comte de Leicester, & dans laquelle ils lui recommandoient ce mariage avec beaucoup d'empressement, mais ils exigeoient préalablement de Marie qu'elle promettoit de ne former en conséquence de ses prétentions à la Couronne d'Angleterre, aucune entreprise préjudiciable à Elisabeth ou à sa postérité : de donner son consentement à une ligue offensive & défensive entre les deux Royaumes : de confirmer la Religion actuellement établie en Ecosse, & de rendre ses bonnes grâces à ceux de ses sujets qui avoient pris les armes contre elle. Si elle agréoit ce mariage, & si elle vouloit signer & ratifier ces articles, ces Seigneurs lui promettoient le concours des Nobles d'Angleterre, non-seulement pour la rétablir incessamment sur le Trône d'Ecosse, mais même pour lui assurer son droit de réversion au Trône d'Angleterre. Marie accepta sans hésiter toutes ces propositions, à l'exception du second article, sur lequel elle demanda quelque tems pour con-

1569.

furter le Roi de France son ancien allié. \*

On avoit caché avec soin toute cette négociation à Elisabeth. On connoissoit sa jalouſie contre la Reine d'Écosſe. On n'espéroit pas qu'elle voulût se prêter à des mesures qui tendoient si visiblement à sauver la réputation & à augmenter la puissance de sa rivale. Mais dans une affaire de cette importance pour la Nation, quelques démarches faites sans fa participation ne pouvoient pas être regardées comme criminelles : & comme toutes les personnes intéressées, Marie même & Norfolk, avoient déclaré que rien ne seroit conclu sans avoir précédemment obtenu le consentement de la Reine d'Angleterre, les sujets ne sortoient point des bornes de leur devoir, & ne manquoient point à leur serment de fidélité. La plupart des Nobles d'Angleterre penſoient ainsi, mais ceux qui avoient tramé l'intrigue avoient des vues plus éloignées & bien plus dangereuses. Ils appercevoient dans le traité, des avantages présens & certains pour Marie, & l'exécution

\* Anders. vol. III. 57. Caud. 420.

des points qu'elle avoit été obligée de souscrire, étoit éloignée & incertaine.

1569.

Ils avoient de bonne heure communiqué leur plan aux Rois de France & d'Espagne, & ils avoient obtenu leur approbation. \* Un traité sur lequel ils consultoient des Princes étrangers pendant qu'ils en faisoient mystère à leur Souveraine, pouvoit-il être regardé comme exempt de tout reproche ? Mais ils espéroient que le concours de tant de Nobles mettroit Elisabeth dans la nécessité de donner son consentement : ils se flattoient que rien ne seroit jamais capable de résister à une ligue aussi forte : & ils se croyoient tellement assurés du succès, que lorsqu'on eut formé le complot dans le nord de l'Angleterre pour enlever Marie à ceux qui la gardoient, Norfolk craignant que la Reine se voyant en liberté ne changeât de sentimens à son égard, employa tout son crédit pour détourner les conjurés de cette entreprise. \*\*

Telle étoit la situation des affaires lorsque le Lord Boyd arriva d'Angleterre chargé des lettres des deux Rei-

\* Anders. vol. III. 63. " Camd. 420.

1569.

nes, qu'il remit publiquement, & de quelques autres en chiffres qu'il apportoit au Régent & à Maitland de la part de Norfolk & de Throgmorton. Dans ces dernieres <sup>ceux du parti de</sup> Norfolk prenoient le ton de la plus forte présomption; » Nous avons, disoient-ils, pour nous le concours de toute la Noblesse d'Angleterre qui favorise notre dessein. Tous les préliminaires sont réglés. Il n'est pas possible qu'un projet appuyé sur des fondemens aussi solides, conduit avec tant d'art, soutenu par le pouvoir & par le nombre, puisse être déconcerté ni traversé dans son exécution. Il ne nous reste plus que de procéder à la célébration du mariage. Il ne dépend que du Régent d'en hâter le moment, en faisant prononcer la sentence de divorce, & levant ainsi le seul obstacle que nous puissions rencontrer. On attend de lui cet office en conséquence de la partie qu'il a donnée à Norfolk. Si le Régent a soin de ses intérêts, de son honneur & même de sa propre sûreté, il ne peut ni ne doit manquer à ses engagemens. \*

\* Haynes, 520, Spots. 230. Append. N° XXIX.

Cependant le Régent se trouvoit  
dans des circonstances bien différentes.

1569.

Les raisons qui l'avoient engagé à con-  
sentir en apparence aux projets de  
Norfolk ne subsistoient plus. Il voyoit  
sa chute assurée si le Duc venoit à  
bout de son entreprise. Si la Reine qui  
regardoit le Régent comme le prin-  
cipal auteur de tous ses malheurs , re-  
couvroit son ancienne autorité , Mur-  
ray ne pouvoit pas espérer de rentrer  
dans toutes les bonnes graces de sa  
Majesté , à peine pouvoit-il se flatter  
de l'impunité. Il devoit donc naturel-  
lement éviter une démarche qui lui  
auroit été aussi fatale , qui auroit ren-  
versé toute sa grandeur , & qui en au-  
roit élevé un autre sur ses ruines. Le  
refus du Régent occasionna un délai.  
Mais comme d'ailleurs tout étoit ar-  
rangé , l'Evêque de Ross au nom de sa  
maîtresse & le Duc en personne , dé-  
clarerent en présence de l'Ambassadeur  
de France leur consentement mutuel  
au mariage projeté , & le contract si-  
gné fut remis en dépôt entre les mains  
de l'Ambassadeur. \*

Trop de gens se mêloient alors de

1569. cette intrigue, pour qu'elle pût rester long-tems secrète. Elle commença à Elisabeth transpirer à la Cour. Elisabeth manda découvre & détruit les projets du Duc de Norfolk, lui reprocha sa conduite avec des termes remplis d'indignation, & lui ordonna d'abandonner ces idées & de cesser de suivre un projet aussi dangereux. Immédiatement après, Leicester vint révéler à la Reine toutes les circonstances du complot, & peut-être avoit-il médité cette trahison lorsqu'il avoit paru favoriser l'entreprise; Pembroke, Arundel, Lumly, & Throgmorton furent arrêtés & interrogés. Marie fut resserrée plus étroitement; Hastings qui prétendoit lui disputer le droit de succession au Trône d'Angleterre, fut associé à Shrewsbury pour la garder, & il lui rendit sa prison plus insupportable par un excès de rigueur & de vigilance. \* Le Régent menacé de la disgrâce d'Elisabeth, se détermina à trahir le Duc; il remit à la Reine les lettres de Norfolk, & il donna à Sa Majesté toutes les connaissances qu'il pouvoit avoir du complot. \*\* Le Duc lui-même abandonna la partie, & se

\* Haynes, 525, 526, 530, 532.

\*\* Append. N° XXX.

1569.

retira d'abord à Howard-House. Ensuite sans égard pour la sommation qui lui avoit été faite de comparoître devant le Conseil Privé , il s'enfuit dans son Château de Norfolk. Cependant intimidé par la détention de ses associés , reçu froidement dans ce Comté par ses amis , n'ayant fait aucun préparatifs pour une rébellion , & n'étant peut-être point dans le dessein de se révolter , après avoir resté pendant quelques jours dans l'incertitude du parti qu'il prendroit , il obéit à la fin à la seconde sommation & se rendit à Windsor. Il fut d'abord renfermé dans une maison particulière , ensuite envoyé à la Tour. Après y avoir été retenu pendant plus de neuf mois , il obtint sa liberté par les plus humbles soumissions & en promettant à la Reine sous la foi du serment de fidélité qu'il lui avoit prêté , qu'il n'entretiendroit plus à l'avenir aucune correspondance avec la Reine d'Ecosse. \* Pendant le cours des négociations de Norfolk , les partisans de la Reiné en Ecosse qui ne doutoient point de leur succès , du rétablissement de la Reiné sur son

3 Octob.

1569. — Trône, de l'accroissement de son autorité, ne mettoient point de bornes à leur joie & à leurs espérances. Mais sonner Maitland étoit l'ame de ce parti. Il étoit aussi celui dont le Régent redoutoit le plus le pouvoir & l'activité. C'étoit Maitland qui avoit tracé le plan de cette intrigue qui avoit mis toute l'Angleterre en combustion. Il continuoit à fomenter l'esprit de mécontentement en Ecosse, & il avoit débauché au Régent le Lord Home, Kirkaldy & plusieurs autres de ses anciens associés. Le Régent ne pouvoit pas se flatter de conserver son autorité si Maitland restoit en liberté. Pour se délivrer de cet ennemi dangereux, il se sert du Capitaine Crawfurd une de ses créatures qui par son ordre accuse Maitland d'avoir participé au meurtre du Roi, & sous ce prétexte il le fait conduire dans les prisons d'Edimbourg. On vouloit procéder tout de suite au jugement de Maitland, & il ne dut sa délivrance qu'aux soins & à l'amitié de Kirkaldy Gouverneur du Château d'Edimbourg. Le Gouverneur, sur un ordre supposé du Régent, le tira des mains de celui à qui on en avoit confié la garde, & il le conduisit dans le Château qui depuis

puis resta entièrement au pouvoir de Maitland. La perte d'une place de cette importance, la défection d'un Militaire aussi renommé que Kirkaldi, firent quelque tort au crédit & à la réputation du Régent, mais cet échec fut abondamment compensé par les succès de la Reine d'Angleterre son alliée.

1569.

L'intrigue formée pour mettre en liberté la Reine d'Écosse ayant ainsi été découverte & déconcertée, on forma une entreprise pour exécuter le même dessein par la force des armes ; mais elle n'eut pas un meilleur succès. Les Comtes de Northumberland & de Westmorland, peu distingués par leur mérite personnel, étoient les plus anciens & les plus puissans Pairs de l'Angleterre. Ils possédoient de grands biens dans les Comtés Septentrionaux, & ils avoient conservé sur les habitans ce crédit héréditaire dans les familles de Percy & de Nevil, si recommandables par leurs talens pour la guerre & par l'affection des peuples. Ils étoient l'un & l'autre également attachés à la Religion Papiste, & mécontents de la Cour où ils voyoient avec chagrin dominer des hommes nouveaux & un nouveau système. Ils avoient pris avec

Tom. II.

R

1569.

chaleur les intérêts de Marie , dès le moment qu'elle étoit arrivée en Angleterre. Le zèle pour le Papisme , l'opposition à la Cour , la commisération qu'on ne peut refuser aux malheurs des personnes illustres , les avoient entraînés dans différens complots pour la délivrance de la Reine d'Ecosse. Malgré toute la vigilance des gardiens de Marie , ils entretenoient avec elle une étroite correspondance , & ils lui communiquoient tous leurs desseins.\* Ils étoient initiés dans tous les secrets de Norfolk , mais la prudence & la circonspection de ce Seigneur ne s'accordoit point avec leur ardeur & leur impétuosité. La liberté de la Reine d'Ecosse n'étoit pas le seul objet de leurs désirs. Ils méditoient un changement dans la Religion , une révolution dans le gouvernement du Royaume. Ils rechercherent à cet effet l'assistance du Roi d'Espagne , le Prince de son siècle qui protégeoit le plus ouvertement le Papisme , & qui montrroit le plus de zèle pour cette Religion. Rien n'étoit plus analogue à l'esprit inquiet de Philippe , ni plus propre à faciliter

\* Haynes , 595. Murdin , 44 , 62 , &c.

P'exécution de ses projets dans les Pays-Bas, que d'entraîner l'Angleterre dans les troubles & les horreurs d'une guerre civile. Le Duc d'Albe fut chargé par le Roi d'Espagne d'encourager les deux Comtes, & de leur promettre, qu'aus-  
si-tôt qu'ils se seroient mis en campagne avec leurs forces, ou qu'ils se seroient emparés de quelque place forte, ou bien qu'ils auroient mis en liberté la Reine d'Ecosse, le Roi son maître leur donneroit des subsides en argent & un gros corps de troupes. La Motte, Gouverneur de Dunkerque, vint déguisé en matelot, sonder les ports les plus commodes pour un débarquement. Chiapini Vitelli, un des meilleurs officiers des troupes que le Duc d'Albe avoit sous ses ordres, fut dépêché en Angleterre sous prétexte de régler quelques différens qui s'étoient élevés sur le commerce entre les deux Nations; mais le véritable objet de sa mission étoit d'assurer les rebelles d'un chef expérimenté aussi-tôt qu'ils se seroient déterminés à prendre les armes. \*

Cette négociation avoit occasionné plusieurs entrevues & messages entre les deux Comtes. Elisabeth en fut in-

Elisabeth  
étouffe la ré-  
bellion.

\* Carte, vol. III. 489, 490. C. M. D. 421.

1569.

9 Nov.

formée ; mais comme elle n'avoit aucun soupçon de leurs véritables desseins , elle en conclut seulement qu'ils étoient dans la confidence de Norfolk. Elle les fit sommer en conséquence de se rendre à la Cour. Les remords du crime , l'effroi d'être découverts , leur firent chercher des délais , & les empêcherent d'obéir. Ils reçurent une seconde sommation & dans des termes plus précis. Ils ne pouvoient plus alors éluder les ordres de la Reine , sans manquer au serment de fidélité : & comme ils n'avoient pas le tems de délibérer , ils prirent aussi-tôt le parti de lever l'étendart de la rébellion contre leur Souveraine. Le rétablissement de la Religion Catholique , le règlement de l'ordre de succession au Trône d'Angleterre , & la défense de l'ancienne Noblesse , furent les motifs qu'ils publierent pour justifier leur rébellion. \* La populace en foule , armée de tout ce qu'elle avoit pu rencontrer , venoit les joindre ; & si la capacité des chefs avoit été en quelque sorte proportionnée à l'entreprise , le complot devoit formidable. Elisabeth se conduisit

avec prudence & avec vigueur , ses sujets la servirent avec ardeur & fidélité. Au premier bruit du soulèvement , Marie fut transférée à Coventry , place forte & qui ne pouvoit être prise que par un siège en règle. Un détachement des rebelles qui vint pour s'en emparer , s'en retourna sans avoir remporté aucun avantage. On assembla des troupes dans les différentes parties du Royaume , on les fit marcher aux Rébelles , qui se retirerent aux approches de l'armée de la Reine. La consternation fut générale dans l'armée des mécontents ; plusieurs se débanderent dans la retraite. Quelques-uns réduits au désespoir , & ne sachant où se retirer , se tinrent encore réunis dans les montagnes de Northumberland. Mais ils furent à la fin obligés de se disperser , & leurs chefs allèrent se réfugier vers les frontières de l'Ecosse. Les deux Comtes & la Comtesse de Northumberland , après avoir erré pendant quelques jours dans les landes de Liddisdale , furent attaqués par des bandits qui les dépouillèrent de tout , & qui les laissèrent exposés aux rigueurs de la saison , manquant de toutes les choses nécessaires à la vie. 21 Déc.

1569.

clengh, & Ker de Ferniherst donnerent azile à Westmorland, qui après avoir resté caché chez eux pendant quelque tems, fut conduit dans les Pays-Bas. Northumberland fut pris par le Régent, qui s'étoit avancé vers les frontières avec quelques troupes pour empêcher que les rébelles ne fissent soulever les peuples remuans de ces Provinces. \*

Affaires de  
l'Eglise.

Au milieu de ces événemens extraordinaires, on fut pendant deux ans peu occupé des affaires de l'Eglise. Le Clergé tenoit régulièrement ses assemblées ; mais on n'y traitoit aucune affaire d'importance. Le Clergé Protestant augmentoit tous les jours, & on appercevoit ainsi de plus en plus l'insuffisance des fonds destinés pour son entretien. On fit quelques efforts pour recouvrer l'ancien patrimoine de l'Eglise, ou tout au moins ce qui avoit été possédé par les Papistes, gens désormais devenus inutiles, & même à charge à la Nation. Le Régent recevoit avec bonté les adresses & les plaintes des Protestans ; traitement bien différent de celui qu'ils avoient éprouvé jusqu'alors ; mais on n'apportoit point au mal

les remedes convenables. Le Clergé ————— Protestant opprimé à l'excès, réduit à la dernière misere, n'obtenoit pour toute consolation dans ses malheurs, que des paroles honnêtes, & des promesses vagues & fans effet. \*

Cependant Elisabeth commençoit à ————— appercevoir les inconveniens de la dé- 1570. Elisabeth forme le pro-  
tention de la Reine d'Ecosse. Un pri-  
sonnier de cette importance lui paroif-  
soit un poids dangereux. Elle avoit vu  
les premières années de son regne trou-  
blées par des conspirations secrètes de  
quelques Nobles ; d'autres avoient le-  
vé l'étendart de la rébellion, & elle  
accusoit avec quelque fondement Ma-  
rie d'être le mobile caché de ces évé-  
nemens. Elisabeth scavoit que parmi  
ses propres sujets, les uns favorisoient  
la Reine captive, les autres étoient  
touchés de compassion de ses malheurs,  
& que les Princes étrangers s'intéres-  
soient fortement pour elle ; elle pré-  
voyoit que si elle vouloit retenir plus  
long-tems la Reine d'Ecosse en Angle-  
terre, elle fourniroit des prétextes à  
des cabales & à des soulevemens dans  
l'intérieur, & qu'elle s'exposeroit à des

\* Cald. vol. II. 80, &c.

1570.

entreprises & à des hostilités du dehors. Elle se détermina, par ces confédérations, à remettre la Reine d'Ecosse entre les mains du Régent, qui, pour sa propre sûreté, n'étoit pas moins intéressé qu'Elisabeth à empêcher Marie de remonter sur le Trône. On entama la négociation à cet effet, elle fut suivie pendant quelque tems dans le plus grand secret, mais on ne put la dérober à la vigilance de l'Evêque de Ross. L'Evêque se joignit aux Ambassadeurs de France & d'Espagne. Ils firent de concert les remontrances les plus vives sur l'infamie de ce procédé. Ils représenterent qu'Elisabeth livrant la Reine à ses sujets rébelles, vouloit apparemment de sa propre autorité la condamner à la mort. Ces démanches occasionnerent un délai, & l'assassinat du Régent fit perdre les idées de cet indigne projet.\*

Hamilton de Bothwellhaugh fut l'instrument de cette action barbare. Il avoit été, comme nous l'avons déjà dit, condamné à mort aussi-tôt après la bataille de Langside, & il ne devoit la vie qu'à la clémence du Régent,

\* Carte, vol. III. 491. Anders, vol. III. 34.

qui cependant avoit donné à un de ses favoris une partie des biens du prof-  
crit. Cet homme s'étoit emparé de la maison où résidoit ordinairement Ha-  
milton, en avoit chassé sa femme après l'avoir fait dépouiller, & l'avoit lais-  
sé ainsi exposée toute nue en pleine campagne pendant une nuit très-froide : ce cruel traitement lui fit perdre l'esprit, & on la trouva le lendemain matin attaquée d'un accès de folie & de fureur. Hamilton vivement touché de cette indignité, oublia les bienfaits qu'il avoit reçus du Régent, & il jura dès ce moment, qu'il se vengeroit de cet affront sur la personne même du Régent. La rage de parti se mêla au ressentiment de ses injures personnelles, l'enflamma & lui donna de nouvelles forces. Les Hamiltons ses parens applaudirent à son projet. Les mœurs de ce siècle autorisoient la fureur & le désespoir, lorsqu'il étoit question de se venger. Hamilton suivit le Régent pendant quelque tems, épiant une occasion favorable pour frapper le coup. A la fin il se détermina à l'attendre à Linlithgow, par où le Régent devoit passer en allant de Stirling à Edimbourg. Il prend son poste dans une

Rv.

1570.

1570.

gallerie de bois qui avoit une fenêtre sur la rue , il répand la plume d'un lit sur le plancher pour empêcher le bruit qu'il pourroit faire en marchant , il tend derriere lui un morceau de drap noir pour empêcher que du dehors on ne pût appercevoir le reflet de son ombre , & après tous ces préparatifs , il attend tranquillement le passage du Régent qui cette même nuit avoit couché dans une maison peu éloignée de cet endroit. Le Régent avoit eu quelque vent du danger qui le menaçoit , & il y avoit fait assez d'attention pour se déterminer à se détourner de son chemin , à sortir par la même porte par laquelle il étoit arrivé , & à faire en dehors le tour de la ville. Cependant comme il y avoit un grand concours de peuple aux environs de cette porte , & que Murray étoit d'ailleurs inaccesible à la peur , il prit le chemin droit le long de la rue. La foule l'obligeoit de marcher si lentement , que l'assassin eut tout le tems d'ajuster son coup , & de le viser si bien que d'une seule bale il lui perça le bas ventre & tua le cheval d'un Gentil-homme qui étoit auprès de lui du côté opposé. Toute la suite du Régent se mit aussi-tôt en

devoir d'enfoncer la porte de la maison d'où l'on avoit vu partir le coup, mais ils la trouverent tellement barri-cadée, qu'avant qu'ils eussent pu la forcer, Hamilton avoit eu le tems de monter sur un cheval de course qu'on lui tenoit prêt à une porte de derriere, & de s'enfuir avec tant de vîtesse qu'en peu d'heures il fut à l'abri de leurs poursuites. Le Régent mourut le même jour de sa blessure.

1570.

Aucun personnage de ce siecle n'a partagé les suffrages & les récits des Historiens autant que le Comte de Murray Régent d'Écosse; aucun caractere n'a été peint avec des couleurs si variées. Personne ne lui refuse l'intrépidité, la science militaire, la sagacité & la vigueur dans l'administration des affaires. Ses ennemis mêmes conviennent qu'il possédoit ces qualités dans le plus haut degré. Quant à ses vertus morales, elles ne se présentent pas avec la même évidence. On ne peut, sur ce point, le louer ou le blâmer qu'avec beaucoup de réserve & de discernement. Dans un siecle barbare, il sçavoit user de la victoire avec humanité, traiter les vaincus avec modération. Il osa se déclarer protec-

R vj

teur des lettres parmi des Nobles guerriers qui n'en avoient aucune connoissance ou qui les méprisoient. Il parvint à se distinguer par son zèle pour la Religion, dans un tems où tout le monde se piquoit de cette vertu. La confiance qu'il avoit en ses amis étoit portée à l'excès, mais sa libéralité envers eux étoit encore supérieure, & sur cet article il ne connoissoit point de bornes. Plein d'amour pour la liberté de son pays, sans égard pour ses propres intérêts, il s'opposa avec courage au système pernicieux que la Reine mère avoit adopté à l'instigation des Princes Lorrains. Lorsque Marie revint en Ecosse, le Régent la servit avec zèle & avec affection, & il renonça pour elle à l'amitié de ceux sur qui il pouvoit le plus compter, & qui lui avoient donné les plus grandes marques d'attachement. Mais d'un autre côté, dévoré d'une ambition immodérée, il fit toutes les occasions qui donnoient carrière à ses vastes projets, qui flattioient son génie entreprenant, & il se laissa entraîner à des démarches incompatibles avec les devoirs d'un sujet. Le traitement qu'il fit à la Reine sa sœur, à qui il avoit les plus grandes obliga-

tions, déshonorent un frere, & le rendent coupable de la plus noire ingratitude. Il mit l'Ecosse dans la dépendance d'Elisabeth, & il devint par là odieux à la Nation. Il trompa & trahit Norfolk avec une basseſſe indigne d'un homme d'honneur. Porté à un degré d'élevation bien supérieur à tout ce qu'il pouvoit espérer, il fe livra à des passions nouvelles, il devint haut & réservé, il quitta ſon air brusque, ſon caractère de franchise, & il força ſon naturel, pour affecter les talens de la fineſſe & de la diſſimulation. Vers la fin de ſes jours, follement entêté des flatteurs, il écoutoit impatiemment ceux qui lui donnoient des avis. Ses créatures en nourrissant ſa vanité l'entraînerent à ſa perte, pendant que ſes véritables amis ſe tenant à l'écart, appercevoient avec douleur ſa chute prochaine. Cependant au milieu des troubles & des factions, pendant que toute l'Ecosſe étoit en combustion, le Comte de Murray donnoit des ſoins particuliers à l'administration de la Justice : il la rendoit sans partialité ; il vint à bout par ſon courage de réprimer la licence des habitans des frontières ; il établit dans ſon pays un ordre & une tranquillité qui n'y étoient

---

1570.

point ordinaires. Cette sagesse dans son gouvernement, ces bienfaits envers sa patrie, lui concilièrent l'affection des peuples; sa mémoire fut long-tems en vénération dans toute l'Ecosse; on se rappelloit avec satisfaction le souvenir du *Bon Régent*, titre honorable que le peuple lui donna, tribut de la reconnoissance de ses Concitoyens.

*Fin du Tome second.*

5 N059

T A B L E  
D E S S O M M A I R E S

Contenus dans ce second Volume.

---

<i>Marien'admet que des Protestans dans ses Conseils,</i>	page 9
<i>Elle travaille à se réconcilier avec Elisabeth,</i>	Ibid.
<i>Elle réprime la licence des habitans des frontieres,</i>	14
<i>Les Catholiques essayent inutilement de gagner les bonnes graces de la Reine,</i>	16
<i>Nouveaux réglemens au sujet des revenus de l'Eglise,</i>	19
<i>Le Clergé Protestant retire peu d'avantage du nouvel arrangement,</i>	26
<i>Discorde entre les Nobles,</i>	27
<i>Inimitié entre le Comte de Huntly &amp; les Ministres de la Reine.</i>	31
<i>Huntly prend les armes contre la Reine,</i>	39
<i>Il est défait par le Comte de Murray,</i>	
	43
<i>Entrevue proposée entre Elisabeth &amp; Marie,</i>	46
<i>Négociations pour le mariage de la Reine,</i>	48
<i>Marie est recherchée par differens Princes,</i>	
	49

## T A B L E

<i>Par l'Archiduc Charles ,</i>	50
<i>Par Don Carlos Prince d'Espagne ,</i>	ibid.
<i>Parle Duc d'Anjou ,</i>	ibid.
<i>Marie délibere sur ces diverses propositions de mariage ,</i>	51
<i>Vues de la Reine d'Angleterre ,</i>	53
<i>Sentimens des Ecoffois au sujet du mariage de la Reine ,</i>	56
<i>Le Parlement se tient ,</i>	57
<i>On ne détermine rien par rapport à la Religion ,</i>	59
<i>Le Clergé offensé de ce qu'on ne décide rien au sujet de la Religion ,</i>	60
<i>occasionne un soulèvement du peuple ,</i>	61
<i>Knox est accusé &amp; absous ,</i>	62
<i>Négociation au sujet du mariage de la Reine ,</i>	64
<i>Elisabeth recommande le Comte de Leicester pour être le mari de la Reine ,</i>	66
<i>Marie est offensée de la proposition d'Elisabeth ,</i>	67
<i>Vues d'Elisabeth en proposant le Comte de Leicester ,</i>	68
<i>Marie pense à épouser le Lord Darnly ,</i>	71
<i>Elisabeth voit avec plaisir le projet de Marie ,</i>	74
<i>Lennox arrive en Ecosse ,</i>	77
<i>Le Clergé soupçonne la Reine de favoriser le Papisme ,</i>	79
<i>Dissimulation d'Elisabeth &amp; de Marie ,</i>	au

## DES SOMMAIRES.

<i> sujet du mariage de la Reine d'Ecosse ,</i>	81
<i> Darnly arrive en Ecosse ,</i>	83
<i> Il gagne le cœur de la Reine ,</i>	84
<i> La Cour de France approuve le mariage de la Reine ,</i>	86
<i> Darnly indispose quelques-uns des Nobles ,</i>	87
<i> Lennox se fait un ennemi du Comte de Murray ,</i>	88
<i> Origine de la faveur de Rizio ,</i>	89
<i> Liaisons de Darnly avec Rizio ,</i>	91
<i> Elisabeth se déclare contre le mariage de la Reine avec Darnly ,</i>	92
<i> L'assemblée des Nobles approuve le mariage ,</i>	101
<i> Adresse de Marie à gagner ses sujets ,</i>	103
<i> Projets formés par Darnly &amp; Murray l'un contre l'autre ,</i>	105
<i> Marie engage ses vassaux à prendre les armes contre Murray .</i>	108
<i> Marie épouse Darnly ,</i>	111
<i> La Reine marche contre Murray &amp; ses associés ,</i>	114
<i> Elisabeth s'intéresse pour les mécontents d'Ecosse ,</i>	115
<i> Ils sont obligés de se réfugier en Angleterre ,</i>	117
<i> Ils sont mal reçus par la Reine d'Angleterre ,</i>	118

## T A B L E

### L I V R E Q U A T R I E M E.

<i>Délibérations de la Reine au sujet des Nobles exilés ,</i>	126
<i>La Reine se détermine à la clémence ,</i>	129
<i>La Reine est détournée de sa résolution par les sollicitations de la France &amp; le zèle du Papisme ,</i>	130
<i>On assemble un Parlement pour proscrire les Nobles exilés ,</i>	134
<i>La conspiration contre Rizio sauve les Réformés ,</i>	136
<i>Darnly perd l'affection de la Reine ,</i> ibid	
<i>Le Roi se prend à Rizio du changement de la Reine ,</i>	138
<i>Rizio hâi par les amis des Nobles exilés ,</i>	139
<i>Les Nobles conspirent contre la vie de Rizio ,</i>	141
<i>Rizio est assassiné dans le Palais de la Reine ,</i>	145
<i>Les conjurés tiennent la Reine enfermée ,</i>	148
<i>La Reine gagne le Roi &amp; l'engage à prendre la fuite avec elle ,</i>	150
<i>La Reine se réconcilie avec les Nobles exilés ,</i>	ibid
<i>Les meurtriers de Rizio s'enfuient en Angleterre ,</i>	151

## DES SOMMAIRES.

<i>Causes des fréquens assassinats dans ce siècle,</i>	153
<i>Marie conçoit de la haine pour Darnly,</i>	161
<i>Origine de la faveur de Bothwell,</i>	164
<i>Naissance de Jacques VI,</i>	167
<i>La Reine continue à traiter le Roi avec indifférence,</i>	169
<i>L'attachement de la Reine pour Bothwell se fortifie,</i>	170
<i>Le Roi se détermine à quitter l'Ecosse,</i>	172
<i>Conduite singulière du Roi,</i>	174
<i>Marie essaye d'empêcher la fuite du Roi,</i>	175
<i>Le Parlement d'Angleterre favorise les prétentions de Marie à la succession,</i>	179
<i>Inquiétudes d'Elisabeth à ce sujet,</i>	182
<i>Marie essaye de profiter de cette occasion,</i>	183
<i>Elisabeth vient à bout de calmer &amp; de gagner le Parlement,</i>	185
<i>Démarche singulière de Marie en faveur du Papisme,</i>	186
<i>L'aversion de la Reine pour le Roi est portée à l'excès,</i>	190
<i>On propose le divorce entre le Roi &amp; la Reine,</i>	191
<i>Conduite extraordinaire du Roi au Baptême du Prince,</i>	194
<i>Elisabeth cherche à accommoder ses différends avec Marie,</i>	196

## T A B L E

<i>Affaires de l'Eglise ,</i>	199
<i>Le Roi tombe malade à Glasgow ,</i>	203
<i>Marie traite le Roi avec indifférence ,</i>	204
<i>La Reine va voir le Roi à Glasgow ,</i>	206
<i>Diffimulation de la Reine ,</i>	207
<i>Motifs de la conduite de la Reine ,</i>	209
<i>La Reine attire le Roi à Edimbourg ,</i>	211
<i>Il y est assassiné ,</i>	212
<i>Caractère du Roi Henri ,</i>	213
<i>Bothwell &amp; la Reine sont soupçonnés d'être les auteurs du meurtre ,</i>	215
<i>Lennox accuse Bothwell de la mort du Roi ,</i>	218
<i>Marie continue à favoriser Bothwell ,</i>	220
<i>On presse le jugement des meurtriers du Roi ,</i>	221
<i>Lennox demande un délai ,</i>	224
<i>Il reclame la protection d'Elisabeth ,</i>	225
<i>On continue de procéder au jugement ,</i>	226
<i>Bothwell est déclaré innocent .</i>	228
<i>Loi remarquable en faveur de la Réformation ,</i>	232
<i>Bothwell obtient des Nobles d'engager la Reine à l'épouser ,</i>	234
<i>Il mène la Reine par force à Dumbar ,</i>	242
<i>Il épouse la Reine ,</i>	247
<i>Bothwell essaye de se rendre maître de la personne du Prince ,</i>	250

## DES SOMMAIRES.

<i>La conduite de la Reine excite une indignation générale ,</i>	251
<i>Les Nobles conspirent contre Bothwell ,</i>	253
<i>Ils marchent à la rencontre de la Reine ,</i>	258
<i>L'Ambassadeur de France essaye de faire un accomodement ,</i>	259
<i>Bothwell est obligé de s'enfuir ,</i>	262
<i>Marie se rend aux Nobles ,</i>	263

---

## LIVRE CINQUIEME.

<i>Délibérations des Nobles au sujet de la Reine ,</i>	266
<i>Les Lords associés constituent la Reine prisonnière dans le Château de Lochlevin ,</i>	267
<i>Quelques Nobles favorisent la Reine ,</i>	270
<i>Élisabeth s'entremet pour la délivrance de la Reine ,</i>	271
<i>Les Nobles obligent la Reine de se démettre du gouvernement ,</i>	275
<i>Couronnement de Jacques VI. Murray est nommé Régent ,</i>	279
<i>Diversité des opinions sur la conduite des Conjurés ,</i>	280
<i>Murray est chargé du gouvernement ,</i>	285
<i>Sort de Bothwell ,</i>	287
<i>Succès de la Régence de Murray ,</i>	290
<i>Assemblée du Parlement ,</i>	292

## T A B L E

<i>Le Parlement confirme ce qui avoit été fait par les Confédérés .</i>	293
<i>Marie s'évade de Lochlevin ,</i>	296
<i>La Reine arrive à Hamilton &amp; leve une armée nombreuse ,</i>	298
<i>Les partisans du Régent tombent dans la consternation ,</i>	300
<i>Conduite prudente du Régent ,</i>	301
<i>Bataille de Langside ,</i>	304
<i>Défaite de l'armée de la Reine ,</i>	305
<i>Marie se détermine à se réfugier en Angle- terre ,</i>	307
<i>Réception de la Reine à Carlisle ,</i>	310
<i>Elisabeth délibere sur la maniere dont elle doit traiter la Reine d'Ecosse ,</i>	311
<i>Elle se détermine à retenir Marie en Angleterre ,</i>	314
<i>Marie demande une entrevue avec Elis- abeth ,</i>	317
<i>Elle offre de se justifier &amp; de prendre Eli- sabeth pour juge ,</i>	318
<i>Elisabeth accepte l'offre de la Reine d'E- cosse ,</i>	319
<i>Marie est très-offensée de la conduite d'Eli- sabeth ,</i>	323
<i>Lettre de Marie à Elisabeth ,</i>	324
<i>Précaution d'Elisabeth contre Marie ,</i>	326
<i>Conduite du Régent à l'égard de la Reine &amp; de ses adherens ,</i>	ibid.
<i>Marie est conduite à Bolton ,</i>	328

## DES SOMMAIRES.

<i>La Reine d'Ecosse consent à l'examen de sa conduite,</i>	329
<i>Diffimulation de Marie au sujet de la religion,</i>	330
<i>Convocation du Parlement d'Ecosse,</i>	331
<i>Elisabeth demande au Régent de justifier sa conduite, tant devant elle que devant ses Commissaires,</i>	333
<i>Conférence d'Yorck,</i>	336
<i>Vues des différentes parties,</i>	337
<i>Plaintes des Commissaires de la Reine contre le Régent,</i>	340
<i>La Conférence est transférée à Westminster,</i>	348
<i>Soupçons de la Reine d'Ecosse sur la conduite d'Elisabeth,</i>	350
<i>Le Régent accuse la Reine d'avoir participé au meurtre de son mari,</i>	354
<i>Les Commissaires de la Reine refusent de répondre à l'accusation,</i>	357
<i>Elisabeth congédie le Régent sans approuver ni blâmer sa conduite,</i>	363
<i>Elle soutient en secret le parti du Régent,</i>	365
<i>Efforts des partisans de Marie contre le Régent,</i>	366
<i>Le Régent par son activité prévient le parti de la Reine,</i>	367
<i>Projet de Norfolk d'épouser la Reine d'Ecosse,</i>	372

## TABLE DES SOMMAIRES.

<i>Le Duc de Norfolk déguise ses sentimens à Elisabeth ,</i>	373
<i>Norfolk fait approuver son dessein par les Nobles d'Angleterre ,</i>	375
<i>Elisabeth découvre &amp; détruit les projets du Duc de Norfolk ,</i>	382
<i>Le Régent fait emprisonner Maitland ,</i>	384
<i>Les partisans de Marie se révoltent contre Elisabeth ,</i>	385
<i>Elisabeth étouffe la rébellion ,</i>	387
<i>Affaires de l'Eglise ,</i>	390
<i>Elisabeth forme le projet de remettre la Reine d'Ecosse entre les mains du Régent ,</i>	391
<i>Portrait du Régent ,</i>	395.

Fin de la Table du second Volume,

5 N°59

+